Éric de ROSNY

jésuite et anthropologue, professeur d'anthropologie de la santé
à l'Université catholique de l'Afrique centrale (UCAC)

(1996)

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS

RÉCIT

Un document produit en version numérique conjointement par
Gemma Paquet, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
[Page web](#). Courriel: mgpaquet@videotron.ca
et par Réjeanne Toussaint, ouvrière, bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
[Page web](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée conjointement par
Gemma Paquet, bénévole, professeure retraitée de l'enseignement au Cé-
gep de Chicoutimi. Courriel: mgsaquet@videotron.ca
et par Réjeanne Toussaint, bénévole. Courriel: rtoussaint@aei.ca

à partir du livre de :

Éric de ROSNY

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS. Récit.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1996, 286 pp.

Autorisation de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales ac-
cordée par l'auteur le 20 décembre 2011 et confirmée par Monsieur Jean Benoist,
ami personnel du Père de Rosny le 22 décembre 2011.

Courriel Jean Benoist : oj.benoist@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 4 mai 2013 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, Québec,.

Éric de ROSNY

jésuite et anthropologue, professeur d'anthropologie de la santé
à l'Université catholique de l'Afrique centrale (UCAC)

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS. Récit.

Paris : Les Éditions du Seuil, 1996, 286 pp.

DU MÊME AUTEUR

Ndimsi

Ceux qui soignent dans la nuit
Yaoundé : Éditions Clé, 1974

Les Yeux de ma chèvre
Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala
Plon, coll. « *Terre humaine* », 1981, 1988
Presses Pocket, 1987

L'Afrique des guérisons
Karthala, coll. « *Les Afriques* », 1992

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Écriture et prononciation des mots de la langue douala](#) [7]

[Introduction](#), [11]

Première partie.

LA PRUDENCE DU SERPENT

- Chapitre 1. [Les visiteuses du jour](#), [23]
- Chapitre 2. [Remise de dot à Japoma](#), [33]
- Chapitre 3. [Levée de deuil à Malimba](#), [45]
- Chapitre 4. [Jet Society](#), [57]
- Chapitre 5. [Discernement](#), [65]
- Chapitre 6. [Le gardien de la nuit](#), [81]
- Chapitre 7. [Douala ville morte](#), [95]

Deuxième partie

LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

- Chapitre 8. [Émission Digestif](#), [111]
- Chapitre 9. [L'enfant-cordon](#), [123]
- Chapitre 10. [Les deux jeux d'écorce](#), [135]
- Chapitre 11. [Yeux quatre](#), [147]
- Chapitre 12. [Dindo et dibandi](#), [163]
- Chapitre 13. [État de la sorcellerie](#), [177]

Troisième partie

ET LE SANG DE L'AGNEAU

- Chapitre 14. [Cinéma muet](#), [191]
- Chapitre 15. [Au Sawa Novotel](#), [203]
- Chapitre 16. [À Sangmélima](#), [215]
- Chapitre 17. [La cloche de Sophie et la pierre d'Estelle](#), [231]
- Chapitre 18. [La colère de l'Agneau](#), [245]
- Chapitre 19. [Cerner les songes](#), [261]

[Fin du récit](#), [273]

[Lexique](#) [281]

ILLUSTRATIONS

Pages 107, 161, 176, 271 : Dessins d'Hervé Lagrenet.

Page 188 : Dessin d'André Bouler.

Page 259 : Valenciennes, Bibliothèque municipale. ©Giraudon.

HORS-TEXTE

- Photo 1. [La poule agrippée aux cheveux, signe de l'emprise de la sorcellerie.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 2a. [Nkongo chasse la poule par le feu.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 2b. [La chèvre sommée de prendre la place de la victime.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 3. [L'assistance participe à l'action : gong, cliquettes, tambour.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 4.a. [L'émission hebdomadaire Digestif: Odette, Éric de Rosny, Évelyne.](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 4b. [Au Centre de rencontre de Bonamoussadi, la visite.](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 5a. [Le port de Douala sur la rive gauche du Wouri.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 5b. [Le Douala moderne.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 6a. [L'enfant-cordon qu'il s'agit de retenir parmi nous.](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 6b. [Plongée dans l'univers végétal et aquatique.](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 7a. [Détresse salutaire?](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 7b. [Le nganga Nkongo.](#) Photo : Yvon Favreau.
- Photo 8. [Le révérend Kingue Kwa soigne les enfants depuis 1935.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 9a. [Diagnostic par le toucher.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 9b. [L'écorce du « njum bwele », arbre mystique.](#) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 10. [L'ordre règne à nouveau après la fête.](#) Photo : Gérard Dupuy.
- Photo 11. [Préparation et cuisson des boules de manioc.](#) Photo : Gérard Dupuy.

- Photo 12a. [Prière devant la tombe de Din à Malimba](#). Photo : Yvon Favreau.
- Photo 12b. [Les deux fils de Din: Ilongué avec Jeannette et leurs quatre enfants](#) (Éric debout). Derrière eux, le grand Éric. (Douala, 1995.) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 13a. [La tombe de Loé au quartier de Bépanda](#). Photo : Yvon Favreau.
- Photo 13b. [Nkongo, Jacqueline et leurs sept enfants. Au premier rang, au centre, Éric II](#). (Douala, 1995.) Photo : Éric de Rosny.
- Photo 14. [Le «bongongi», arbre des ancêtres, à Douala](#). Photo : Gérard Dupuy.
- Photo 15a. [Sortie de messe à Ebojé](#). Photo : Éric de Rosny.
- Photo 15b. [La cloche fêlée sous un abri](#). Photo : Éric de Rosny.
- Photo 16. [Le mont Cameroun au crépuscule. Sur la droite, au premier plan: le pont sur le Wouri à Douala](#). Photo : Éric de Rosny.

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.

Récit.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Voici la suite des *Yeux de ma chèvre*, le livre où Éric de Rosny, jésuite français établi depuis longtemps au Cameroun, décrivait son entrée, grâce à une initiation dans le monde des *nganga*, c'est-à-dire des

« tradipraticiens », ou médecins de tradition africaine, qui tentent de guérir les maladies du corps autant que celles de l'âme et de tout l'être. Éric de Rosny raconte ici non seulement comment il est consulté désormais par les malades et leurs familles, mais comment il est devenu « initiateur », plus précisément comment lui, Européen, a été appelé à transmettre à son tour ce savoir secret de la guérison à des Africains : une « connaissance » spécifique qui

consiste à donner libre cours à la « vision », aux intérieures que provoquent les paroles et les comportements des patients. Cela ne va pas sans risques... Paradoxalement, il devient clair, au fil du texte, qu'on peut rester prêtre, jésuite, chercheur, *nganga* et ordonnateur de *ngan-*

ga, tout est restant, par-dessus le marché, un honnête homme : il suffit d'être Éric de Rosny. C'est là, en effet, le point fort de l'auteur : il ne cesse jamais d'être crédible, de garder son sens de l'humour, de réfléchir et d'agir « juste », même lorsqu'il est confronté aux pires contradictions.

Éric de Rosny, jésuite français, est arrivé à Douala (Cameroun) en 1957, à l'âge de 27 ans. Il a été directeur de l'Institut africain pour le développement économique et social (INADES) à Abidjan, entre 1975 et 1982, puis supérieur provincial des jésuites de l'Afrique de l'Ouest, basé à Douala. Actuellement, il réside au Centre spirituel de Rencontre de Douala.

[7]

Dinh et Anna Mandengué

[9]

Écriture et prononciation des mots de la langue douala

[Retour à la table des matières](#)

Les noms propres se prononcent tels quels, à la française, et restent invariables.

Les noms communs en langue douala sont, la première fois qu'on les rencontre, entre guillemets. Leur écriture a été simplifiée pour faciliter la lecture, conformément à des conventions en usage à Douala, que voici :

VOYELLES

Les voyelles a, i, y : pas de différence avec le français ;
mais *u* vaut *ou* français comme dans « roue »

e = *é* de « épée »

e = *è* de « chèvre »

o = *o* de « sceau »

o = *o* de « or »

Toutes les voyelles se prononcent.

EXEMPLE : « manei » se prononce « man-è-i » ;

« mbeu'a » se prononce « mbé-ou-a »

CONSONNES

s vaut *ss*

g = *gu* toujours dur

j = *dj*

ng (à l'intérieur ou en finale d'un mot) = *ng* comme dans « gong »

Les autres consonnes peuvent se prononcer à la française.

Les tons ne sont pas indiqués.

Une écriture phonétique, conforme aux conventions internationales, est enseignée au collège Libertmann de Douala et à l'université.

[11]

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Il ne fait à Douala, la nuit, ni plus frais ni plus chaud que pendant le jour. Ce grand port du Cameroun, serré entre l'océan Atlantique et la barrière que forme une montagne de douze mille pieds de haut, jouit d'un véritable microclimat. La température y dépasse rarement les trente-deux degrés centigrades et ne descend guère au-dessous de vingt-cinq degrés, ce qui laisse peu de jeu aux variations. Ces conditions atmosphériques particulières, à proximité de l'équateur, permettent par exemple aux citoyens de déambuler la nuit en tenue légère à travers la ville et ils ne s'en privent pas, n'était la pluie. S'il n'y avait aussi l'obscurité...

Avec les ténèbres et un éclairage incertain, le million et demi d'habitants que compte la ville connaît également le microclimat social qui est propre aux grandes métropoles du monde entier - cambriolages, agressions, violences de toute sorte - obligeant chacun et chacune à tempérer son goût des promenades nocturnes. Par conséquent se sont multipliées les sociétés de « gardiennage » auxquelles les citoyens confient leur sécurité : vigiles, sentinelles, veilleurs de nuit. Une profession qui emploie une armée de guetteurs que nous voyons rentrer chez eux, au petit matin, les yeux fatigués. Ce ne sont pas encore les gardiens de ce récit.

[12]

[13]

[14]

Ces gardiens-ci de la nuit étendent leurs activités bien au-delà des quelques heures où l'obscurité règne sur la ville. Ils ne sont noctambules que par analogie. Leur domaine recouvre une nuit plus opaque et plus inquiétante, désignée en langue douala par le mot « ndimsi », un vocable fort de la Tradition, littéralement « les réalités cachées de la terre ». C'est le monde des intentions secrètes et des desseins voilés, le lieu des luttes souterraines et décisives. Ils ont reçu le don de percevoir cet univers interdit aux yeux ordinaires, munis d'un pouvoir reconnu qui leur permet d'agir sur la santé et l'unité des familles, pour le bonheur ou le malheur des gens simples. Parmi eux, voué à la sauvegarde de ses protégés, se trouve le « nganga », l'acteur principal de ce récit.

À l'œil nu, le nganga apparaît comme un personnage plurivalent. La plus visible de ses fonctions étant de soigner des malades, on sera tenté de l'appeler « médecin traditionnel » ou, pour le distinguer de son collègue des hôpitaux, « tradipraticien ». J'évite, de toute façon, le terme de « guérisseur » qui en ferait un personnage marginal, alors qu'il se situe au cœur des sociétés africaines. Ne le nomme-t-on pas « nganga » dans une bonne partie du monde bantou, qui va de Douala au Cap, moyennant quelques variantes vocaliques ? Mais la maladie de ses patients n'atteint pas seulement leur corps, elle affecte le réseau de leurs relations familiales et professionnelles, au point d'engendrer des conflits. Le nganga doit alors se faire juge. Et comme les Esprits et les Ancêtres sont en jeu, il a aussi le rang d'un officiant. Sa fonction recouvre ainsi des domaines que la société moderne réserve à la santé publique, à la justice aussi bien qu'aux Églises. Pourtant ces trois grandes institutions ne l'ont pas fait disparaître, et il continue aujourd'hui [15] d'exercer son office à leur ombre et à côté de ces faussaires de la Tradition que sont les charlatans. Le secret de sa longévité vient sans doute de la capacité qu'on lui accorde d'intégrer la vie globale de ses patients ¹.

¹ « Dans les sociétés dites traditionnelles, la notion de santé se relie subtilement à celle du bien-être du groupe et donc à celle d'ordre social. Les thérapies visent alors à pallier les désordres sociaux. Dans ces conditions, l'application d'une politique sanitaire à l'occidentale ne peut guère recevoir l'adhésion de la population. » A. Retel-Laurentin et al, *Une anthropologie médicale en France* ? Paris, CNRS, 1983, p. 8.

Il m'a fallu treize années de présence au Cameroun - passées dans le monde du jour - pour rencontrer le personnage, sans me douter à ce moment-là jusqu'où cette découverte me mènerait. Envoyé à Douala en 1957 dans une équipe de jésuites français pour prendre en charge le collège Libermann, j'ai très vite réalisé qu'il me serait difficile d'être un éducateur sans connaître la culture de mes élèves. Comment y parvenir si je n'apprenais pas au moins l'une de leurs langues maternelles ? Les circonstances m'ont obligé à surseoir à la réalisation de ce projet jusqu'en 1970. J'ai alors choisi la langue douala et me suis installé, pour un an, dans le quartier de Deïdo où elle était couramment parlée. Les activités nocturnes d'un nganga dans le voisinage devaient logiquement m'attirer, moi qui cherchais une piste pour entrer plus avant dans l'arrière-monde de mes élèves. Lui, je le compris plus tard, interpréta mon assiduité à le fréquenter comme le désir de me mettre à son école. Avait-il deviné chez moi une secrète attente ? Il s'appelait Din.

Tout en reprenant mes cours au collège Libermann, j'étendis mes investigations, convaincu maintenant de la valeur médicinale [16] et sociale de la fonction, et rendis des visites régulières à plus de trente nganga, tout au long de la Côte. Toujours à Douala, je m'attachai durablement à un autre nganga célèbre appelé Loé, au quartier de Bépanda. Din et Loé furent mes principaux maîtres. Mais c'est Din, le premier, et lui seul, qui sut me faire dépasser le stade de la simple connaissance en décidant de m'« ouvrir les yeux », un rite d'introduction à l'exercice de son art. Pour ce faire, il agit sur les yeux d'une chèvre, conformément aux usages de sa tradition. Ce fut terminé le 30 août 1975, à la veille de mon départ de Douala pour Abidjan, où je devais prendre la direction de l'Inades, un institut social tenu par les jésuites.

Le lendemain de mon départ, Din mourait. Je ne le sus que plus tard, mais je pouvais déjà pressentir le drame. Atteint de la tuberculose, m'avait dit son médecin, il souffrait en outre d'une hépatite aiguë. Son entourage ne put se satisfaire de ce diagnostic et porta ses soupçons, à partir d'une autre optique que celle de la Faculté, vers ceux qui avaient profité de son savoir-faire. Et j'étais l'un de ceux-là... Ici s'arrê-

te, retracée dans sa simple trajectoire, l'expérience reproduite dans *Les Yeux de ma chèvre* ².

Ce nouveau livre raconte la suite, mais il n'est pas pour autant un second tome. C'est que je ne l'ai pas écrit dans le même style que le premier sur le conseil de Pierre Fèvre, l'un de nos anciens maîtres jésuites. Il me faisait une invitation à la fois chaleureuse et exigeante à me livrer davantage :

[17]

On se dit qu'il a bien fallu, pour que l'auteur mène cette vie-là, qu'il y ait eu, chez lui aussi, un monde invisible, un mystère, que sa recherche scientifique essaie de conjurer sans pouvoir s'en déprendre. Quel est cet « invisible » présent à son existence, impossible à cerner ? Et si on se le demande nécessairement, c'est que le livre, justement, est si passionnant que le lecteur lui-même sent vibrer quelque chose en lui et il ne sait pas quoi. Alors, il voudrait que cela aussi l'auteur le lui dise, qu'il lui montre le chemin. Ce monde de la guérison et de la sorcellerie a quelque chose *d'unheimlich* ³ et pourtant il éveille des résonances au plus profond de nous-mêmes et l'on ne sait pas lesquelles. Alors, égoïstement, on se dit en le lisant : Pourquoi l'auteur ne m'éclaire-t-il pas un peu ?

Cet autre livre apporte-t-il l'éclairage réclamé ? J'en doute encore, si haut se dresse la clôture de la pudeur quand il s'agit d'introduire des visiteurs jusque dans son jardin fermé ! Que pourront ils bien y trouver ? se demande-t-on. Du moins ai je cherché un genre littéraire approprié. Écrire un roman m'a paru un temps la bonne formule. Cela permet de se libérer du carcan de la neutralité exigée d'un document anthropologique, pour s'exprimer autrement et librement sous le masque de personnages inventés. Le délicat problème de la discrétion touchant les personnes et les familles en cause serait alors résolu. Mais j'ai lu quelque part qu'une autobiographie romancée est un faux-fuyant, au sens où elle empêche l'imagination de s'envoler, reliée qu'elle reste à son maître comme un oiseau par un fil à la patte. J'ai

² Éric de Rosny, *Les Yeux de ma chèvre*. *Sur les pas des maîtres de la nuit en pays douala*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1981, 1988 ; Presses Pocket, 1987.

³ À la fois « mystérieux » et « inquiétant ».

donc choisi d'écrire un récit avec ses avantages et ses exigences. D'un côté, je pourrai m'exprimer sans fard à la première [18] personne. D'un autre, j'aurai à respecter l'exactitude des faits et des dates, me réservant le droit de dissimuler, on le comprendra aisément, certains noms et certains visages.

Sur la Tradition, je garderai la même mesure de secret que pour le premier livre, une concession qui ne m'a pas attiré de reproches dans les milieux concernés. Autant l'initiation proprement dite - disparue aujourd'hui à Douala - consistant à faire passer des enfants, par une manière de deuxième naissance, dans la société des adultes est soumise à un secret rigoureux, autant la passation d'un pouvoir, au niveau des médecines traditionnelles, dépend pour le secret du bon vouloir de chaque maître. Le mien ne m'a pas interdit de publier mes travaux, sachant pourtant en 1974 que j'avais déjà écrit sur le sujet ⁴. Cette permissivité s'explique. Vous pouvez connaître les détails des rites, accumuler les observations, recenser les herbes et les écorces et rester en marge de la médecine traditionnelle si vous n'avez pas reçu le pouvoir de l'exercer. J'éviterai de donner les renseignements pratiques dans leur totalité - si tant est que je les connaisse - pour éviter qu'on ne s'amuse à parodier ces rites. Je n'écrirai donc pas dans le but de dévoiler ce qui serait destiné rester caché, mais pour communiquer simplement une expérience que je ne saurais garder pour moi seul.

Si désireux que je sois de faire part de mon itinéraire avec le plus de fidélité possible, il est également important pour moi de ne pas choquer. C'est que la participation d'un prêtre à des cérémonies inspirées par une tradition antérieure à l'annonce de [19] l'Évangile, où les dimensions thérapeutiques et mystiques sont inextricablement mêlées, peut pour le moins surprendre. Pourquoi m'y suis-je prêté ? Je m'en explique tout au long du récit. Encore convient-il d'avertir, avant de commencer, que je ne prétends, en rien, faire école. Si mon itinéraire pose question et, par conséquent, fait réfléchir, je m'en féliciterai. Mais je n'encouragerai personne à le suivre. Il demeure une démarche personnelle et, j'oserais dire, singulière.

Le souffle d'air qui a dissipé mes appréhensions est venu opportunément d'un groupe de Camerounais. Ils étaient réunis à l'occasion du

⁴ Éric de Rosny, *Ndimisi. Ceux qui soignent dans la nuit*, Yaoundé, Éd. Clé, 1974.

congrès annuel de leur association, l'Action catholique des foyers, et j'ai voulu les saluer pendant leur repas, les connaissant pour la plupart de fort longue date. Dans la douce euphorie, ce fut le chahut : « Nous voulons la suite ! Nous voulons la suite ! » De la manière d'exiger la suite d'un feuilleton. Je fus plus surpris qu'amusé. C'est que les sujets abordés dans le premier livre, comme ceux qui le seront dans le second, sont graves. Je connaissais assez certains de mes supporters pour savoir que le livre les touchait et même les concernait. Mais les péripéties y ont leur place aussi. Il en est du genre littéraire du récit comme du cinéma. On ne va pas voir un film seulement pour la qualité de ses images et la portée humaine de son intrigue mais parce que c'est une histoire et un spectacle. Je sors satisfait d'une salle quand je peux me dire : « Ça, c'était du cinéma ! » Le récit n'est-il pas fait aussi pour le plaisir de raconter ?

[20]

[21]

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.

I

LA PRUDENCE DU SERPENT

[Retour à la table des matières](#)

[22]

[23]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 1

LES VISITEUSES DU JOUR

[Retour à la table des matières](#)

Elles se sont assises dans le salon d'accueil sans mot dire. Sur la façade arrière de notre maison de communauté se trouve pour cet office une petite pièce donnant sur le jardin, qui nous sert également de salle à manger. Il leur a suffi de contourner la demeure, de monter deux marches et de prendre place dans des fauteuils de bois au vernis délavé, victimes des pluies de saison qui pénètrent de biais. La cuisinière m'avertit : « C'est du monde pour vous ! » Lui ont-elles même donné mon nom ? Je viens donc m'asseoir en face des visiteuses qui tournent le dos au jardin, leur silhouette se détachant sur le cadre vert sombre de la pelouse. Aussitôt, je perçois qu'il ne s'agit pas de visiteuses ordinaires et je reçois de l'intérieur comme un avertissement. Au lieu d'exposer d'emblée le motif de leur démarche, elles se tiennent silencieuses, impassibles, réservant leur regard. Je reconnais là une conduite et même une tactique qu'il m'a été donné d'observer souvent, mais en d'autres lieux.

Dès le premier regard, j'apprends deux ou trois choses d'elles qu'il leur est difficile de me dissimuler ou qu'elles souhaitent peut-être me communiquer tacitement. À l'évidence, elles sont mère et fille. Avec un peu d'habitude, vous pouvez reconstituer le visage d'une mère à partir d'éléments glanés sur les figures de ses [24] enfants, comme les pièces ajustées d'un puzzle. Ici, je retrouve la rotondité de la face de la fille chez sa mère et le satiné de sa peau, avec cet insensible dégradé qui va du bistre au brun, comme les teintes naturelles des poteries. À voir le relief du front et des pommettes, je sais qu'elles sont originaires des montagnes de l'Ouest. Leur vêtement parle pour elles : une robe d'un seul tenant des épaules aux chevilles, qui laisse les plis verticaux se former naturellement, toute pareille aux tenues brunes tombantes des paysannes de la montagne. Cependant, les entrelacs des motifs en étoiles et losanges montrent que ce sont des citadines. Une étroite connivence lie ces deux personnes.

Ce qui les départage le plus ne tient pas tant à l'écart des générations, parfois peu sensible chez des femmes de trente à cinquante ans, qu'à leur état de santé : contraste entre la peau flasque de la mère, comme lâchée de l'intérieur, et les traits lisses du visage de sa fille. Une image, à ce moment, s'impose à mes yeux, celle d'un hameau de la montagne où elles sont nées, fait de cases cubiques en briques crues. Les cases sont surmontées d'un toit conique en chaume et séparées les unes des autres par ces treillis de bambous si typiques dans la région. Mais tout y est comme pétrifié : je ne vois aucune fumée, aucun signe de vie... Un temps et je romps le silence pour dire fermement à la plus jeune : « C'est à vous de mener votre maman au village de votre grand-mère maternelle. » Autrement dit : « Adressez-la à la médecine traditionnelle. » Mais pourquoi ai-je désigné le matri-village plutôt que le patri-village ? Je ne le sais. Un moment passe, puis elles se lèvent sans un signe d'acquiescement, sans même me regarder en face et partent aussi furtivement qu'elles étaient [25] venues. Je remarque sur la table du salon trois ananas qu'elles ont apportés.

Leur visite me laisse perplexe. Ce n'est pas son caractère insolite, comparé au style des entretiens habituels, qui me prend de court, mais bien plutôt sa trop évidente signification. Ces dames se sont comportées à mon égard, comme j'ai pu l'observer souvent aussi bien dans les montagnes de l'Ouest que sur le littoral du Cameroun, à la manière dont on aborde un devin. Jusque-là, j'étais pris comme un observateur

de ces séances, de plus en plus averti il est vrai, mais toujours placé du côté du public. Voilà qu'elles me faisaient basculer du côté des maîtres !

Ce ne fut d'abord qu'une parenthèse dans mon existence. Nous sommes en octobre 1982. Je viens de rentrer à Douala après un séjour de sept années à Abidjan, avec pour nouvelle tâche celle d'assister le supérieur provincial des jésuites de l'Afrique de l'Ouest, basé dans le quartier de Bali. Nous logeons en communauté dans l'une de nos trois maisons, avec le collège Libermann, lieu de mon tout premier séjour en 1957, et le Centre spirituel de rencontre, situé dans la banlieue nord-est de la ville. Notre maison a ceci de particulier qu'elle abrite des religieux sans avoir l'apparence d'une « mission catholique », étant faite pour l'administration et non pour l'accueil. Un jour, un homme da demandé s'il s'agissait bien de la « secte de la porte ouverte » ! Notre maison est la seule de toute la rue, il est vrai, à garder son portail grand ouvert pendant la journée. Mes visiteuses se seraient-elles comportées de cette façon dans un presbytère ?

Les jours suivants, le même scénario se reproduit. Ce n'est [26] plus la cuisinière seule, mais mes compagnons qui m'avertissent : « Il y a du monde pour toi ! » Ils doivent distinguer ceux qui me reviennent, je le suppose, à je ne sais quel signe de détresse dans la démarche ou à leur façon de déformer outrageusement mon nom... Une sorte de complicité entendue s'établit entre mes compagnons et moi. De fait, mes visiteurs offrent des traits communs qui ne tiennent ni à l'âge, ni au sexe, ni au milieu social. Ils se présentent à plusieurs, ce qui exclut l'éventualité d'un entretien spirituel ordinaire. Ils gardent le silence, attendent mon verdict et repartent sans regarder en arrière, comme perdus dans leurs pensées. Du moins est-ce l'impression qu'un regard extérieur peut retirer de ces scènes. Nous autres, le soir, nous dégustons sans commentaire les fruits et légumes qui ont été déposés.

Ces visites n'augmentent pas en nombre mais ne tarissent pas non plus, comme un filet d'eau continu dont on ne sait pas s'il va grossir. Que faire ? Rester dans un état de perplexité n'offre pas de ligne de conduite. Transformer ces visites en dialogue ouvert avec questions et réponses ? C'est changer les règles du jeu et risquer la disqualification, c'est-à-dire la fin des visites. Refouler les consultants ? Un point de résistance en moi m'avertit de n'en rien faire. Ces gens ont sans doute appris par la rumeur qu'un devin traditionnel m'avait ouvert les yeux.

Auraient-ils lu mon livre, *Les Yeux de ma chèvre*, paru l'an dernier ? J'en doute fort, bien que l'ouvrage à sa sortie se soit vendu « comme des arachides » dans les librairies de Douala, m'a dit un vendeur ! Il est l'objet de débats dans les milieux qu'un volume de cinq cents pages ne rebute pas. Ces lecteurs ne mettent pas en question l'exactitude des faits que je rapporte ni l'honnêteté de mon initiateur. Ils se [27] demandent seulement quel effet ces rites ont bien pu donner sur les yeux d'un étranger, français et prêtre de surcroît.

Face à ce flot d'interrogations, j'ai une bonne raison de me rassurer. C'est que mes visiteurs d'un jour ne reviennent point. N'ont-ils pas perdu leur temps et moi le mien ? Mais voici la parade : « Va-t-on deux fois de suite chez le même devin ? » On se rend plutôt chez un second pour comparer ses dires à ceux du premier, et chez un troisième et, s'il le faut, un quatrième jusqu'à entendre se répéter le même message. Alors on se décide. Et un élément inattendu de confirmation vient clore ce débat intérieur : je m'aperçois que de nouveaux visiteurs me sont adressés par les premiers ! Il n'y a sans doute pas malentendu.

Une seule voie s'offre à moi, la plus simple aussi, celle qui fait ses preuves à l'école enfantine. Elle consiste à imiter son maître. J'y suis encouragé par le souvenir d'une scène étonnante. C'était une nuit, en plein quartier de Douala, lors d'un traitement traditionnel. Je ne parlerai pas du nganga qui l'animait ni des patients qu'il entendait soigner ainsi, mais d'un jeune homme planté debout sur l'aire des soins, habillé de neuf en rouge et en blanc dans l'uniforme d'un parfait nganga, et pétrifié comme une termitière. Il avait quitté son maître exerçant aux abords de l'océan, après cinq années d'apprentissage, pour tenter sa chance dans la grande ville et avait obtenu de participer au traitement de cette nuit en qualité d'apprenti. Mais l'assistance goguenarde se demandait bien qui était ce freluquet statufié. Les quolibets fusaient de temps à autre à son intention et j'avais pitié de lui.

Quand le garçon, soudain, décide de se lancer. Le voici qui esquisse un pas de danse face aux patientes prostrées sur leurs [28] petits bancs, puis un autre plus alerte, jusqu'à entrer progressivement dans un état trépidant et bientôt saccadé et mécanique mimant la transe. Tête haute, poitrine droite, coudes écartés du buste, il fait vibrer ses avant-bras. Je reconnais l'exacte réplique des gestes de son maître que j'ai si souvent observés et photographiés. J'aurais juré que c'était lui

vingt ans plus jeune. L'assistance ne s'y trompe pas. Tambours, cliquettes et gongs prennent en marche le danseur jusqu'à ce que celui-ci, d'un simple signe du pied, les fasse stopper net. Il s'est imposé, c'est gagné !

Pour ma chance, imiter les devins consiste surtout à rester immobile. Et cela des heures durant lorsque la file des consultants se fait longue. Mais il y faut une vive mobilité du regard. À la différence de leurs visiteurs, les devins sont autorisés à fixer l'interlocuteur en face, de leurs yeux de chair et de leurs yeux intérieurs, avec une sorte d'effronterie de fonction. Si j'arrive pour la première fois dans la cour pleine de monde d'un devin, il me suffit, pour le repérer dans un groupe, de me diriger vers celui qui, le premier, a levé les yeux sur moi.

Autrement subtil m'apparaît l'art du maniement de la parole. Avoir devant soi des interlocuteurs muets et savoir placer le mot juste, quel art ! Quand j'enseignais autrefois, j'étais décontenancé par le silence de mes élèves venus me rencontrer sans raison particulière et qui restaient devant moi vissés sur leur chaise interminablement. Je meublais le silence par une foule de questions auxquelles ils répondaient au plus court. Je ne savais pas - et eux non plus, sans doute - qu'ils se conformaient à une très ancienne règle de conduite. Ici, je rencontre le même silence, mais chargé d'attente, nullement factice. Mon problème n'est pas de me [29] débarrasser poliment de mes visiteurs, mais d'en voir et savoir assez sur eux pour satisfaire leur interrogation muette.

Je décide d'employer la tactique que je crois avoir découverte chez les devins de la Tradition, mais qui est propre, je le présume, à tous les oracles, pythies, voyants du monde. Il s'agit de poser des questions sans en rien laisser paraître, sans violer la convention selon laquelle le devin voit et parle par l'effet de son seul pouvoir. On avance par de brèves interrogations qui sonnent comme des affirmations. Grammatically, la bribe de phrase se termine par un point d'exclamation. Juste au-dessous affleure une question. je dis d'un ton neutre : « Vous êtes donc venus me voir ! » Quelqu'un enchaîne : « C'est que notre famille est dépassée par la situation ! » Le fait qu'il ait pris la parole, celui-là, n'est pas une initiative innocente. Par un patient usage de la phénoménologie de la parole, le devin, mine de rien, fait son chemin dans le drame que vit cette famille. Et la famille ne prend pas conscience de la tactique tant elle est convaincue que le devin en sait et en voit beaucoup plus qu'il n'en dit. Elle ne fait d'ailleurs pas erreur !

Reste le domaine réservé de la vision proprement dite dont j'ai à peine, jusqu'ici, franchi la lisière. Comment donner raison à ces images intérieures apparaissant par intermittence ou à flots lorsque ces personnes sont assises devant moi ? Je suis pris entre le doute sur leur pertinence et leur évidence sensorielle. C'est ici que je ressens cruellement l'absence de Din, celui qui m'a « ouvert les yeux », disparu au lendemain de l'étape initiatique qu'il m'avait fait parcourir. Qui d'autre pourrait me guider dans ce domaine où il n'existe ni école ni association, où l'apprenti ne [30] peut suivre que son seul maître ? Reprendre l'itinéraire au départ avec un autre nganga me paraît irréaliste et non conforme à la coutume. En traiter avec d'autres initiés apportera peu d'éléments tant est grande la méfiance dans le milieu. Telle est la cause première de mes appréhensions.

Et emprunter cette voie, c'est m'exposer fatalement à rencontrer un obstacle plus sérieux encore, qu'il me sera difficile d'éviter. Peut-être aurais-je pu le contourner en renonçant à entrer dans le jeu de mes visiteurs. Avec eux, je vais droit dessus. C'est que, de temps en temps, par des allusions ou des paroles plus précises, recueillies de ci de là, me revient la rumeur selon laquelle je suis tenu pour responsable de la mort de mon maître Din. Au cours d'une veillée funèbre, par exemple, je passe le long d'une file de vieilles mamans assises à même le sol à cause de l'affluence et du manque de sièges. J'entends l'une d'elles souffler à sa voisine : « Mo e nde mot'a bobe ⁵ ! » Ce qui revient à dire : « Cet homme est dangereux ! » Je croyais cette affaire, vieille de sept années, entendue ou même oubliée. Mais c'était sous-estimer la puissance de la conviction selon laquelle un homme investi dans une fonction traditionnelle risque sa vie à transmettre son pouvoir à un autre, fût-il un Européen. Si ma réputation doit demeurer telle, quelle que soit mon interprétation personnelle sur les causes de la mort de Din, je ne vois pas comment je pourrai impunément m'enfoncer plus avant dans le maquis des lois coutumières. Embarrassé, je me confie à un vieil homme qui fait autorité dans les milieux traditionnels des Douala. « Allez dire une messe sur sa [31] tombe ! » tranche-t-il. Aussitôt, j'éprouve un sentiment d'apaisement. Sans donner mes raisons, je communique la proposition à la famille de Din qui la reçoit favorablement.

⁵ Écriture et prononciation des mots douala, p. 9.

Mais, me prévient Ilongué, fils aîné d'une première épouse de Din, je devrai attendre quelque temps car les sept années depuis le décès de son père ne sont pas écoulées ⁶. Cette période expirée, il s'agira de clôturer les cérémonies du deuil par l'enlèvement du voile funéraire qui recouvre la tombe, selon le rite du « tele la songo ». Cela devra se faire dans l'île de Malimba ou il a été enterré, à plus de cent kilomètres de Douala, à l'embouchure du fleuve la Sanaga. Une messe y sera alors la bienvenue.

[32]

⁶ Appelé Barthélemy, dit Bata, dans le premier livre. Avec son accord, je lui restitue ici son vrai nom.

[33]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 2

REMISE DE DOT À JAPOMA

[Retour à la table des matières](#)

Au lieu et place de mes visiteurs ordinaires ou extraordinaires m'attend Nkongo, le visage fendu d'un large sourire, avec néanmoins une pointe de malice au coin de l'œil. Peu de mois passent ou même de semaines sans que je le revoie et toujours avec un réel plaisir. Mais je sais d'expérience qu'un sourire pareil est le signe avant-coureur d'une information à me communiquer qui ne sera pas sans conséquences. Je reste donc un tantinet sur mes gardes. Il a dû quitter momentanément son poste car il porte l'uniforme kaki clair avec le sigle de la SOTUC brodé au fil rouge sur la poche gousset, cette entreprise de transports publics de Douala où il a trouvé un petit job en qualité de receveur. Une ligne de bus passe non loin de chez nous et il a fait un saut jusqu'ici. Voici l'objet de sa visite : il ne me demande pas moins que de l'accompagner au domicile de la famille de sa « fiancée » pour la remise finale de la dot.

Nkongo est un nganga de ville. Nous nous sommes rencontrés autrefois chez son maître Loé - le nganga que j'ai le mieux connu après Din - quand je fréquentais celui-là assidûment. Sans avoir de certitude sur sa date de naissance, je lui donne aujourd'hui la quarantaine. Il a le teint « un peu brun » comme on le dit ici pour ceux qui ont un visage plus clair. Avec le temps ses traits [34] se sont affermis et il a gagné en robustesse. Je ne lui retrouve plus ce je-ne-sais-quoi de féminin que trahissait autrefois son allure. Cela tenait peut-être à l'éducation de son enfance que sa mère avait assurée seule après la mort subite de son père. J'ai souvent pensé que ces traces légères reflétaient alors le principal défaut de sa personnalité, un manque d'assurance.

D'une certaine manière, Nkongo et moi, nous nous complétons. Il pratique la « médecine traditionnelle » dans le quartier de Bépanda, en plein Douala, là où demeurait son maître Loé disparu en 1973, mais il souffre d'une carence rédhibitoire pour la bien exercer : il ne dispose pas de la double vue, son initiateur étant décédé avant d'avoir pu lui ouvrir les yeux. À la différence de Nkongo, j'ai parcouru les étapes et observé les rites qui donnent ce pouvoir, mais je manque presque totalement d'expérience faute d'un maître vivant. Nous sommes tous deux orphelins, en quelque sorte. Par contre, de l'assurance, j'ai le sentiment d'en disposer pour deux...

Entre lui et moi, une féconde amitié s'est développée. D'abord grâce aux circonstances qui m'ont permis de le fréquenter durant plusieurs années chez le nganga Loé ; depuis, par la prise de conscience du besoin que nous avons l'un de l'autre. C'est de lui que je tiens nombre d'informations toujours précises et circonstanciées sur la médecine coutumière. En retour, je suis devenu son conseiller sur les choses de la vie, contrepartie qui le rend enclin, parfois, à me considérer comme son père, un titre et une fonction que je ne saurais assumer. Et je le lui dis. Mais, devant les problèmes pratiques que nous pose à tous deux la voyance, nous nous entraïdons.

[35]

Nkongo, assis devant moi dans un fauteuil au vernis délavé de notre salon d'accueil, réitère son invitation. Et voici qu'une scène ancienne, antérieure à ma naissance, me monte aux yeux. Mon propre père, portant une tenue bleu horizon maculée de boue, avance pesamment sur un sol détrempé, un bandeau blanc collé aux yeux, la main

droite sur l'épaule droite de l'homme qui chemine devant lui, et celui-là la main posée pareillement sur l'épaule du précédent. C'est toute une colonne de soldats aveugles qui abandonne le front pour gagner les lignes arrière, guidée par un seul et unique clairvoyant à travers une plaine sans limites. En 1917, en effet, mon père a été l'une des premières victimes des projections d'ypérite, un gaz de combat qui rendait momentanément aveugle. Il connut l'épreuve de la cécité totale vers la fin de sa vie qu'il rendit lumineuse à son entourage. Je me souviens qu'il nous a raconté cette scène dramatique d'entraide quand nous étions enfants...

Nkongo m'interroge des yeux. Je lui fais part alors de mon acceptation. M'inviter à la cérémonie du palabre du mariage, « *ekwad'a di-ba* », au cours de laquelle se remet la dot, est à première vue un honneur qui n'est fait et une marque de confiance. J'en demeure même étonné, croyant que seuls les membres proches des futurs époux y étaient conviés. Depuis vingt-cinq années que je fréquente des familles camerounaises, aucune invitation de cette sorte ne m'avait été faite. La dot est constituée par des « choses » (*berna*), essentiellement des dons en nature et une somme d'argent, qui sont fournies par la famille du prétendant à l'autre famille. Le montant en est fixé en principe après négociation. C'est, en quelque sorte, une compensation pour la perte [36] subie par la famille du fait du départ de sa fille. Dans sa signification véritable, elle n'est ni un troc ni le résultat d'un marchandage. Elle obéit aux règles du don et du contre-don qui forment le ressort de la vie de relation à l'intérieur de la société traditionnelle. J'ai retrouvé une logique semblable lors des grands traitements thérapeutiques ou la personne victime de la sorcellerie est échangée contre un animal domestique, le plus souvent une chèvre, offerte symboliquement aux agresseurs : « Rendez-nous la malade et nous vous donnons notre bien ! » Cette stratégie repose sur une conception de l'équilibre du monde selon laquelle toute inégalité doit être aplanie, tout vide comblé, chaque défunt remplacé par un nouveau-né, chaque perte pondérée.

Mais je me fais du souci pour Nkongo. D'une part, le bel équilibre villageois - si tant est qu'il ait existé comme on le conçoit et le projette - est aujourd'hui perturbé par les courants d'inégalité sociale que produit la ville. Il chavire sous le coup de la compétition, de la promotion personnelle, et avec l'élargissement des réseaux de relation. La dot

devient un rouage grinçant, une vis folle entre les traditions et la modernité, au pis l'occasion pour une famille d'en exploiter une autre, en parfait contresens avec l'esprit de la transaction. D'autre part, Nkongo se présente en position de faiblesse. Qui peut lui prêter main-forte ? Sa mère séjourne dans un village de la périphérie de Douala où elle soigne un paludisme chronique. Je ne lui connais pas d'oncle paternel ni de frère consanguin qui puisse le soutenir. Nkongo est un être seul et sans moyens financiers. Ne suis-je pas pour lui un atout majeur dans la négociation de la dot, moi qui n'ai pourtant jamais assisté à ce genre de confrontation ?

[37]

Le jour prévu du mois d'août 1983, j'arrive à Japoma, petite commune mi-urbaine, mi-villageoise dans la banlieue sud-est de Douala, transportant dans ma voiture, outre Nkongo et un chargement de bouteilles et de victuailles, la première épouse du défunt nganga Loé, appelée par tout le monde « la Veuve » ou plus souvent « la Grosse », tant cela lui sied bien. La mère de Nkongo lui a dicté ce choix pour pallier sa propre absence. Elle porte le fichu et la robe bleu foncé des veuves. Nous ont précédés dans une autre voiture, un parent, ophtalmologue de profession, choisi par Nkongo pour diriger notre délégation et deux cousins que je n'ai encore jamais vus. La désignation de notre chef ne me rassure pas. Il a passé dix ans à Paris pour ses études et vient de rentrer au pays avec son épouse française qu'il s'est abstenu d'amener ce soir. Nkongo l'a choisi, faute de mieux, comptant sur l'autorité que lui confère sa profession, même si elle ne lui permet pas de « voir » le dessous des choses. Mis à part la veuve, notre délégation ne fait manifestement pas le poids. Nous allons nous retrouver les protagonistes bien légers d'une véritable joute.

Il est 20 heures. La maison de la famille de la fiancée est là devant nous, une construction sans étage et sans caractère, un parallélépipède aux murs en pisé couvert de tôles d'aluminium que produit une usine locale. La plupart des maisons du village ont adopté cette architecture simple. Nous restons plantés devant, attendant qu'on veuille bien nous accueillir. Mais on s'étonne de ce que nous soyons venus si tôt car la coutume veut que le palabre de la dot ne commence pas avant minuit ! Première manœuvre de déstabilisation ! pensai-je. C'est que Nkongo est Abo d'origine, groupe situé au nord de Douala, tandis que sa [38] « fiancée » appartient aux Bassa de l'intérieur, disparité qui ne va pas

faciliter la tâche tant ces derniers ont la réputation d'être chatouilleux sur le point de l'appartenance.

À minuit, quelque peu lassés et affaiblis par la longueur de l'attente, nous sommes introduits dans la salle principale de la maison. Elle est préparée pour que les hommes des deux familles puissent se faire face. L'inégalité des forces en présence apparaît à l'évidence. D'un côté de la salle, qu'on appelle encore « le séjour », deux bancs nous sont attribués. De l'autre côté, derrière une longue table et déjà assis dans des fauteuils en rotin, les représentants de la famille locale : une hiérarchie d'hommes, présidée par le chef du village en personne, proche parent de la fiancée. Les femmes de la famille se sont entassées, nombreuses, sur des chaises et des bancs placés perpendiculairement à la ligne de front. Notre Veuve reste à l'écart, seule de sa catégorie.

Les escarmouches. Comme nous sommes les prétendants, l'ophtalmologue prend la parole en premier pour exposer la raison de notre venue. « Une amende ! déclare aussitôt la partie adverse. Vous parlez un bassa bizarre que nous ne comprenons pas ! » Notre représentant s'est exprimé en langue abo qui est pourtant apparentée au bassa. « Ce sera quinze mille francs ⁷ ! » Suit un débat houleux et la somme est ramenée à cinq mille francs CFA. Le préposé qui a la charge d'enregistrer le montant de la dot, écrit solennellement cinq mille francs. À partir de ce moment-là, je perds pied. On est passé à la langue bassa que je ne saisis pas. Je ne [39] puis suivre les enchères que grâce à Nkongo, mon voisin immédiat, qui me met discrètement au courant des événements. « Avez-vous apporté le vin que nous avons commandé ? » Notre parti désigne les dames-jeannes de vin rouge « gandia », la meilleure qualité espagnole sur le marché, me souffle Nkongo. « Du vin de la contrebande nigériane ! Est-ce que vous vous moquez de nous ? Quinze mille francs ! » On fait descendre l'amende à cinq mille.

Je savais que mon ami ne disposait en tout et pour tout que de cent mille francs CFA, somme que lui-même et sa mère, une personne fort pauvre, avaient réussi à accumuler. À aucun moment, je le note, il ne

⁷ À l'époque, 300 F français. Pour calculer, diviser la somme donnée en CFA par 50 : 50 F CFA valaient alors 1 F français. Mais le change est trompeur : compte tenu des niveaux de vie, l'écart des valeurs n'est pas si grand.

me demandera une aide financière. Cela commençait mal. Je devinais cependant que sous cette joute à notre désavantage se menait un jeu subtil, et que derrière les visages renfrognés de nos adversaires se cachait un certain amusement, mais rien n'était moins sûr. « Nous sommes venus chercher notre épouse », déclare alors l'ophtalmologue qui portait des lunettes ! Réponse : « Elle est partie au village rendre visite à son grand-père maternel, à deux cents kilomètres d'ici. Il faut payer le transport pour la faire revenir et une robe par-dessus le marché. Trente mille francs ! » Or, j'aperçois subrepticement Jacqueline, l'enjeu de la joute nocturne, qui suit le déroulement des hostilités derrière la porte entrouverte du fond.

Je connais Jacqueline depuis plusieurs années, et j'avoue que ma détermination à soutenir Nkongo est en partie motivée par le désir qu'ils se marient pour de bon, car la « fiancée » à déjà deux enfants de lui. Je suis persuadé qu'avec elle il peut trouver l'équilibre moral indispensable à un nganga pour s'établir durablement, un atout aussi important, peut-être, que l'ouverture des yeux. Je [40] tiens cette personne en grande estime. Quand Nkongo fut incarcéré sur une dénonciation calomnieuse d'un collègue de travail, il me dépêcha chez sa fiancée pour la prévenir. Je la trouvai au chevet de l'abbé Oscar Missoca, l'un des tout premiers prêtres camerounais, curé de la paroisse de Japoma où nous nous trouvons, l'entourant et le soignant de la plus chrétienne manière. Elle le fit jusqu'à son décès. Voici l'intégrale de la lettre désespérée qu'elle m'adressa un jour, durant la détention de Nkongo :

Père, bonjour ! Il m'est particulièrement agréable de vous présenter les peines morales qui m'accablent pendant cette année en cours. Depuis votre visite, l'état de santé de l'abbé da pas affiché bonne mine. Il a fermé sa page de vie à 19 h 30, le 15 mars 1980.

Mon bienfaiteur est mort, mon mari est en prison ! Je suis désolée, désorientée. Ma vie périlite. Je tire au bout du rouleau. Faut-il voler comme un oiseau ? Ressusciter mon bienfaiteur ? Donner la liberté à mon mari ? Ah ! mon père, je ne sais que faire ! Jour et nuit, la main appliquée à la joue, les yeux fixés aux bananiers, mes larmes coulent en pensant à ma vie future. Je pense qu'avec leur bonté, Dieu le Père, son fils Jésus-Christ, le Saint-Esprit, m'encourageront à franchir ces journées interminables, car l'on propose et Dieu dispose !

La joute. À 3 heures du matin, bouchons et capsules sont encore fixés sur les bouteilles, un signe que la partie n'est pas jouée. Mais voilà que le montant de la somme à payer est annoncé : Nkongo doit fournir en espèces cent cinquante mille francs CFA ! L'ophtalmologue, excédé, nous attire une nouvelle amende en s'exclamant : « Même en Europe, on ne demande pas des sommes pareilles ! » C'en est trop ! Je refais mentalement les comptes. On exige déjà plus du double de l'argent dont Nkongo dispose, en comptant les amendes. Je regarde [41] à ma droite le groupe des femmes qui attend patiemment mais résolument son tour. À la belle-mère, il faudra donner une chèvre avec le coupe-coupe pour l'égorger et les condiments pour l'apprêter ; un régime de bananes plantains ; une pipe avec le tabac de son goût ; une cantine ; un pagne ; et vingt mille francs. Aux sœurs, la coquette somme de cent mille francs CFA. Elles se chargeront d'acheter elles-mêmes ce qui est prescrit...

Alors, j'éclate : « Si vous maintenez la somme, je m'en vais en emportant le portrait ! » Ce fut dit en français, je l'avoue, et debout ! Dans la salle de séjour où nous sommes réunis, en effet, trône sur le mur en face de moi une photographie grand format de feu l'abbé Oscar Missoca, que j'avais offerte à Jacqueline après la mort de celui-ci. « Voilà les prêtres au milieu d'une dot ! » commente Nkongo à mi-voix. Le résultat est instantané : silence, gêne et concertation. On échange par petits groupes, on sort dans la nuit, on se rassoit. Nos hôtes ramènent finalement la somme totale exigée, amendes comprises, à cent mille francs CFA. Argent que Nkongo tenait prêt et qu'il remet prestement au préposé à l'enregistrement. Les femmes recevront leur lot plus tard, conclut le chef.

La tension tombe comme par enchantement, et monte enfin l'allégresse. La table d'enregistrement se couvre de plats et de marmites de tous calibres. Les couvercles sont à peine enlevés qu'un concert d'effluves à nous faire vaciller emplit la pièce, réglant notre palabre par la faille sans défense de nos muqueuses. Les deux familles se mêlent et se congratulent mais d'une façon encore un peu guindée après une pareille lutte. Place au protocole ! Le chef débouche le flacon de rhum de marque Saint-James [42] et de modèle cubique qui est de rigueur dans les grandes circonstances. C'est le premier et le meilleur souvenir que les Anglais aient laissé dans ce pays au XVIII^e siècle. Il se rend à

la porte d'entrée, le dos tourné aux ténèbres, et en verse une rasade sur le sol pour les ancêtres. Ensuite seulement, je dois bénir la table. Et commencent les ripailles.

Je remarque que Nkongo a droit à un traitement de faveur. Les sœurs de Jacqueline entourent leur beau-frère avec prévenance. Elles lui apportent un petit plat spécial appelé « mbongo tchobi », fait de poisson frais baignant dans une sauce noire odoriférante dont les hommes ne connaissent pas exactement la composition ou feignent de l'ignorer. Nkongo trône, ravi et consentant, au milieu de ces jeunes femmes qui lui fourrent les morceaux dans la bouche. Elles riaient tellement « qu'on entendait le rire du rire », m'a-t-il rappelé plus tard. Au milieu d'elles, discrète comme une jeune épouse, Jacqueline.

Au petit matin, avant de repartir, j'ai un entretien tendu avec le chef du village :

— Pourquoi vous êtes-vous fâché ? me dit-il. La dot, C'est le ciment du mariage ! Si les jeunes ne souffrent pas pour gagner leur femme, le ménage ne tiendra pas longtemps. Vous voyez le poulet ? Nos femmes n'ont pas préparé de poulet pour le repas de la dot. C'est qu'un poulet a l'habitude de s'envoler. De la chèvre, on peut en manger parce que c'est un animal qui reste à la maison. Le lien de la famille, c'est ce qui fait rester en ménage !

— Mais si vous prenez le peu d'argent que possède Nkongo, je rétorque, et que vous le poussez même à s'endetter pour la dot, qu'est-ce qu'il va lui rester pour faire vivre son ménage ? Douala, [43] ce n'est pas le village ! Vous avez voulu lui imposer plus qu'il ne peut gagner en un an !

— Nkongo a apporté « la bouteille » [premier rite de demande en mariage], ça fait plus de quatre ans ! Depuis, rien ! Il vit avec notre fille à Douala sans notre autorisation et ils ont déjà deux enfants ! Il faut marquer le coup ! Nous l'aimons bien, c'est pourquoi nous voulons qu'il garde notre fille. C'est ça que nous lui avons dit avec notre coutume.

— Ce sont leurs enfants - vos enfants - qui vont souffrir s'il n'y a pas d'argent à la maison !

— C'est pourquoi on a descendu les enchères. Pour les mamans, il donnera quelque chose plus tard. Maintenant, il a le droit de faire le mariage civil avec Jacqueline et de reconnaître les enfants pour toucher les allocations. Mais s'il n'y avait pas eu les enfants, il ne s'en serait pas tiré à si bon compte !

Je reprends la route de Douala avec, à mon bord, la Veuve et Nkongo, suivi de l'ophtalmologue ramenant les deux cousins qui étaient restés muets au cours des débats. Sans doute avaient-ils eu raison de se taire. Mais ni Jacqueline ni les deux fillettes invisibles pendant toute la nuit n'étaient autorisées à rentrer avec nous. Elles ne devront pas rejoindre leur époux et père avant neuf jours. Après le mariage coutumier, restent le mariage civil et le mariage chrétien, deux étapes encore à aborder, dont la dernière, je le présume, sera aussi difficile que la première, car Jacqueline est catholique et Nkongo protestant. « Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare », fredonnai-je avec le triste et tendre Georges Brassens en les reconduisant !

[44]

[45]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 3

LEVÉE DE DEUIL À MALIMBA

[Retour à la table des matières](#)

Dans le cercle d'ombre du manguier, reposant nonchalamment sur l'eau à l'écart du courant et retenue par un filin à l'une des multiples racines dénudées de l'arbre, nous attend la pirogue. Elle doit nous mener jusqu'à la tombe de mon maître Din. Le manguier et la pirogue, c'est déjà toute la Sanaga. Sur cette rive bordée d'une forêt autrefois exploitée et redevenue à demi sauvage et par là inquiétante, le manguier fait figure d'arbre domestiqué. Dans l'ordre végétal, il est comme la chèvre comparée à l'antilope. Familier des riverains avec son ombre omniprésente, il fait le bonheur des enfants par l'abondance de ses fruits à n'en plus finir et les cachettes qu'il leur réserve dans la caverne de son ventre.

Autrefois petite pousse, il a pu connaître l'époque encore prospère de la Sanaga, du temps où le fleuve servait de voie d'accès vers l'intérieur. Les Allemands, venus de l'océan, avaient conquis, exploité et développé ses berges à la fin du XIXe siècle. Mais avec la construction du chemin de fer Douala-Yaoundé, coupant perpendiculairement

le cours du fleuve, cette voie perdit son intérêt logistique. Désertées par les nouveaux maîtres du pays, les rives de la Sanaga sont aujourd'hui rongées par le sous-développement, à l'image de ce vénérable manguier sapé à la base par le [46] travail dévastateur de l'eau, maintenu miraculeusement debout par les bras et les jambes de ses protubérantes racines à ciel ouvert.

La pirogue à moteur est de la taille de celles qui vont à l'océan pour la pêche aux aloses. Sept pêcheurs peuvent y prendre place aisément. Elle nous transportera jusqu'à l'île de Malimba qui se trouve en aval, à une bonne dizaine de kilomètres de l'embarcadère, lui-même situé aux abords de la petite sous-préfecture de Mouanko. Quand, autrefois, je me rendais en mer avec les gens de l'île pour les accompagner à la pêche au filet, ils me faisaient asseoir au centre, à même le fond, pour plus de sécurité. Cette fois, la place est attribuée à une plantureuse matrone qui n'a jamais de sa vie, posé son postérieur dans un pareil esquif. Elle le répète sans arrêt en grommelant, à tel point que nous commençons d'en rire. Parente éloignée de Din, elle se rend comme nous à la cérémonie de levée du deuil.

Devant et derrière elle, sont entassés les dames-jeannes de vin, le sac de riz, les casiers de bière, bref, tout ce qui est nécessaire à la bonne tenue d'une veillée. Quand la pirogue est pleine à ras bord, alors seulement montent ses occupants. S'entassent avec moi le pilote, les membres de la famille de Din venus de Douala, dont Ilongué, fils aîné d'une première épouse, qui m'avait assisté lors des rites de l'ouverture des yeux. C'est à lui que je confie mon sort. Nous quittons la rive dans un fracas de moteur, en frayant notre route parmi les enfants qui clapotent dans l'eau, mangue aux dents.

Passé le premier moment d'allégresse, quand la pirogue s'écarte du bord sous les vivats des enfants, très vite l'alarme est [47] donnée. Quelqu'un nous invite à voix basse à jeter un regard en arrière. Je me retourne vers l'amont du fleuve et je puis voir en effet l'horizon entier comme voilé par un immense écran panoramique de teinte ardoise. Quelques nuées blanchâtres éparpillées sur le devant comme des flammèches tarabiscotées rompent l'uniformité de cette inquiétante toile de fond. Même si elle paraît immobile, la tornade sera bientôt sur nous. Être sur la Sanaga, ce fleuve large de mille mètres, bordé de palétuviers qui rendent l'abordage des rives difficile, représente un réel péril pendant le quart d'heure du déferlement d'une tornade.

Mentalement, je récapitule les gestes à faire pour sauver des eaux notre lourde passagère déjà blottie, terrifiée, dans le fond de la pirogue. Il nous faut compter une bonne heure pour franchir la distance qui nous sépare de l'île à cause des bancs de sable à contourner en cette saison semi-sèche. Je m'adresse alors au pilote, un vieil homme flegmatique qui ne force pas son moteur : « La tornade arrive ! Pouvez-vous aller plus vite, s'il vous plait ? - Elle n'est pas pour nous ! » me répond-il d'un ton laconique. Comment ne serait-elle pas pour nous ? Elle embrasse l'horizon dans son entier !

Tandis que l'obscurité s'établit prématurément sur le fleuve, en ce milieu d'après-midi, rendant presque noire la verdure qui nous borde, l'image d'une scène me revient aux yeux. Celle d'une pirogue remontant posément le courant, recouverte aux trois quarts de larges feuilles de bananier avec à son bord un seul payeur. L'étrange n'est pas tant l'allure de cette embarcation que le silence qui tombe d'un coup sur les deux rives. D'habitude, la conversation s'établit entre le piroguier porteur de nouvelles [48] et les riverains, malgré la largeur du fleuve, par des onomatopées stridentes ponctuées d'éclats de rire. Cette fois, c'est le silence total. J'entends seulement quelqu'un dire : « On ramène un mort ! » Pour dissiper ce souvenir, mon œil accroche au loin un bel échassier solitaire, piqué sur un banc de sable, aussi essentiel et insolite dans le paysage qu'une minuscule tache blanche déposée méticuleusement par un peintre sur une nature morte.

À hauteur du promontoire de l'île, la tornade est sur nous. Juste le temps d'extraire la grosse dame de la pirogue et de sortir notre barda, nous nous réfugions trempés dans la première cabane à notre portée. Ce n'est pas dans l'île même mais sur la rive droite du fleuve. Protégés, nous courbons encore le dos comme si la création tout entière nous tombait dessus. Je me tourne vers le pilote et lui fais, cette fois, d'un ton vengeur, la réflexion que je lui réservais : « Vous voyez bien que la tornade était pour nous ! » Et lui de me faire cette réplique qui donne son ton au voyage : « Non, la tornade n'était pas pour nous ! Mais elle a brusquement tourné de ce côté quand elle est arrivée à notre niveau. Ce n'est pas pour rien qu'on lève le deuil d'un nganga ! »

Ayant repris nos esprits, nous nous acheminons vers le lieu où la partie de la famille de Din qui y séjourne nous attend. En longeant la rive à pied, j'ai la surprise d'apercevoir une pirogue amarrée au bord comme la nôtre, mais encore chargée de passagers demeurant silen-

cieusement assis sur leurs bancs. Je décompte une quinzaine d'hommes jeunes, vêtus pour la plupart d'une veste et d'un pantalon de ville détrempés. Ils ont dû essuyer la tornade dans cette position ! L'impassibilité de leurs [49] visages me frappe, comme s'ils portaient des masques. Sur la rive, deux gendarmes sont assis. Ces passagers sont des boat-people ayant déserté l'archipel de São Tomé, situé à cinq cents kilomètres de la côte du Cameroun. On les achemine par voie fluviale vers Mouanko pour identification. Nous hâtons le pas. Quelles que soient les causes atmosphériques ou politiques de ces incidents, je me sens invité à les considérer non comme des faits fortuits mais comme des signes.

Le corps de Din est enterré non point dans l'île proprement dite mais sur la rive où nous venons de débarquer, et, comme le veut la coutume, à l'intérieur du périmètre des maisons appartenant à la famille. Ces maisons se situent dans la file des autres, formant avec elles un village rectiligne parallèle au fleuve d'un côté et à la forêt de l'autre, sans aucune palissade. Toutes sont de forme rectangulaire, couvertes de tôles rouillées ou de chaume, bâties soit en briques sèche d'un ocre presque jaune, soit en planches brunes. Ce qui donne au village, quand on le longe avec le soleil revenu, une tonalité rosée et humaine entre la barrière verte sombre de la forêt et le cours vert pâle du fleuve. L'accueil fut-il chaleureux ? Il me parut certes affectueux, mais un rien réservé. Une retenue faite de gravité plutôt que de distance, comme si chacun pressentait l'enjeu de la rencontre et se tenait prêt. Je le sentis à la lenteur des étreintes.

J'extrais de mes bagages les cadeaux que j'ai apportés : un ballon pour Éric-de-Rosny, dernier fils de Din, à qui il avait voulu donner mon nom, devenu à dix ans une créature du fleuve, mi-génie, mi-poisson ; un pagne bleu clair de qualité wax - dont la couleur ne passe pas au lavage - pour Marthe, la mère d'Éric. [50] Chacun a son paquet... Plutôt que de les déballer, ils les déposent dans un coin, sans même les ranger dans la maison, contrairement à la coutume, et nous font passer tout de suite à table. Je suis agréablement surpris que tout le monde, hommes, femmes et enfants, vienne partager le repas. D'habitude, les dames restent à la cuisine, tandis que les hommes mangent ensemble, les petits faisant la navette entre l'assiette du père et la marmite de la mère. Les jeunes sont rares dans ces villages, ayant pré-

féré les trompeuses lumières de la ville à l'apparente poésie des rives de la Sanaga.

Le plat principal est composé de « besona », ces coquillages charnus associés à l'existence des mystérieux villages du fond du fleuve. Ils ont subitement disparu voici dix ans, m'a-t-on dit, quand une femme s'est noyée en pointant un doigt vengeur vers le ciel à l'adresse des riverains. Les mollusques ont réapparu cette année et l'allée du village est joliment pavée de leurs coquilles argentées. Nous devisons deux bonnes heures avant d'être à nouveau conviés à manger. On s'achemine ainsi, de repas en repas, vers la veillée nocturne avec au-dessus de nous un ciel lavé, ou passent encore, sous les huées de larges rondes d'oiseaux, quelques nuages attardés.

Venant des environs proches, arrivent par petits groupes les riverains, pour la plupart âgés. Une centaine de personnes au plus nous entourent et je leur fais entendre la voix de Din que j'avais enregistrée quand il traitait ses malades, une voix rendue plus nasillarde encore par l'usure des bandes. Ils l'écoutent comme religieusement et exigent que je leur en passe une deuxième et une troisième fois l'intégrale. Puis eux-mêmes se mettent à chanter, avec un ton rauque qui aujourd'hui se perd, les mélodies [51] rythmées des pêcheurs, en s'accompagnant de tous les instruments à percussion disponibles, du tambour à la plaque de tôle. Nous nous arrêtons quand le pétrole de la lampe tempête unique qui nous a éclairés vient à manquer, moment coïncidant en bonne logique avec l'épuisement des dames-jeannes de vin rouge et de vin de palme. On me dirige alors vers la maison la plus proche de la tombe de Din, laquelle se profile blanche dans l'obscurité. La maison a été totalement vidée de ses habitants et c'est seul en présence de Dieu que je m'endors, surpris que si peu de paroles aient été prononcées.

17 avril 1984, au petit matin. Comme une pluie fine se met à tomber, on décide de célébrer la messe sous un hangar bas, à proximité de la tombe. Sont rangés là les filets et les accessoires de pêche. Aidé par Ilongué, je dresse une table au milieu de ces nobles outils. Pendant que je prépare les livres et les vases sacrés que j'ai apportés, Ilongué lance une sonde de mon côté : « Il a du s'en passer des choses durant cette nuit ! » Je ne relève pas la remarque, mais je ne l'entends pas moins. Un à un, mes paroissiens d'un matin arrivent, drapés dans des pagnes qu'ils nouent au niveau de l'épaule gauche, selon la coutume

du petit lever. La plupart d'entre eux sont chrétiens, comme presque tous les habitants du Littoral, mais se partagent entre catholiques et protestants. N'importe ! Personne ne manquera une messe. J'ai retrouvé dans mes notes la courte homélie que j'ai prononcée en langue malimba, après la lecture du récit de la guérison d'un aveugle par Jésus. C'est une langue proche du douala qui s'en distingue par des consonnes aspirées. En voici tel quel le texte en français qui m'avait servi de premier jet :

[52]

Jésus a guéri beaucoup de gens : des aveugles, des lépreux, des sourds et des muets, des paralytiques, la belle-mère de saint Pierre, la fille d'un officier romain ; il a ressuscité Lazare ; il a guéri des fous et il a dit à ses disciples de faire de même.

Jésus n'a pas seulement guéri de nombreux malades, il a également chassé les démons. Il a lutté toute sa vie contre les Puissances des ténèbres. Il a vaincu le Mal. Il a donné sa vie pour nous sauver du Mal.

Le salut que Jésus a apporté n'était pas seulement pour les gens de sa race. Il est venu sauver tous les hommes. C'est pourquoi Jésus n'a pas fait de différence entre les juifs et les étrangers. Il acceptait de parler avec les Romains qui étaient les occupants du pays, et avec des gens qui venaient d'autres régions que la sienne. Il était venu pour tous et ne faisait pas d'exception. Jésus était l'homme de tout le monde.

Même si notre ami et père Din n'a pas ressemblé à Jésus à toutes les étapes de sa vie... en tout cas il a fait des guérisons. Comme Jésus, il a lutté contre les puissances du Mal, et, comme lui, il a accepté les étrangers.

Din a été un grand nganga. Je l'ai vu soigner des personnes paralysées, des personnes qui avaient la fièvre, la jaunisse, des maux de ventre. Nous avons été ensemble chercher dans la forêt les herbes qui guérissent et il connaissait l'art de s'en servir.

Comme Jésus, Din a lutté contre les puissances du Mal. Il appelait ces puissances la sorcellerie, le serpent « nyungu »... Et j'ai vu comment il risquait sa vie. Il était toujours en éveil pour protéger les malades contre ceux qui leur voulaient du mal. Ces combats l'ont conduit en prison, où il a été injustement gardé, et au tribunal où nous avons prouvé son innocence. Mais il a beaucoup souffert.

Enfin, Din ne s'est pas fermé aux étrangers, j'en suis la preuve vivante. Non seulement il m'a accueilli comme un ami dès le premier jour de notre rencontre, en février 1971, mais il a voulu m'apprendre son métier et me donner certains de ses pouvoirs. Jamais il n'aurait refusé un malade sous prétexte qu'il n'était pas de sa race.

[53]

Demandons à Dieu de reconnaître dans le visage de Din ces trois traits du visage de Son fils Jésus, et de le recevoir auprès de Lui. Amen.

Je donne la communion au corps et au sang du Christ à ceux qui s'estiment préparés à la recevoir et nous gagnons, presque sans transition, la tombe de Din éclatante de blancheur, à deux pas de là. Ilongué trouve le temps de me souffler : « Il était intéressant, l'évangile, aujourd'hui ! » Après la mort de Din à Douala, sept ans plus tôt, Marthe, sa dernière épouse - ici présente -, avait fait transporter le corps en pirogue jusque sur la terre de ses pères. Elle en avait profité pour ramener également ma chèvre qui devait mourir de sa belle mort. Entre cette date et aujourd'hui, plusieurs cérémonies avaient eu lieu, comme des étapes jusqu'à l'au revoir final. Reste à enlever le voile blanc posé provisoirement sur la tombe. Rite on ne peut plus simple, conduit par un Ancien, et émaillé de plusieurs discours qui célèbrent unanimement les qualités du défunt.

En fin de matinée, nous repartons avec les mêmes effectifs qu'à l'aller, mais non sans avoir pris, au préalable, un dernier repas en famille. Quitter un pareil village en pirogue est un festival pour les sens. Plus la pirogue prend de distance et mieux se détachent quatre bandes superposées de couleur : au fond, le vert végétal des arbres ; plus bas, le ruban ocre des maisons ; au premier plan, le chatoiement mouvant des chemises et des pagnes où la couleur bleue domine ; et sous les pieds du groupe, à nouveau, l'ocre de la haute butée de terre qui tombe jusqu'à l'eau. Pour l'oreille, cris, chants, adieux ! Et pour l'odorat, l'insistante [54] senteur du poisson fumé et des besona grillés qui imprègne les narines.

Le silence retrouvé, avec le seul ronronnement du moteur en bruit de fond, j'essaie de me remémorer ce qui a été fait et dit. Aucune parole ne m'a laissé entendre que j'étais blanchi à leurs yeux de l'accusa-

tion d'avoir tué mon maître. Pourtant j'ai senti grandir progressivement leur confiance à mon égard jusqu'à l'apothéose du départ. Et soudain, je comprends. Les repas répétés, exagérément nombreux, culminant dans celui de la Communion, le disaient mieux qu'un discours : on ne mange qu'avec ses amis ! Pouvoir éloquent de la nourriture prise en commun !

Je repasse en images lentement, comme pour vérifier mon intuition, les nombreuses scènes de repas rituels qui ont jalonné mon parcours initiatique. Din me faisait ingurgiter de petites boulettes de sa confection. Quand je devais me déplacer, il partageait avec moi le plat du départ pour me protéger : « Tout ce qui se mange travaille », disait-il. Et le « dindo », ce mets composé des plantes comestibles qui ont servi à guérir les malades avec des morceaux grillés des animaux immolés, n'a-t-il pas le plus souvent clôturé la centaine de thérapies traditionnelles auxquelles j'ai assisté chez les nganga de la Côte ? Hommes, femmes et enfants y prenaient part. Jusqu'à ce mot d'un devin de la montagne : « Quand je pense à vous, je vous mange ! » Pas de doute, mes hôtes m'avaient signifié leur confiance par le langage rituel du repas pris en commun. S'étaient-ils concertés pour lui donner la signification que je lui prête ? Inutile ! La symbolique des repas fait corps avec leur manière de vivre les événements et de les marquer.

[55]

Pendant ma méditation, j'ai senti retomber la ferveur presque palpable qui s'était emparée de nous depuis le début de notre voyage. Comme si nous venions subitement de changer de registre. Retour à la réalité ? Non pas ! Plutôt le passage à un autre niveau de perception de cette même réalité. Ilongué est assis en face de moi sur le banc avant de la pirogue qui amorce le virage en direction du grand manguier. J'admire la sérénité de son visage potelé se détachant avec naturel sur les eaux tranquilles. On dirait que rien ne s'est passé sur la Sanaga !

[57]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 4

JET SOCIETY

[Retour à la table des matières](#)

Après les randonnées de Japoma et de Malimba, je me retrouve singulièrement conforté. De me savoir réintégré dans les familles des défunts Din et Loé, mes meilleurs initiateurs parmi la trentaine de nganga que j'ai connus, me donne un certain sentiment de sécurité, comme si ma base sur le terrain instable de la divination reposait désormais sur deux socles. Mais ce n'est pas là, me semble-t-il, l'acquis le plus positif. Je vois ces deux familles quitter cette aire de mort sur laquelle elles séjournèrent depuis la disparition de leurs pères, et que ma présence ambiguë dans le voisinage maintenait en état. Qu'est-ce qui pouvait m'empêcher maintenant de recevoir mes visiteurs avec plus de sérénité ? Imprudente question ! La réponse est vite venue de ma famille religieuse : j'étais nommé provincial des jésuites de l'Afrique de l'Ouest, en remplacement de celui que j'assistais... Une petite mort !

Il faut calculer en kilomètres ce à quoi cette fonction engage. Je devrai parcourir une province qui recouvre, selon notre découpage de la planète, l'Ouest subsaharien du continent et une partie de son Centre. Elle va de Dakar à Brazzaville en passant par Ouagadougou et N'Djamena, près de cinq mille kilomètres à vol d'oiseau, cinquante décollages par an et tout autant, je le présume, [58] d'atterrissages ! Quand je tente d'apitoyer sur mon sort ceux qui ne connaissent pas l'échelle de l'Afrique, je glisse négligemment dans la conversation que la distance correspond à un Paris-Bagdad. Je dois rendre visite à cent cinquante jésuites saupoudrés sur cette étendue. Et l'on sait le penchant de ces hommes pour les villes frontières, comme celle de Tambacounda, à cinq cents kilomètres de Dakar à proximité du Mali, ou encore Abéché, à mille kilomètres de N'Djamena vers le Soudan ! Sans compter les déplacements obligés jusqu'à Kinshasa, Nairobi, Paris, Rome, Boston et même Toronto où se trouvent les maisons de formation ouvertes aux jeunes jésuites africains ! En facteur temps, mes séjours à l'étranger mis bout à bout représenteront sept à huit mois d'absence de Douala par année et sont programmés pour une période de six ans, entre septembre 1984 et septembre 1990. Me voilà dépêché sur la terre comme au ciel, par monts et par vaux, en avion, en voiture, rarement à pied mais quelquefois en pirogue. Obéissant, je prends mon bagage à main, mon passeport et je pars. Adieu mes visiteurs !

Quand je rentre de ces longs périples, lassé de l'Afrique des douanes et des aéroports, il m'arrive de faire relâche dans l'une ou l'autre famille d'un quartier de Douala. J'y trouve en une soirée ce qu'il faut d'humanité pour me réconcilier avec le continent tout entier. Se vérifie ainsi pour mes amis et pour moi que mon port d'attache reste Douala. Douala est mon « dibo », me rappelle-t-on, un mot significatif de la langue qui veut dire « débarcadère », là où vous attachez votre pirogue au retour, quel que soit votre mode de transport. D'ailleurs, l'avion se dit « pirogue du vent », « bolo ba ngo », en vieux douala.

[59]

C'est après l'un de ces accostages que j'apprends la naissance chez Nkongo et Jacqueline d'un garçon qu'ils appellent – serait-ce pour me retenir à Douala ? – Éric-de-Rosny, Malheureusement, l'enfant a une constitution chétive. À chacun de mes passages, je viens aux nouvelles. Jacqueline me décrit son état de santé à sa manière : « Le Provin-

cial a tout le temps la diarrhée ! », « le Provincial regarde toujours vers le haut, même dans son sommeil ! », « le Provincial ne supporte que le lait ! » Mon homonyme, présente les symptômes des enfants qui n'ont pas coupé les liens avec le monde d'où ils viennent, me dit Nkongo. Quoique sa mère le porte régulièrement au dispensaire, sa santé ne s'améliore pas. Nkongo envisage de le faire soigner « à l'indigène » par un autre nganga que lui, car il ne doit pas traiter son propre fils pour une affaire qui concerne les relations avec ses ancêtres.

Je reçois donc sans surprise, mais non sans émotion, la nouvelle du décès d'Éric. Mon passage coïncide avec la « neuvaine », une cérémonie qui a lieu au cimetière, neuf jours après l'enterrement. Autant les funérailles des adultes ont un caractère solennel et parfois dispendieux, autant sont-elles simplifiées pour un tout jeune enfant qui n'est pas considéré comme vraiment né. Quand nous longeons à 5 h 30 d'une aube sans couleur la file monotone des tombes, Nkongo, quelques membres de la famille, Jacqueline et moi, celle-ci me confie en français : « Je l'ai baptisé à l'article de la mort ! » Au-dessus du minuscule mamelon de terre, Nkongo et Jacqueline se font verser de l'eau sur la tête, les mains et les pieds, en gardant le silence. Au retour chez eux, les mêmes se placent sous la gouttière, et un homme âgé de la famille projette une calebasse d'eau sur le toit afin que son contenu retombe sur eux [60] et les lave de leur passé. Cette fois, leurs enfants peuvent y assister. Le rite de l'eau qui lave - que j'ai si souvent vu pratiquer en d'autres circonstances - est, je crois, le premier et le plus simple geste sacré de la Tradition. Je leur explique avant de repartir son antique parenté avec le baptême.

Au fur et à mesure que je m'accoutume à cette existence de commis voyageur et que je trouve mes repères sur la mappemonde pour avoir souvent emprunté les mêmes lignes aériennes, je découvre qu'en l'air je n'ai pas véritablement quitté Douala. Les Africains de la terre et les Africains du ciel m'apparaissent les mêmes sous des parures différentes, et cette constatation me remplit d'aise et me donne à penser. En voici une illustration.

Au départ de l'aéroport d'Orly, nous sommes soumis à un contrôle des bagages devenu routinier, juste avant de monter dans le Boeing 747 de la compagnie Cameroun Airlines. C'est l'époque du terrorisme aérien. Un DC 10 d'UTA n'a-t-il pas explosé récemment au-dessus du désert du Niger ? Quand les passagers sont installés dans l'avion, le

personnel s'aperçoit qu'une sacoche est restée sur la piste. À travers le hublot, je la vois grise, toute menue, seule sur l'étendue de l'asphalte. La règle est d'attendre que son propriétaire se déclare. Une heure d'affilée, une voix feutrée nous lancine : « Le propriétaire de la sacoche est prié de descendre reconnaître son bagage ! » En vain ! Personne ne bouge ! Impuissants, nous somnolons. Un temps long comme un mât de cocagne sans récompense !

Quand un Boeing, aussi gigantesque que le notre, passe paresseusement à côté de nous, tiré par un minuscule engin qui fait un bruit d'enfer. Le silence retombé, une hôtesse de l'air, parée des [61] modernes couleurs verte et jaune de la compagnie, petite toque juchée de travers sur la tête, se tient debout dans une allée latérale et fait cette simple constatation en détachant les syllabes : « Ce n'est pas l'avion qui ronfle, C'est ce qui le tire ! » Un bon nombre de passagers autour de moi reprennent pensivement : « Eh oui ! Ce n'est pas l'avion qui ronfle, c'est ce qui le tire ! » Quelqu'un se lève brusquement, dévale la passerelle, reconnaît sa sacoche qu'on engouffre dans le ventre de l'avion et nous partons. J'ai donc assisté à la naissance d'un proverbe. Que veut-il dire ? Que ce sont toujours les petits qui font le travail ? C'est à débattre, mais, en tout cas, la parole a été efficace. Une coïncidence ? Je crois plutôt que le ton sibyllin, au sens propre du mot, de l'hôtesse a joué comme un déclic sur les réflexes du passager.

Retour à Douala. Une occasion m'est donnée de vérifier autrement l'efficacité d'une parole. Je reçois, un soir, la visite d'une dame dont je connais le mari de longue date. Elle me parle justement de lui. Cet homme est dans un état de dépression telle qu'il ne dort plus guère depuis plusieurs semaines et se nourrit encore moins, me dit son épouse. Il a perdu son travail, je le sais déjà, et attribue le fait à l'action maléfique d'un collègue. C'est l'angoisse ! Je reconnais là le schéma élémentaire de la sorcellerie, sans pouvoir, faute de temps, explorer avec elle le réseau des relations professionnelles de la victime. Il demande que je vienne immédiatement le bénir et le protéger. Du fait de mon départ imminent, cela n'est pas possible. Mais, devant l'insistance de la dame, je la prie de dire à son mari qu'il n'a pas à s'inquiéter : je prie pour lui et je le prends en charge. Plus tard, au retour d'un autre voyage, je rencontre par hasard ma visiteuse : « Vous avez guéri mon mari ! [62] me dit-elle tout de go. Quand je suis rentrée à la maison, l'autre fois, j'ai dit à mon époux que vous le preniez en charge. Lui qui ne

dormait plus depuis longtemps est tombé immédiatement dans un sommeil profond. Guéri ! Comment expliquez-vous ça ?

— Ça me dépasse ! » lui ai-je répondu.

Ni l'avion, qui est le symbole aérien de la modernité, ni la ville, qui est le produit du monde moderne au sol, ne dispensent les personnes de continuer de vivre ensemble, pas moins qu'au village, quand l'étourderie de l'un ou la maladie de l'autre perturbe l'harmonie du groupe. Bien plus, dans ces contextes nouveaux, les relations s'exacerbent au lieu de se simplifier. Rien d'étonnant à ce que la fonction de devin se perpétue, même sous d'autres figures, tant on a besoin d'une personne incarnant la parole efficace pour permettre de coexister dans les nouvelles conditions de vie. Que ce soit donc un devin, une hôtesse de l'air ou, en l'occurrence, un provincial, ce rouage de la vie sociale demeure indispensable. La société elle-même l'engendrerait si les institutions traditionnelles ou modernes ne le lui procuraient pas.

Pour tenir cette place, j'héritais d'un instrument de discernement lié à ma fonction de provincial, qui n'était pas sans parenté avec un certain exercice de la divination, jusque dans son caractère secret. En français, on l'appelle « compte de conscience ». Il est désigné en anglais par une expression plus heureuse : *manifestation of conscience*. Le provincial est tenu à le recevoir de chacun des jésuites avant de prendre ses décisions. Pour qui veut absolument qu'ils aient un secret, ce peut être celui-là ! Les jésuites répugnent à en parler en public - mais je m'y risque -, à cause de l'ambiguïté même du mot. N'est-ce pas paraître violer le secret [63] d'autrui que d'attendre de lui le compte de ce qu'il possède de plus intime, à savoir sa conscience ? Mais ils s'y livrent librement) sans aucune pression, je puis en témoigner ! L'ouverture de conscience est la conséquence logique et mystique de la donation de soi-même que l'on entend faire à Dieu en entrant dans l'Ordre. L'autre raison du caractère secret du compte de conscience se comprend aisément : l'entretien est si personnel que rien ne peut être ébruité au-dehors, encore moins à l'intérieur des communautés. Un secret de famille !

Ainsi, pendant six ans, ai-je eu le privilège d'entendre non pas la confession mais les confidences de plus de cent cinquante hommes, Africains ou Occidentaux, qui attendaient chaque année ma visite

pour faire venir au jour leurs aspirations, leurs désirs les meilleurs ainsi que les actes et les pensées dont ils n'étaient pas fiers. Des hommes qui avaient quitté leur pays ou, du moins, leur famille pour une disponibilité plus grande à leur mission. Ils se trouvaient confrontés, le plus souvent, à des situations sociales et politiques tendues, parfois même explosives. Ces religieux, Pour certains de vingt ans mes anciens, me faisaient part de leur expérience avec une simplicité et une transparence qui me confondaient. À tenir ma place parmi eux, sans moyen de comparaison, je n'avais pu jusque-là mesurer la souplesse et la solidité d'un pareil alliage composé de liberté et d'obéissance. Je suivais des yeux les méandres de leur itinéraire et, en fin de compte, devais prononcer ces paroles attendues qui faisaient l'enjeu de la rencontre. On m'avait dit plaisamment : « Tu ne ferais que recevoir les "comptes de conscience", que tu aurais rempli ton mandat ! » Dépassé, je l'étais là aussi !

[64]

[65]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 5

DISCERNEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Nkongo commence par m'annoncer avec un large sourire la naissance d'un nouveau garçon dans son foyer. J'accueille cette bonne nouvelle avec satisfaction, me souvenant du drame passé. Mais je me demande quelle va être la suite du propos, Nkongo ayant l'habitude d'aborder les questions délicates dans un second temps. L'enfant, m'apprend-il, sera appelé Éric-de-Rosny II. Une dynastie qu'en moi-même je ne souhaite pas voir se perpétuer en raison des tristes conditions de la succession... Puis vient, comme je l'attendais avec une certaine appréhension, sa nouvelle requête. Nkongo baisse le ton, porte son regard au loin et me dit exactement ceci, en espaçant les courtes phrases par des temps de silence : « Je ne vous demande pas de répondre tout de suite... Mais je suis un nganga... Ce que je fais "sans les yeux", c'est de l'à-peu-près... J'ai maintenant quarante-sept ans et je me sens assez fort... Je voudrais donc vous prier de m'ouvrir les yeux... » Il avait pris les devants en n'exigeant pas de réponse immé-

diate, c'est pourquoi le long silence que je laisse tomber sur ses derniers mots ne crée pas de gêne entre nous.

Les circonstances nous ont rapprochés dans l'espace. À la fin de mon temps de provinciale, en octobre 1990, j'ai été envoyé par mon successeur au Centre spirituel de rencontre que les [66] jésuites animent dans la partie nord-est de Douala, un quartier en construction appelé Bonamoussadi. Autrefois c'était la forêt, j'y accompagnais des nganga à la cueillette des plantes médicinales. Au Centre vivent et travaillent trois de mes confrères, des compatriotes. À la demande de l'évêque, je suis chargé d'évaluer les activités de l'Église dans la métropole de Douala qui compte un million et demi d'habitants, catholiques pour un tiers, protestants pour un autre tiers. Nkongo a lui aussi changé d'orientation, mais contre son gré. La crise économique frappe l'emploi de plein fouet. Partout les entreprises sont acculées à compresser leur personnel. C'est ainsi que Nkongo, employé à la compagnie de transports urbains, la SOTUC, se retrouve « compressé ». Dans le parler concis de la rue, on dit : « Les compressés de la SOTUC paient des congelés pour faire les clandos dans les quartiers ! » Entendez : « Ceux qui ont été licenciés de la SOTUC achètent des voitures d'occasion (amenées d'Europe dans des conteneurs appelés "congélateurs") qu'ils transforment en taxis clandestins surnommés "clandos" ! » Mais son indemnité ne permet pas à Nkongo d'acheter une voiture, aussi l'ai-je fait engager dans notre Centre de rencontre en qualité de gardien de nuit.

Chaque soir, je le vois déambuler dans l'obscurité, lampe torche à la main, le long de la dizaine de bâtiments que compte cette propriété de deux hectares, protégée par un mur continu, avec un seul portail ouvrable. Sur une partie du terrain, l'habitation de mes collègues, dominée par une petite tour où je loge et, sur l'autre, la double file des maisons d'accueil aboutissant à une chapelle en rotonde. La nuit, les teintes douces des murs s'évanouissent sous le manteau noir des manguiers, des frangipaniers, [67] des euphorbes et des pandanacées. Nkongo veille sur le sommeil des retraitants, sessionistes, visiteurs, congressistes, militants des Églises dont ce centre est, à Douala, le principal lieu de rencontre et de prière. Je le surprends parfois en train de poursuivre d'arbre en arbre, par jets de pierres, l'« esukudu », cette espèce de hibou, honni des dormeurs, qui ulule ou glapit à intervalles irréguliers. Puis il étend sa natte dans le garage des voitures, principal

objectif présumé des voleurs, pour y dormir d'un œil, ou même des deux yeux, jusqu'à l'aube, faute encore d'en avoir quatre à fermer. Il reçoit le maigre salaire mensuel qui correspond à ce travail et doit s'en contenter dans la conjoncture présente.

Je comprends la volonté de Nkongo de devenir un nganga de plein exercice. L'héritier de la médecine traditionnelle s'appelle encore « mot'a bwanga », qui veut dire mot à mot « l'homme des remèdes chargés de puissance », ou, plus rarement « esunkan », celui qui traite avec les ancêtres de l'eau, les « miengu ». Car il existe une certaine hiérarchie dans la société des nganga. Mais la frontière entre eux est marquée par leur capacité ou non de « voir » ce qui échappe aux yeux ordinaires, c'est-à-dire, en langue douala, l'univers du ndimsi. Vous pouvez connaître l'usage des plantes médicinales - ce qui est le cas de Nkongo - et rester aveugle sur l'essentiel, à savoir les agissements secrets de ceux que l'on appelle en français les « sorciers maléfiques », ou encore ignorer le mode d'action des défunts sur les vivants. Réel handicap pour un nganga qui voit venir à lui avec ses deux seuls yeux de chair des patients convaincus de l'origine occulte de leurs maux. Je reconnais le bien-fondé de la démarche de Nkongo. Mais quelle folie de s'adresser à moi ! Et je compte bien lui faire [68] admettre, à la première occasion qu'il ne manquera pas de me fournir, la hardiesse de sa demande. Celle-ci se présente les nuits du 26 et du 28 mars 1991, comme nous sommes assis à deviser au milieu des voitures du garage. J'ai noté aussitôt après l'essentiel de nos échanges.

— Ne sais-tu pas que, pour obtenir la double vue, lui dis-je d'emblée, il faut normalement « donner » quelqu'un ?

— S'il faut vraiment « donner » quelqu'un, ce ne sera pas possible !

— Alors !

— Il doit bien y avoir un autre moyen ! La plupart des gens pensent qu'il faut « donner » un animal qui n'a pas de poils [c'est-à-dire une personne humaine], mais d'autres savent que ce n'est pas nécessaire. Une chèvre suffit ! D'ailleurs, dans les grands traitements, on « donne » bien une chèvre à la place de la personne qu'on veut sauver !

— Il ne faut pas confondre les cérémonies. L'objectif n'est pas le même !

— Il doit y avoir un moyen de ne pas « donner » quelqu'un. Je suis prêt à donner de l'argent à la place.

— Mon pauvre Nkongo ! Toi qui reçois un salaire de misère pour nourrir ta famille, lui dis-je cruellement, est-ce que tu es prêt à l'affamer pour qu'on t'ouvre les yeux ?

— Non !

— Réfléchis donc !

Si j'attaque d'emblée Nkongo au niveau de sa conscience, ce n'est pas par feinte. Il ne peut pas ignorer - ne serait-ce que pour avoir lu mon livre - que j'ai été moi-même exempté de ce « don » [69] d'une personne. Mais « donner » une chèvre à la place ne représente-t-il pas quelque chose de plus grave, de plus engageant qu'une simple substitution ? Je suis souvent revenu avec lui sur l'adage douala : « Mbodi nika nye nde na moto », qui veut dire : « La chèvre, c'est identiquement la personne ! » Quelle est l'exacte portée de cette équivalence dans sa culture ? N'ai-je pas pris cette question à la légère quand il s'est agi de ma propre initiation ? « Oh ! Puisqu'une chèvre suffit, je puis passer outre ! » Où vais-je entraîner Nkongo, pour qui le rapport à l'efficacité symbolique n'a sans doute pas la même portée ?

— Et la peur ? Autrefois, tu redoutais d'avoir les yeux ouverts ! Et quand je t'ai proposé d'être gardien de nuit, n'as-tu pas un peu paniqué ?

Je me remémore la confession que m'a faite par écrit un contemporain de Nkongo, alors étudiant à l'université :

En aucun cas, il ne sera question pour moi de me « faire ouvrir les yeux » car mon père, qui en savait probablement quelque chose, m'a mis en garde contre une telle initiative. Je crois, en effet, que cette lucidité su-

pra-sensible confère la connaissance et éventuellement la maîtrise des forces de violence cachées... Je suis trop sensible à l'injustice, à la souffrance des faibles pour pouvoir retenir ma langue dès que je percevrai quelque violence mystique, alors qu'il semble que le ndimsi est régi par une espèce de conspiration du silence dont l'inobservance des lois entraîne des représailles mortelles !

— Mais non ! rétorque Nkongo. Je me sens beaucoup plus courageux aujourd'hui ! Je peux traverser de nuit un cimetière. Rien ne me fait plus peur !

Il ne me convainc pas tout à fait. Je dois reconnaître pourtant [70] qu'il a gagné en assurance. Il est même responsable dans son quartier de la cellule locale d'un parti politique. Mais comment peut-il me le demander à moi ?

— Vous savez que mon maître Loé est mort avant de me donner ce pouvoir. S'il m'a appris à soigner dans l'eau, dans l'ombre, sur la terre, c'est bien qu'il voulait que je sois nganga ! Le vieux Jonas, l'aveugle, à qui il m'avait adressé, est mort aussi. À qui est-ce que je peux le demander ? Je regarde autour de moi. À Ngea Maka ? À Tokoto ? Mais ils ont leurs propres disciples ! On n'ouvre les yeux qu'à une ou deux personnes dans sa vie [remarque exacte] ! Et je n'ai pas vraiment confiance en eux ! Nous, on se connaît depuis vingt ans !

J'en arrive à l'objection majeure qui m'a tant préoccupé jusqu'à Malimba, et que je ne sais comment évoquer devant lui car elle concerne nos relations. Din, de son vivant, l'avait abordée, mais avec quel tact ! Si je fais sur Nkongo les rites de l'ouverture des yeux, ne va-t-il pas vouloir ma mort ?

— Je ne veux tuer personne ! répète Nkongo qui a sans doute deviné. Mon seul but est de soigner les gens comme il faut. Si je ne vois pas d'où viennent les attaques, comment voulez-vous que je protège les victimes et même que je me protège ? Mais oui, je sais que c'est dangereux !

— Et Jacqueline, ton épouse ? Que va-t-elle dire quand elle saura ce que tu m’as demandé?

Ma question n'est pas anodine. Mon maître Din a tenu à pratiquer sur moi les rites de l'ouverture des yeux, hors des regards de sa femme, dans un quartier de Douala où sa propre sœur disposait d'une maison. Il ne fallait pas que la famille de sa [71] conjointe, sur laquelle il avait une autorité limitée, soit au courant de la tenue de cette cérémonie chargée d'interdits et qu'elle puisse l'ébruiter.

— Avant notre mariage, elle savait que j'étais nganga. Elle croyait déjà que je voyais les « fantômes » alors que, justement, je ne voyais rien. Pour elle, il est normal que je « voie ».

Nkongo a réponse à tout. À aucun moment de nos entretiens, il ne me laisse penser qu'il doute de ma capacité réelle à lui conférer cette double vue si fortement désirée. Il sait probablement que l'autorisation de le faire sur un autre m'en a été explicitement donnée par mon maître Din ⁸, bien que nous n'ayons jamais abordé ce point précis. Sa confiance en moi est telle que je ne trouve pas opportun de lui faire part maintenant de mes propres interrogations à ce sujet. Je ne prolonge pas ce débat, bien décidé, quant à moi, à prendre conseil. Des semaines passeront sans que Nkongo revienne à la charge.

Il me faut choisir dans mon microcosme un échantillon restreint de personnes de toute confiance et suffisamment représentatives à qui demander conseil. Je commence par les nganga, choisissant parmi eux Tokoto et Ngea Maka, deux vétérans qui me connaissent depuis 1971, première année de mes recherches. Tokoto habite dans une mesure délabrée, ensevelie sous une végétation débordante, en plein Douala, lézardée à souhait, modèle de la maison hantée pour cinéastes, ce qui ne l'empêche pas de toujours porter une chemise blanche immaculée.

⁸ « Si je veux ouvrir les yeux à quelqu'un d'autre, est-ce que je peux le faire en m'y prenant de la même manière que vous ? - Oui ! » *Les Yeux de ma chèvre*, *op. cit.*, p. 355.

Il a [72] exercé longtemps à la manière traditionnelle. Aujourd'hui, il glisse dangereusement vers des formes importées de voyance. Mais il fait encore autorité dans le milieu.

— Oui, répond-il sans hésitation à ma demande d'un conseil ! Je sais ce que vous faites pour notre Tradition. Vous devez nous laisser un « symbole » de ce que vous avez reçu dans ce pays. Moi-même, j'ai eu les yeux ouverts à Jebalé, côté de ma mère, et à Mongo, côté de mon père. C'est une grand-mère maternelle qui l'a voulu.

Je lui pose, pour confirmation, la même question qu'il y a vingt ans, quand il s'était agi de moi :

— Peut-on se faire ouvrir les yeux sans « donner » une personne ?

— Moi, je n'ai pas eu à « donner » une personne, mais une chèvre et de la nourriture. Dieu a créé le monde : l'eau, les plantes, puis les hommes. Il n'a pas dit qu'il fallait tuer quelqu'un pour obtenir leur force. C'est comme pour chercher des écorces puissantes : il suffit de faire un « don » à l'arbre, une bouteille de vin, par exemple, pour prendre son écorce. Avez-vous le « njum bwele » [une écorce célèbre de la Tradition] ?

— Oui, je l'ai !

— Bon ! L'eau que vous emploieriez pour la mélanger à la poudre des écorces doit venir de trois sources : le ciel, la mer, la terre. C'est-à-dire que vous prenez de l'eau de pluie, de l'eau du fleuve parce que la mer y remonte, et de l'eau d'un puits. Pas d'eau de la ville ! Mais je vous demande deux choses : pouvez-vous faire appel à vos relations pour que les Brasseries louent mon hangar [jouxant sa mesure] ? Deuxièmement, il faut intervenir [73] pour que l'administration reconnaisse l'Association des guérisseurs du Cameroun, dont je suis le président.

Donnant donnant, ou contre-donnant !

Je me rends ensuite dans un petit hôpital de campagne, à vingt-cinq kilomètres au nord de Douala, où Ngea Maka héberge et soigne de nombreux citadins. Il me donne un avis presque identique. Il n'y a rien de mal à ouvrir les yeux à quelqu'un ! Mais il me conseille de bien sonder Nkongo pour m'assurer qu'il ne va pas, par la suite, « faire des choses » qui ne cadrent pas avec la coutume. « Donner » une personne ? Ce n'est pas un acte voulu par le Créateur ! Mais on peut verser le sang des animaux à la place. Un travail pour un Blanc ? Pourquoi pas ? Ce n'est pas une affaire de Blancs ou de Noirs ! Puisque l'opération a été faite sur moi, je peux faire cela sur un autre. Je dois laisser une « trace » dans le pays.

À travers leurs réactions, je reconnais cette largeur de vue... dont j'ai tant profité dans le passé et qui est l'apanage des nganga. Mais si je ne les avais pas fréquentés tous les deux depuis longtemps, j'aurais pu douter de leur sincérité à rejeter le « don » d'une personne, tant cette position les met à contre-courant de ce qui se dit sur eux à ce propos. Je tente une explication. Dans le Sud-Cameroun, où presque tout le monde est chrétien, la Bible avec, en particulier, le livre de la Genèse, a modifié la vision religieuse populaire. Les nganga ne font pas exception.

Quelques jours plus tard, me rendant chez Mallah - une prophétesse chrétienne qui rassemble chaque semaine des milliers de fidèles dans sa rue, en plein Douala, pour les faire prier et les « guérir » -, je l'entends avec stupeur déclarer à l'assemblée :

[74]

— Vous avez déjà vu quelqu'un qui a deux yeux et demi ?

— Non, Mallah ! répond en chœur l'assemblée.

— Ou deux yeux un tiers, ou deux yeux un quart ? Ou trois ou quatre yeux ? On a déjà vu ça ?

— Non, Mallah !

— C'est pour dire que nul ne voit ! C'est Dieu seul qui voit ! Et c'est Dieu seul qui connaît tout ! Chacun n'a que ses deux yeux.⁹ !

Je n'étais pas venu dans l'intention de lui poser la même question qu'aux autres. On aurait dit que cette personne charismatique, connue de moi depuis dix ans, avait deviné mes préoccupations du moment ! Entre elle, systématiquement tournée vers la Bible, et les nganga, chrétiens demeurant attachés à la Tradition, quelle distance déjà dans le langage ! Ils s'adressent pourtant à la même population.

Poursuivant ma quête de conseils, je décide de me rendre successivement chez deux amis qui appartiennent à une tout autre catégorie sociale. Leurs réactions seront à l'opposé de celles des nganga. Le premier a reçu une formation d'ingénieur et a encouragé ma recherche depuis le début. Il me reçoit dans son salon à un moment, il est vrai, où il ne dispose pas de beaucoup de temps. Mais son premier réflexe, assez vif, reflète, me semble-t-il, sa pensée véritable.

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à un nganga ?

Je lui présente les arguments que m'a fournis Nkongo.

Comme prêtre, ta place n'est pas dans ce cercle ! C'est dangereux ! On a déjà perdu quelqu'un...

[75]

À qui fait-il donc allusion ? À Din ? À un autre ?

— Din, ton maître, l'aurait-il voulu ?

Je lui rapporte les paroles positives de Din.

— Ma réaction est celle du bon sens. Mais il faut que je réfléchisse.

⁹ Description de ces séances de prières pour la guérison : *L'Afrique des guérisons*, op. cit, p. 177 sq.

— Mon principal problème à moi est de savoir si j'en suis capable, lui avouai-je.

— Cela fait aussi partie de ma réaction !

Quoique nous nous soyons revus souvent, il n'a jamais plus abordé le sujet.

L'autre personne consultée est un médecin dont j'apprécie la perspicacité. Sa réaction est plus vive encore, presque affolée : je vais abandonner ma foi chrétienne, je vais passer pour de bon dans un autre système de pensée et j'aurai une autre conception des rapports humains... Pour ne pas demeurer sur la défensive, je lui fais remarquer que, jusqu'à présent, j'appartiens toujours à l'Église. Où est la différence qualitative entre le fait d'avoir les yeux ouverts et celui de les ouvrir à un autre à mon tour ?

Je reste frappé du caractère émotionnel de leurs réactions à tous deux, des Camerounais ayant fait des études supérieures au cours de longs séjours en France. Je m'attendais, au contraire, à ce qu'ils m'aident à réfléchir posément à la proposition de Nkongo. Sans doute atteignais-je en eux une fibre sensible que mon itinéraire n'avait pas touchée jusque-là. En envisageant de passer du statut d'apprenti à celui d'officiant, je sautais indûment à leurs yeux, pensai-je, la barrière réputée inviolable qui sépare les cultures. Je les faisais passer, comme le remarque Daniel Sibony, « par une épreuve précise, celle de voir le "différent" revenir au (76) même, et celle de voir le "même" devenir différent. En effet, si les "autres" sont là [...] à vivre et à jouir comme "autres", ça gêne peu ; mais s'ils se mettent à être comme vous, si leur mode d'être s'infiltré dans le vôtre - bref, si l'autre qu'ils sont revient au même, alors pour certains c'est l'angoisse, radicale, insurmontable, comme si leur origine leur était confisquée ¹⁰ ». J'avoue que la réaction de ces deux amis m'a convaincu sur le moment d'avoir à refuser la proposition de Nkongo.

Reste la troisième catégorie de personnes que je me dois de consulter. Je la place en dernier lieu, la considérant comme déterminante,

¹⁰ Daniel Sibony, *Les Trois Monothéismes*, Paris, Éd. du Seuil, 1992, p. 308.

c'est celle de mes frères en religion. Je choisis l'un d'entre eux, un compatriote plus âgé arrivé dans le pays presque en même temps que moi, avec qui j'ai longuement cheminé. Il appartient à cette rare et précieuse race de conseillers qui vous donnent l'impression d'être toujours à votre suite, se tenant derrière vous pour ne pas gêner votre marche, mais comme légèrement déplacés sur le côté afin de mieux apercevoir les dangers que vous courez et de vous en avertir. Ce n'est pas de leur part un effet de la timidité mais une attitude décidément respectueuse de votre liberté. Il est, cette fois, d'une extrême prudence, se contentant de me rappeler notre manière de faire en cas d'hésitation : « Je ne peux absolument rien vous dire. Je n'y connais rien. Je ne suis ni pour ni contre. Dans un cas pareil, ajoute-t-il, il faut faire un "discernement ». » Il me conseille en plus de rencontrer un prêtre diocésain camerounais qui, lui aussi, avait suivi et encouragé ma démarche depuis ses débuts. Chez ce dernier encore la clause [77] conditionnelle : si l'affaire n'entraîne pas de mort d'homme, pas d'objection !

Opérer un « discernement » ! Quatre syllabes qui renvoient à un vaste champ de prospection. Le mot désigne une méthode précise, mise au point par Ignace de Loyola, fondateur de l'Ordre (XVI^e siècle), qui permet aux jésuites et à tout croyant qui s'y prête de faire des choix de vie et d'action présumés conformes à leurs objectifs religieux. Nous avons l'habitude de nous inspirer de ces règles du discernement spirituel quand nous devons prendre une décision dont l'enjeu et les conséquences ne nous apparaissent pas clairement. Il s'agit de peser devant Dieu le pour et le contre, de mettre en balance les avantages et les inconvénients de l'une et de l'autre option, jusqu'à ce qu'un grand calme intérieur, dont nous connaissons l'origine spirituelle par expérience, vienne ratifier le choix ¹¹. Cette méthode associe « peser » et « sentir », le bon sens et l'émotion, caractéristiques du tempérament spirituel de son promoteur qui n'entendait sacrifier ni raison ni foi...

Conformément à ce principe, je repasse en mémoire, dans ma chambre du Centre de rencontre, mes entretiens avec les six conseil-

¹¹ « Première règle pour sentir et reconnaître en quelque manière les diverses motions qui se produisent dans l'âme, les bonnes pour les recevoir, les mauvaises pour les rejeter. » Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, Paris, Desclée de Brouwer, Bellarmin, coll. « Christus », 1985, par. 313.

lers que je me suis choisis en pesant et comparant chacun de leurs arguments, après m'être mis en présence de Dieu. Comme il m'arrive parfois, un souvenir de mon enfance me monte aux yeux. J'ai sept ou huit ans. Je me revois en costume marin (!) me tenant dangereusement debout sur le parapet qui [78] domine de dix à douze pieds et sur toute sa longueur le jardin potager appelé « la Provence » de notre demeure familiale, près de Boulogne-sur-Mer. J'ai pu atteindre facilement le faite du parapet par le parterre qui s'étend à ce niveau, en surplomb du jardin. Tomberai-je ? Ne tomberai-je pas ? Dos au parterre, face au jardin, les pieds au ras du bord du parapet, je considère le bas sans aucune crainte : « Je ne tomberai jamais, Dieu a sa main sur moi ! » Étrange réminiscence à cinquante ans d'intervalle. Le parterre, c'est l'ordre et la sécurité ; le jardin, ce peuvent être le risque, l'enjeu, le soleil ! L'appel missionnaire ? Ou tenter Dieu ? Je trouve finalement plus de paix intérieure à prendre en considération la proposition de Nkongo qu'à la refuser.

Il convient que je m'en ouvre au provincial, mon successeur dans la fonction. Son avis sera concluant. Fin lettré, il a lu mes ouvrages et m'a jusqu'ici approuvé, comme l'ont fait sans exception, autant que je le sache, mes compagnons jésuites. Mon itinéraire, aussi extravagant qu'il puisse paraître, n'est pas considéré comme tel dans mon Ordre dont la tradition humaniste - ce mot ancien pour le respect des cultures - traverse l'Histoire. Je lui explique paisiblement la requête de Nkongo, comment ont réagi mes conseillers et je lui fais part de mon propre discernement. Deux échos concernant le problème en question lui sont parvenus : un jeune jésuite africain s'est étonné devant lui de ce que j'aie dû « tuer » quelqu'un. Mais il ne se souvient pas d'avoir lu cela formulé ainsi dans mon livre. Par contre, une vieille maman d'un quartier de Douala aurait dit qu'on avait fait une exception à l'égard d'Éric de Rosny : on ne lui a pas demandé une personne pour lui ouvrir les yeux.

[79]

Son objection principale porte sur le sens théologique du processus : depuis que Jésus-Christ s'est offert en victime, les sacrifices d'animaux sont devenus inutiles, *a fortiori* le sacrifice d'une personne humaine. Je lui rapporte le résultat de mes entretiens avec les nganga

comme quoi une compensation humaine n'était pas ou n'était plus exigée, et que l'animal de substitution ne devait pas être sacrifié. Il conclut avec bonhomie et une touche d'humour noir, de ce ton qui marque le plus souvent nos relations d'amitié : « Si tu es vivant après tout cela, ça prouvera que la mort d'une personne n'est pas nécessaire ! Ton expérience peut être acceptée dans la mesure où elle correspond à une démarche d'inculturation de la foi ! » C'était me faire, sous couvert d'une vérification d'orthodoxie, une sacrée confiance !

Sans augurer de la suite, encore moins du terme, je me dis en moi-même que je pouvais au moins commencer.

[80]

[81]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 6

LE GARDIEN DE LA NUIT

[Retour à la table des matières](#)

Sur ces entrefaites, Ilongué apparaît fort opportunément. Il passe souvent me voir au Centre depuis notre équipée à Malimba, aussi le fais-je monter dans ma tour de guet, une chambre haute, hexagonale, ou je me réfugie pour travailler, la partageant avec mes livres, mes notes et quelques oiseaux furtifs qui nichent dans les châssis des fenêtres. De là je jouis d'une vue plongeante sur le parc du Centre qui est une volière. J'y fume, loin des narines hostiles, d'excellents cigares fabriqués à la main dans les montagnes de l'Ouest, mes « accessoires de travail », comme le disait pour lui-même Sigmund Freud.

Ilongué présente l'avantage unique, en l'occurrence, d'avoir assisté son père Din quand celui-ci accomplissait sur moi les rites de l'ouverture des yeux. Quoiqu'il n'ait jamais désiré devenir nganga ni n'ait été pressenti par son père pour lui succéder - la fonction se transmettant rarement par filiation directe -, ça lui tient à la peau : il a rampé tout petit entre les cuvettes de décoction d'herbes, respiré les effluves, entendu claquer les bouffées de feu, vu saigner les chèvres, vibré avec

les tambours... À voir ce citadin, élégamment vêtu, raisonnablement ventru, on ne le croirait pas. Il est le père débonnaire de trois enfants - dont il a [82] appelé le premier sans imagination Éric-de-Rosny, et électricien de son métier. Quand je lui demande sa collaboration, il lâche seulement : « Êtes-vous sûr de Nkongo ? » Question qui en dit long ! « La famille acceptera, poursuit-il néanmoins, car il n'y en a pas d'autre que vous qui puissiez transmettre le pouvoir du père ! » Il reviendra m'aider pour la préparation. Ilongué et Nkongo ont souvent entendu parler l'un de l'autre mais, curieusement, ne se sont pas encore rencontrés.

Mon incertitude s'avère aussi grande que ma détermination. Elle ne porte pas tant sur la réalité de la vision que sur ma capacité à la transmettre, avec les dangers que cela comporte. Rien que je ne déteste plus qu'une parodie ! La vision ? J'ai maintenant assez d'expérience pour savoir qu'elle n'est pas feinte. La fréquence des images qui m'accompagnent lorsque je reçois des visiteurs me convainc au moins que la vue longue des vrais devins repose sur une disposition réelle. Je ne suis pas capable encore de la cerner, faute d'une pratique suffisante ou à cause de mon statut paradoxal de prêtre-européen-voyant, mais j'entrevois assez nettement son champ pour affirmer qu'elle n'est pas une chimère : je n'entraînerai pas Nkongo dans l'illusion. En revanche, l'incertitude demeure sur la manière concrète de m'y prendre. Je scrute les notes nombreuses et précises que j'ai accumulées autrefois, afin d'être capable de reproduire aussi fidèlement que possible le modèle qui a servi pour moi. La seule voie qui m'est ouverte est encore celle de l'imitation.

Au garage, devant un Nkongo attentif, j'étale les premières conditions. Il doit garder secret jusqu'à la fin le but que nous poursuivons, n'en toucher mot à personne, pas même par allusion, [83] ni à son entourage ni au mien. Deuxièmement, il ne doit pas approcher sa femme, ni *a fortiori* aucune autre, pendant les temps forts du parcours que je lui indiquerai, devant réserver son énergie à son apprentissage. Il lui faudra suivre à la lettre mes recommandations, sans prendre aucune initiative de son cru. Non, je ne lui demanderai pas le don d'une personne en contrepartie, mais un présent de prix qu'il aura à choisir lui-même. Enfin, il lui faut savoir que le traitement pourra durer longtemps, sans qu'aucune limite soit fixée à l'avance, et même être interrompu. Nkongo opine de la tête avec l'air de dire qu'il sait tout cela.

À deux, Ilongué et moi, nous rassemblons les écorces et les plantes qui sont nécessaires au rite préliminaire appelé « ngando ». J'ai gardé un échantillon de celles qui avaient servi pour moi. Sèches, il nous faut les mêler à des produits frais et mettre le tout en poudre. Le 7 mai 1991, dans l'après-midi, Ilongué vient au Centre composer cette préparation à l'aide d'un pilon et d'une pierre à moudre. Je l'installe dans notre arrière-cuisine, à un moment où le personnel est absent. Il confectionne par deux fois trois boulettes avec la poussière d'écorce de six grands arbres de la Tradition, dont l'« ekong » et le « bobimbi », à mêler aux fleurs et aux feuilles juteuses d'un certain piment sauvage. Il enveloppe chaque boulette dans une feuille comestible. Plus qu'une collaboration, s'établit entre nous deux une complicité. Mais il ne rencontrera pas Nkongo à cette étape de l'opération.

À 23 heures, quand je sais mes compagnons jésuites gagnés par le sommeil dont ne les sortiront pas, je l'espère, les glapissements [84] du hibou, je rejoins Nkongo au garage avec les apprêts. C'est une chance qu'il soit gardien de nuit ici, me fait-il remarquer. Je commence par une prière à Dieu et je la fais suivre d'un avertissement qui ne le surprendra pas : l'ouverture des yeux n'est pas faite pour servir ses intérêts ni assouvir sa vengeance, mais pour œuvrer à la réconciliation. L'interdit numéro un des nganga n'est-il pas de « tuer » ? S'il le fait, il passe de l'autre côté de la frontière et, du même coup, perd son pouvoir de guérir. « Souviens-toi de cela, Nkongo ! » Je verse alors quelques rasades de vin rouge devant nous sur le sol pour ses ancêtres et pour les miens, comme cela doit se faire.

Je saisis une première boulette que je mâchonne longuement avant de l'avalier. J'en dispose une autre, de ma propre main, sur la langue de Nkongo. Ce geste m'a demandé réflexion. Il doit être accompli, en effet, par une fille vierge ou un garçon qui n'a pas « connu » la femme. C'est la fillette de Din qui en a été chargée pour moi à l'époque. Il me semble, en ce cas, avoir le droit de le faire moi-même sans fausser le sens du rite. Par trois fois et en silence, nous absorbons les petits paquets végétaux, avec des gorgées de vin rouge pour tempérer le feu du piment. C'est cela le ngando, un rite de protection destiné à immuniser pendant neuf jours celui qui se trouve, comme Nkongo, momentanément vulnérable. 9, le chiffre de la plénitude dans l'univers bantou. « Si quelqu'un t'attend en route pour te faire du mal, me disait Din, il ne te verra pas. Si on met du poison dans ton verre, tu vas le

cracher aussitôt ! » Ou encore : « Tu peux arriver chez un nganga, ton corps [nyolo] te dira si le monsieur est correct ou si c'est un menteur ! »

[85]

Après coup, Nkongo, qui en connaît plus que moi, me décrit ses autres emplois rituels : en poser sur les blessures causées par les scarifications, avant qu'elles ne se cicatrisent ; en prendre à la fin d'un traitement avant que celui-ci ne donne son plein effet... Je l'interromps : il devra, pendant neuf jours, me raconter les plus marquants de ses rêves. Pour clôturer la séance, je lui donne à garder sur lui, nuit et jour, cette écorce du « ngopange » que Din et moi-même étions partis chercher dans des conditions éprouvantes au cœur d'une forêt inondée, au lieu-dit Eyang, le « désert ».

Chaque soir, Nkongo me raconte ses rêves. Je ne m'intéresse pas tant aux détails révélateurs de sa psychologie profonde qu'à leur tonalité générale, à la manière un peu distraite avec laquelle Din écoutait les miens. Je m'attendais à le voir aux prises avec des adversaires, dans des situations conflictuelles, et je suis vite déçu. Des trois thèmes qui peuplent les rêves de mes nouveaux visiteurs - nourriture, sexe, mort -, seuls les deux premiers hantent les siens. Par contre, il raconte avec force détails les cauchemars de son épouse se voyant agressée par des voisins et ceux de la Veuve de Loé, dite « la Grosse », qui nous avait accompagnés à Japoma lors de la cérémonie de la dot.

La Veuve a fait un songe qui impressionne Nkongo et que je trouve significatif. Elle a vu celui-ci habillé d'abord en tenue de ville, occupé à animer une séance publique au quartier, qui pouvait bien être un traitement de nganga. Son défunt mari, Loé, est présent dans le public, mais personne d'autre qu'elle et Nkongo ne l'ont reconnu. Nkongo fait asseoir l'assistance. Or Loé reste debout ! Nkongo, le dos tourné, lui intime l'ordre de quitter le [86] cercle. Loé n'obtempère pas. Nkongo apparaît alors dans son costume rouge et blanc de nganga sous les applaudissements du public. Il donne un coup de tête à Loé qui résiste, puis un second coup qui le fait vaciller. Il lui tord le bras et le remet sur ses pieds. La Veuve voit Loé s'en aller content que Nkongo ait résisté !

Et si jamais Loé avait refusé de partir, me suis-je demandé, que se serait-il passé ? Nkongo ne devait-il pas logiquement tuer son maître ?

Comme je fus accusé de l'avoir fait ? Ce songe me livre sans doute la clé de l'énigme ! À savoir qu'une même fonction ne peut être tenue sans danger par deux maîtres à la fois. Pas plus qu'une étroite rivière, dit le proverbe, ne peut accueillir dans ses eaux deux caïmans mâles au même endroit. Une intuition qui se retrouve dans d'autres cultures : ainsi Œdipe amené fatalement à tuer son père et l'usage que fit Sigmund Freud de cette figure dans son analyse des relations parentales... Saurai-je, le moment venu, me retirer du cercle à mon tour ?

Le plus surprenant est que Nkongo me raconte des scènes de violence à caractère politique dont il est témoin dans le quartier, sans qu'elles aient quelque impact sur ses rêves. En effet, la situation devient de plus en plus tendue à Douala. Dans sa majorité, la population de la ville souhaite l'ouverture d'une « Conférence nationale souveraine » où puissent s'exprimer toutes les tendances du pays, en vue d'établir une Constitution ouverte au multipartisme, c'est-à-dire, espère-t-elle, à une véritable démocratie. Les républiques du Bénin, du Congo, par exemple, sont en train de vivre cette expérience politique. Pourquoi pas le Cameroun ? Mais le chef de l'État et son entourage, qui résident à Yaoundé, la capitale, s'y opposent, entraînant à leur suite une [87] autre partie de la population. Des membres de la tendance gouvernementale, minoritaire à Douala, se constituent en groupes armés d'autodéfense.

Un après-midi, Nkongo voit passer devant chez lui un groupe d'étudiants de l'opposition, suivi par une horde de jeunes et d'enfants excités. Ils emmènent au commissariat, comme preuve de provocation, un étudiant progouvernemental qu'ils ont surpris porteur d'un pistolet et d'un talkie-walkie. Chaque jour, il me rapporte ces échos alarmants du quartier, qui font augurer une tornade politique d'envergure. Mais il ne rêve pas. Perplexe, je me rends chez le nganga Tokoto pour consultation. « Les rêves sont parlants un jour, me dit-il, un autre jour ils sont faux ! Il ne faut pas forcer quelqu'un à la vision, sinon il devient fou ! » Peut-être attribuais-je aux rêves plus de place qu'il ne fallait.

Dans les jours qui suivent la neuvaine, j'essaie de profiter de toutes les circonstances pour inculquer à Nkongo l'esprit des rites, à la manière dont Din s'y est pris pour moi. Lui apprendre tout d'abord que la vision ne dépend pas principalement des plantes. L'occasion m'en est donnée quand il me parle de sa quête d'une herbe rare, appelée « ewu-

da mwapio », à partir d'une indication trouvée dans un vieux cahier de nganga, dont le jus, versé dans les yeux, aurait la vertu de les ouvrir. « Mais, Nkongo, la vision ne dépend pas d'une seule plante ! Il en faut plusieurs et tout un parcours ! »

Un autre jour, j'assiste chez lui au traitement d'un jeune homme qui présente des signes d'une grande lassitude. Intérieurement, je me demande s'il n'a pas le sida ! Les conditions ne me permettent d'étudier ni le cas ni le traitement. Sans doute une [88] réaction d'angoisse de ma part, car le jeune homme sera guéri. C'est alors que je suis abordé par un pseudo-nganga du voisinage qui me fait état de ses talents de voyant basés sur l'horoscope et les cartes. « Mais je "vois" moins bien que Nkongo, reconnaît-il, car lui, il a commencé par les herbes ! » J'en profite pour mettre en garde mon élève contre la tentation de glisser vers le syncrétisme. Il lui faudra, dans une ville cosmopolite comme Douala, rester fidèle à sa tradition. Je fais feu de tout bois.

Une nouvelle occasion me permet de compléter pour sa gouverne le petit traité de morale du parfait nganga. Ngea Maka nous invite à assister à un grand traitement dans son village thérapeutique, non loin de Douala. Cela tombe un samedi soir avec une nuit de congé pour Nkongo. Comme toujours chez celui-là, nombreux sont les patients et les patientes ¹². Quoique pudiques, les femmes se trouvent en partie dénudées pendant le traitement, et l'alcool est généreusement offert aux invités. J'en profite lourdement pour le mettre en garde contre l'abus de l'alcool et des femmes qui ont gâché le travail et la réputation de plusieurs nganga célèbres. De ma vie, je n'aurai jamais tant fait la morale à quelqu'un ! Une morale plus tournée vers le service d'un équilibre social à rétablir, dans l'optique de la Tradition, que pour respecter les catégories de Bien et de Mal.

J'attendais la partie finale du traitement. Ngea Maka, maître dans l'art dramatique, a l'habitude de clôturer le tout, au petit matin, par un discours fleuve au cours duquel il distribue conseils et avertissements aux familles de ses patients. Il a tendance à porter [89] alors des accusations explicites contre certains membres de ces familles, coupables à ses yeux de la maladie de leurs proches. « Ni Din ni ton maître Loé ne portaient de telles accusations, pas plus en public qu'en privé, dis-je à Nkongo. Même quand ils connaissaient les fautifs, ils se gardaient

¹² *L'Afrique des guérisons, op. cit.*, chap. 3, « Corps à corps à Douala », p. 63 sq.

bien de prononcer leurs noms. Ils glissaient juste une allusion à quelqu'un, montraient une piste... À la famille de chercher, si elle le désire. L'objectif final des nganga - leur secret -, c'est d'œuvrer à la réconciliation familiale. L'accusation directe ne fait qu'envenimer les conflits ! » Je tenais d'Ilongué cette fine remarque quand je lui ai demandé s'il y avait de nouveaux nganga dans l'île de Malimba depuis la disparition de son père : « Oui, il y en a, mais ils n'ont pas atteint comme lui le niveau de la nuance ! » (dans la désignation du coupable). À la péroraison, Ngea passe au français, sans doute à mon intention : « Il y a ici quelqu'un qui a sept étoiles dont quatre sont ternies. Pourtant la chance est encore de son côté ! On va lui consolider la vision. » Au retour, Nkongo me demande dans la voiture ce que j'ai bien pu dire à Ngea Maka à son sujet. Mais je me tais.

Ilongué revient le 4 juin, comme convenu, pour préparer un second ngando que je compte faire prendre à Nkongo le soir même, inaugurant ainsi une nouvelle neuvaine. Ilongué se prête au pilage et au malaxage des écorces et des plantes avec sa bonne humeur habituelle, sans poser la moindre question. Sans doute attend-il son heure ! J'ai demandé à Nkongo d'apporter quelques objets qu'il a hérités de son maître. Il amène un sac d'écorces sèches et les instruments à percussion, comme le gong et les cliquettes, que nous n'utiliserons, pas cette nuit pour éviter d'attirer l'attention. Il se contente de les étendre sur une étoffe rouge [90] immunisante qu'il tient de Loé, au beau milieu des taches de cambouis du garage. Plutôt que de lui permettre d'en jouer, je lui fais entendre un enregistrement de la voix de son maître encore en bon état. Les incantations se mêlent aux musiques émises à l'entour par les postes de radio. Nkongo, ému, n'a d'oreilles que pour les premières.

Je reproduis à l'identique les rites du ngando, convaincu de la vertu de la répétition, avec, comme seule addition, la simple phrase que Din m'avait soufflée : « Je désire la vision rien que pour mieux voir ! » J'en profite pour lui rappeler que le nganga n'a pas à attribuer sa réussite à ses propres capacités mais à l'action de Dieu et des ancêtres. Je n'ai pas voulu introduire dans le rite une formule plus explicitement chrétienne afin de ne pas déroger à la règle de l'imitation que je me suis fixée, mais je n'en mets pas pour autant Nkongo, me semble-t-il, en porte à faux avec sa foi. L'Évangile fourmille de maximes de sagesse utiles à un apprenti-nganga. Comme celle-ci, une véritable char-

te, que je cite presque chaque jour à mes visiteurs : « Être prudent comme le serpent et rester simple comme la colombe ¹³ » Un jour, j'ai demandé à un étudiant qui avait bien pu la prononcer. « Karl Marx ! » me répondit-il après réflexion.

Durant cette deuxième neuvaine, les rêves de Nkongo gagnent en violence et je m'en félicite. Il faut qu'il s'habitue à voir celle-ci en face, comme mon maître le souhaitait pour moi. Les affrontements de la rue y font leur entrée ainsi que les querelles de voisinage et les séances de soins. Par exemple, il me met par écrit celui-ci :

[91]

Je reçois l'appel d'un beau-frère m'invitant à venir au secours de son enfant qui est malade. Arrivé chez lui, je tombe sur des gens en réunion qui parlent de ce que je ne comprends pas. Je m'aperçois que l'enfant n'est pas là et qu'il a été emmené chez un autre nganga ! Je demande à mon beau-frère pourquoi alors il a fait appel à moi ! Cette question apporte un trouble jusqu'à ce qu'un groupe d'hommes essaie de mettre la main sur ma maman. J'interviens énergiquement et je donne un coup de pied à l'un d'entre eux pour le faire partir. Je me réveille.

J'emploie les mots d'encouragement dont Din me récompensait à mes débuts : « Tu es comme un élève qui commence ; tu pars du plus bas niveau pour passer à la classe supérieure ! » De mon côté, je fais par deux fois un rêve qui me laisse perplexe. L'église est pleine de fidèles. Je dois y dire la messe en langue douala. Impossible de mettre la main sur le missel adéquat parmi les nombreux livres qui sont répandus sur l'autel ! Ma recherche, de plus en plus fébrile, dure si longtemps que l'assistance s'impatiente. Je me réveille en sursaut.

Le moment est venu d'annoncer à Nkongo la date de la prochaine étape de son apprentissage que je fixe aux tout derniers jours du mois de juin. Le Centre ferme ses portes à cette période de l'année pour donner congé au personnel. Et comme il faut une chèvre, nous pourrions disposer du parc à loisir. J'ai déjà repéré un petit coin tranquille, à l'abri des regards ordinaires des passants, et je me fais fort de mettre au parfum mes compagnons jésuites qui sont habitués depuis long-

¹³ Évangile selon saint Matthieu, chap. 10, v. 16.

temps à fermer intelligemment les yeux. Embarras de Nkongo : « Je n'ai pas l'argent qu'il faut pour acheter une chèvre ! »

[92]

Sa réaction ne me surprend pas. Je connais assez sa situation financière pour savoir qu'il ne trouvera pas aisément les trente mille francs CFA nécessaires - l'équivalent de son salaire mensuel - ni dans son foyer ni chez sa proche parenté dont il est le soutien. Au village, aujourd'hui, si vous ne possédez pas de chèvre, il vous faut l'acheter presque aussi cher qu'en ville. Or, il n'est pas question que je lui avance l'argent, encore moins que je lui en donne, au risque de désstructurer le processus engagé. Avec Nkongo aussi bien qu'avec Din, j'ai réussi à éviter d'entrer dans l'engrenage de la bienfaisance, bien que ce fût souvent pour moi l'objet d'un combat intérieur devant le spectacle de la disparité flagrante de nos moyens de subsistance. C'était à ce prix, si je puis dire, que mes relations avec eux pouvaient rester saines et sereines. Je dis donc mes regrets à Nkongo.

Par ailleurs, la situation en ville devient de jour en jour plus inquiétante. Déjà des barricades se dressent au travers des rues, des pneus brûlent, dégageant une fumée puante et sinistre ; les automobilistes doivent payer un péage à la populace pour passer, et Nkongo ne peut plus prendre sa garde chaque soir. La ville de Douala entre progressivement dans la rébellion ouverte contre le gouvernement. Une épreuve de force de longue haleine se prépare. Pour combien de temps ? Nous ne le savons pas. Une grève générale, appelée « opération ville morte », est même annoncée. Quant à moi, j'ai terminé juste à temps l'évaluation de la vie de l'Église à Douala et je devrai rejoindre le collègue Libermann pour [93] assurer l'intérim de la direction des études, ce qui reviendra à quitter le Centre. Là-bas, même si la situation sociale et politique s'éclaircissait et que Nkongo trouvait l'argent nécessaire à la poursuite du programme, il me serait difficile d'y faire venir une chèvre discrètement. À la grande déconvenue de Nkongo, je repousse *sine die* l'étape suivante de l'ouverture des yeux. Ni Nkongo ni moi ne sommes prêts. Et ne convient-il pas qu'il connaisse l'éprouvante césure de l'attente ?

[94]

[95]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

I. LA PRUDENCE DU SERPENT

Chapitre 7

DOUALA VILLE MORTE

[Retour à la table des matières](#)

Le 31 juillet 1991, je me rends en voiture à l'évêché par le boulevard de la Liberté, pour y remettre mon rapport d'évaluation sur la vie de l'Église catholique à Douala, mon activité officielle et diurne de l'année. Ce sont sept kilomètres à parcourir en longeant le Wouri, fleuve qui descend d'est en ouest pour se répandre en delta dans l'océan Atlantique. Je traverse ainsi la partie la plus ancienne de la ville, occupée autrefois par les seuls Douala qu'avait attirés cette voie de communication stratégique et navigable reliant l'océan à l'arrière-pays. Le port moderne occupe aujourd'hui la majeure partie de la rive. Entre les Douala, propriétaires du terrain, et l'État, propriétaire du port, existe un vieux contentieux qui fait toute l'histoire de la ville.

À mi-distance de l'évêché, je dois stopper devant un barrage fait de matériaux hétéroclites : vieilles guimbardes, fûts vides, pneus de camions à demi calcinés. Des jeunes gens excités me demandent le carton rouge. Même au plus fort de l'insurrection, l'humour prévaut ! Vous devez présenter un carton rouge sur lequel est écrit le nom du

chef de l'État contesté, comme un arbitre l'extrait de sa pochette pour exclure du terrain de football le joueur disqualifié. Il coûte cinq mille francs CFA. À certains [96] barrages, on demande même un carton jaune avec le nom du Premier ministre écrit dessus, auquel on laisse une dernière chance ! Au Cameroun, football oblige ! Quand ils voient la petite croix que je porte, ils me livrent passage sans profession de foi politique. Mais, comme ce parcours, habituellement enchanté par le babillage des musiques, me paraît morne et long !

Avant les événements, j'ai pu arpenter à loisir les quartiers populaires de cette ville plate - dont New-Bell est le prototype -, qui s'enfoncent à partir des rives du Wouri vers l'intérieur des terres sur une profondeur de vingt kilomètres. À vrai dire, ces terrains ont été laborieusement gagnés sur les marécages par leurs occupants, dans l'une des zones les plus humides du globe. L'humidité ? La faute en est au mont Cameroun, cette masse caillouteuse et volcanique de quatre mille mètres de haut, formant barrage aux nuages, au-delà du Wouri, à moins de soixante kilomètres de Douala. Mon évaluation coïncidait avec la célébration du premier centenaire de l'Église catholique au Cameroun et, calculai-je mentalement, avec mon arrivée à Douala voilà quand même un tiers de siècle. Elle m'aura permis de découvrir une ville que j'avais sondée dans ses profondeurs mais dont je connaissais mal la superficie et insuffisamment la complexité sociale.

Entre 1957 et 1991, la population de la ville n'a pas fait moins que septupler sous mes yeux, mais d'une façon si continue que je ne réalisais pas l'ampleur du phénomène, comme ces adolescents qui grandissent démesurément sans que leur entourage s'en rende compte. De deux cent mille, elle est passée à un million cinq cent mille habitants durant cette période, une croissance démographique tenue cachée par l'administration. Entre [97] Yaoundé, capitale officielle, et Douala, capitale économique, existe en effet une vieille rivalité propre aux États bicéphales et exacerbée par les derniers événements politiques. La croissance de la population s'explique principalement par l'expansion du port dont le trafic a, lui aussi septuplé pendant le même laps de temps, passant de un à sept millions de tonnes ¹⁴. Par voie de

¹⁴ « La croissance de la ville s'est faite pendant longtemps en concordance directe avec celle des activités qui étaient à son origine. La comparaison des courbes d'évolution du trafic portuaire et de la population de la ville le prouve. »

conséquence, le nombre des catholiques a grandi au même rythme, ne serait-ce que par les naissances dans les familles chrétiennes - six enfants par mère en moyenne - tandis que le nombre des églises ne faisait que quadrupler et celui des prêtres en paroisse seulement doubler en trente ans. Il s'ensuit que les lieux de culte sont bondés les dimanches. Mais une analyse plus fine montre que moins de 20 % des baptisés sont des pratiquants réguliers.

Plus que le nombre des habitants, c'est leur provenance que l'administration cherche à voiler en évitant de poser aux personnes recensées une question sur leur origine. Il est pourtant admis en coulisse que la moitié de la population de Douala vient des montagnes de l'Ouest. Est-il raisonnable de n'avouer qu'à mots feutrés la prédominance numérique d'un groupe, comme si un couvercle à demi posé sur la marmite pouvait empêcher son contenu de frémir ? L'afflux des Bamiléké à Douala, à partir des années cinquante, ne s'explique pas seulement par l'appel d'offres d'emploi du port, répercuté par le commerce et l'industrie [98] qui en dépendent, mais par un mécanisme social interne. La société traditionnelle bamiléké - appellation datant de la colonisation qui désigne des groupes distincts de l'Ouest régis par des règles d'organisation sociale homogènes ¹⁵ repose sur un clivage entre les chefs et notables d'une part, dont l'assise familiale est la grande polygamie, et ceux qu'il est convenu d'appeler les « cadets sociaux », condamnés souvent au célibat. Ce sont les sans-pouvoir qui ont autrefois servi de main-d'oeuvre dans les chefferies, puis de monnaie d'échange au temps de l'esclavage. Ils sont descendus sur Douala qui a représenté pour eux une chance de liberté et de promotion. Parmi eux, aujourd'hui, des dresseurs de barricades.

Impossible d'évaluer la vie d'une Église sans voir apparaître les rapports de force qui sous-tendent la vie sociale profane ! La principale tension se situe entre les deux pôles suivants : d'une part, le port, symbole efficace d'une croissance économique et démographique exponentielle, d'autre part, le groupe minoritaire douala (pas plus de

Guy Mainet, *Douala, croissance et servitudes*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 50.

¹⁵ Jean-Pierre Warnier, *L'Esprit d'entreprise au Cameroun*, Paris, Karthala, 1993.

Selon mes informateurs, l'appellation « bamiléké » serait une déformation du douala : « ba beleke », « les porteurs de masques ».

quarante mille membres), légitimement propriétaire du terrain, résolu à résister à l'invasion et à en profiter. La puissance venue du fleuve contre le pouvoir donné par la terre, l'une inondant l'autre ! Entre les deux, une masse d'immigrés à la recherche d'un travail dans l'orbite du port et d'un domicile sur le terrain des Douala. Structure inévitablement conflictuelle, avec des répercussions sur l'aire des soins des nganga !

[99]

Un petit matin, j'ai remarqué, débouchant des quartiers du bord du fleuve, des groupes de Douala revêtus de la tenue traditionnelle - pagne sombre noué aux reins, chemise blanche flottante, foulard de couleur au cou - qui se rendaient, machette à la main, vers l'intérieur de la ville. Intrigué, je les ai suivis. Ils se rendaient sur des terrains qui leur appartenaient où, la nuit même, des Bamiléké avaient planté des poteaux pour construire. À leur arrivée, les Douala trouvèrent une foule d'hommes, trois fois plus nombreuse que la leur, qui les attendait de pied ferme. Après avoir mesuré la situation du regard, les Douala firent demi-tour pour porter l'affaire en haut lieu. Cette anecdote est une illustration de leur histoire moderne, la toile de fond de mon récit.

Adopté par les Douala et plus particulièrement par le chef Caïn Diboundjé Toukourou qui a voulu me donner son nom avant de mourir, j'ai pu évaluer de l'intérieur la capacité de résistance active de ce noble peuple ¹⁶. À chaque étape de l'histoire de la ville, il a su trouver la parade contre l'occupant. Dès le XVI^e siècle, les navigateurs européens ont remonté le Wouri pour le commerce de troc : Portugais, Hollandais, Anglais, Français, Allemands... Les Douala comprirent que le rapport de forces n'était pas en leur faveur et qu'ils avaient avantage à servir [100] d'hôtes aux nouveaux venus. Mais ils voulaient être les seuls à en tirer profit. Aussi firent-ils leur possible pour empêcher les arrivants de traiter avec les peuples de l'intérieur ou de la

¹⁶ Cf. son visage sur la page de couverture. Propos d'un médecin douala : « Les Douala vous ont adopté à cause de votre objectivité. Comprenez cela ! »

montagne, soit par la ruse, soit en se montrant les meilleurs intermédiaires, y compris pour la traite. D'où l'animosité encore tenace des autres groupes à leur égard. C'était sans doute méconnaître les intentions réelles des Européens, mais que pouvaient-ils faire d'autre ? Quand les navigateurs se furent transformés en colonisateurs, au milieu du XIXe siècle, pénétrant en force dans les terres, il a bien fallu que les Douala modifient leur stratégie. Ils tentèrent de jouer au mieux avec leur principal atout : la propriété ancestrale de la terre.

Les Allemands qui avaient, de leur côté, supplanté les Anglais et les Français, commencèrent par pactiser avec les chefs douala. Pendant un temps, l'opération réussit à ces derniers : ils repoussèrent les autres autochtones le plus loin possible du fleuve, par la force ou les moyens occultes (ndimsi), et se présentèrent aux Allemands comme les seuls propriétaires légitimes. Mais la machine coloniale allemande se mettait en place. Bientôt un plan de restructuration de la ville fut annoncé, réservant les rives du fleuve aux colonisateurs. C'était méconnaître l'extrême sensibilité des Douala sur ce point. La résistance fut si vive qu'elle aboutit à la pendaison du principal chef traditionnel, Rudolf Douala Manga Bell, le 8 août 1914, à la veille de l'arrivée des Alliés. Les Français, conscients des impairs de leurs prédécesseurs, évitèrent de soulever la question épineuse de la possession des terres, d'autant plus qu'ils avaient reçu de la Société des Nations une mission de tutelle et non de colonisation. C'est l'afflux des populations de [101] l'Ouest et de l'intérieur, attirées par le port et les nouveaux emplois, qui va déposséder progressivement les Douala de leurs terres et ébranler une nouvelle fois leur hégémonie.

À partir de l'Indépendance, en 1960, la vente des terrains aux Bamiléké comme à d'autres groupes ne fit que s'accroître. Mais l'administration camerounaise, elle-même traumatisée par le souvenir de l'histoire coloniale, évitera de clarifier la question de la propriété légale. Quelle était la part qui revenait à l'État et quelle autorité le droit coutumier gardait-il ? Il s'ensuivit une indescriptible confusion juridique, envenimée souvent par des affaires de sorcellerie, qui aboutit à des procès sans nombre : près de 80 % des affaires traitées au Palais de justice aujourd'hui concerneraient encore des contestations de propriété. Cette situation ne servit pas la cause des Douala. En partie dépossédés, ils durent développer une autre stratégie pour se maintenir à flot : l'accès au savoir. En contact privilégié avec l'Europe, et en parti-

culier la France, ils y envoyèrent très tôt leurs enfants pousser le plus loin possible leurs études. À moins de les garder au pays pour les placer dans les établissements scolaires réputés, comme notre collège Libermann. Un calcul payant, si l'on compte le nombre des Douala dans la haute administration de la ville et même du pays, sans commune mesure avec leur poids démographique.

Mais les Douala se voient rattrapés de nos jours par la plupart des autres groupes sur le chemin des longues études et des diplômes. Vont-ils se fondre dans l'anonymat de la citoyenneté ordinaire et perdre, de ce fait, la spécificité qui leur a servi jusqu'ici ? Je vois se développer habilement chez eux la conscience d'une solidarité régionale plus large qui peut leur éviter un [102] périlleux isolement. On est « Sawa », c'est-à-dire membre de l'ensemble culturel et linguistique des peuples de la Côte, depuis le Nigeria jusqu'à la Guinée équatoriale. Quitte à mettre en veilleuse leur caractère aristocratique, ils soulignent volontiers leur appartenance historique au peuple du Littoral. C'est ainsi que les Douala ne voient pas d'un mauvais œil mes fréquentations des Abo de Nkongo ou des Malimba d'Ilongué.

Cet élargissement des alliances trouve chaque année son expression symbolique et rituelle dans la célébration de la fête du Ngondo, à laquelle sont conviés les « Sawa ». Il est significatif que cette cérémonie puisse se maintenir vaille que vaille malgré des résistances aussi bien politiques - tout pouvoir local est mal supporté par l'État - qu'internes au groupe - les Douala n'ont pas de chef unique. Au cours d'une liturgie spectaculaire sur les bords du fleuve, que je ne saurais manquer, les descendants de l'une des familles les plus anciennes vont en pirogue nourrir les ancêtres de l'eau (miengu). Ils rapportent au chef qui préside le Ngondo un signe aquatique - coquillage, algue, crevette -, bon ou mauvais augure pour l'année à venir. Toutes ces péripéties de l'histoire des peuples sawa sont comme figurées dans un récit qui se raconte et se chante encore lors des grandes fêtes, où l'on suit et applaudit le héros Djéki, fils cadet d'un chef, quand il tourne habilement les obstacles mis indéfiniment sur son chemin ¹⁷.

¹⁷ Manga Bekornbo Priso (édité par), *Defis et Prodiges. La Fantastique Histoire de Djékki-Ia-Njambé*, Paris, Classiques africains, 1993. - Pierre Célestin Tiki, *Les Merveilleux Exploits de Djeki La Njambe*, Douala, Collège Libermann, t. I et II, 1987, 1991.

[103]

L'envers de la fresque offre un autre spectacle, celui d'une recherche anxieuse et dispersée de la santé. J'ai pris conscience, à parcourir la ville, du temps et de l'argent qui sont consacrés à préserver, obtenir, recouvrer la santé. Rien d'étonnant à cela ! Comment de pareilles tensions pourraient elles être sans effet sur la santé aussi bien chez les Douala que chez les nouveaux arrivants ? Pour peu que l'on pénètre à l'intérieur des quartiers, apparaissent des lieux de culte aux dénominations nouvelles, des panneaux ostentatoires de tradipraticiens, des offices recommandant un naturopathe ou un astrologue, sur le même trottoir qu'un dispensaire... Le besoin crée la fonction ! Plusieurs fois, j'ai été abordé, quoique européen, par un charlatan qui découvrait en moi un mal caché. Combien le sont plus souvent les passants ordinaires ! Une ville prise d'un incurable désir de guérir ! En faisant l'inventaire des lieux de soin, je pensais à Nkongo, soucieux de se situer dans la droite ligne de la Tradition, et je me demandais aussi quelle pouvait être ma propre place sur ce vaste marché de la santé.

Tout le monde ou presque se plaint du trop petit nombre des hôpitaux - trois seulement à Douala - dont l'un est tenu par une fédération des Églises protestantes ; de la cherté de l'entrée en clinique, de la vétusté des dispensaires et du scandaleux trafic des médicaments de contrebande vendus à même les trottoirs. Mais la principale limite du système hospitalier est-elle à ce niveau ? Ne tient-elle pas à la conception même de la santé qui lui est sous-jacente ? Les patients le savent qui se rendent à l'hôpital [104] pour ce que l'hôpital peut leur offrir : essentiellement les soins du corps organique ¹⁸. Ils se tournent de plus en plus vers des Églises indépendantes ou des sectes d'inspiration

¹⁸ « L'opposition cartésienne entre le corps et l'âme a libéré la biologie, et donc la médecine des interdits qui sacralisent le corps, et a légitimé son étude biologique. Mais, en laissant l'âme à la théologie, elle a biologisé à l'extrême la conception que les médecins se sont faite de la maladie. » Jean Benoist, *Anthropologie médicale et Société créole*, Paris, PUF, 1993, p. 193.

chrétienne - j'en ai décompté vingt-sept à Douala - pour y trouver ce complément mystique, indispensable à leurs yeux, qu'est la prière de guérison. Faut-il en déduire que pour eux la prière est à l'âme ce que l'hôpital est au corps ? Ce serait peu conforme à l'anthropologie populaire, allergique à cette dissection du vivant en âme et corps. Dans les groupes de prière, catholiques ou non, les fidèles trouvent la protection, un accueil chaleureux et communautaire, la référence aux puissances visibles et invisibles, tous facteurs de santé qui ne peuvent pas être pris en compte à l'hôpital. Même si elle a un effet sur la santé, dis-je à qui veut bien m'entendre sur ce point, la prière n'en est pas pour autant une médecine ! Distinction lourde de conséquences mais difficile à faire admettre ! N'est-ce pas à ce niveau qu'il me revient d'intervenir ?

Les « Charlatans », comme ils sont communément appelés, reçoivent une aussi nombreuse clientèle, parfois les mêmes patients que les précédents. Au cours de mon évaluation, je me suis adjoint un enquêteur plus discret que moi pour évaluer l'ampleur de ce phénomène, relativement récent à Douala mais symptomatique du désarroi de la population. Ils se comptent, pensons-nous, par plusieurs centaines, répartis à distance respectueuse les [105] uns des autres, dans les quartiers populaires, sans liens apparents sinon une même manière de répondre à la demande. Ils sont originaires de toutes les régions du pays, bien que les charlatans musulmans venant du Nord soient proportionnellement plus nombreux que les chrétiens, au regard des 5% de la population que l'islam représente dans la ville. On se décide à les consulter sous le coup d'une émotion et par impulsion, sans enquête préalable, le plus souvent sur la recommandation d'une personne compatissante mais peu éclairée. Et l'on s'adressera de préférence à quelqu'un qui n'appartient ni à sa région d'origine ni à sa religion pour assurer la discrétion sur l'entretien sans doute, mais aussi en quête d'un pouvoir inconnu. C'est alors que les chrétiens les appellent plutôt des marabouts que des charlatans.

Tous se disent tradipraticiens africains mais se réclament par surcroît d'une école ésotérique étrangère, orientale, occidentale, voire du vaudou. Ce sont des hommes en majorité. Se déclarant voyants, ils

emploient comme supports de divination aussi bien l'eau, les cauris ¹⁹ que l'astrologie, la boule de cristal ou un objet quelconque appartenant aux personnes concernées, photos, écriture manuscrite... Leurs clients s'adressent à eux, toutes catégories sociales confondues, pour obtenir la « chance » dans leur vie. Les jeunes et les femmes ajoutent le plus souvent à la demande l'« amour », et les hommes le « pouvoir de dominer ». Il faut encore aux jeunes la réussite aux examens, aux femmes le succès dans leur commerce et aux hommes un métier. C'est faute d'en [106] jouir qu'ils consultent le charlatan, et pour savoir qui peut bien leur faire obstacle et comment contre-attaquer. D'où la pratique généralisée du « désenvoûtement ».

Les plaintes dominantes concernent la sexualité - impuissance, stérilité, règles irrégulières, maladies vénériennes -, les désordres mentaux et divers maux de ventre dont on peut déceler aisément l'origine psychosomatique. Mais le sida demeure encore dans cette ville un sujet tabou. Tel peut être le dénominateur commun de la pratique mondialement répandue et fort lucrative de ces personnages que Jean Benoist situe dans le firmament brouillé de la santé comme une « constellation de recours ²⁰ ».

Restent les héritiers de la médecine ancestrale, les nganga, assimilés à tort aux charlatans, qui ont aussi pignon sur rue à Douala. Leur nombre est beaucoup plus restreint mais ce sont aussi bien des hommes que des femmes. Ils peuvent obtenir de l'administration une carte de tradipraticien censée les identifier, comme l'a fait Nkongo qui en détient une. Mais, à la différence des précédents, ils dépendent surtout d'un consensus familial pour avoir le droit d'exercer. Tel est le principal critère de leur authenticité. Leurs rites de guérisons, plus ou moins spectaculaires, suivent des règles transmises et précises qu'ils ne peuvent transgresser sans être disqualifiés. Ils utilisent des herbes, des [107] plantes et des écorces médicinales comparables à des médica-

¹⁹ « Coquillage du groupe des porcelaines qui a servi de monnaie en Inde et en Afrique noire. » Larousse.

²⁰ « On ne doit pas oublier que la médecine (des hôpitaux), qui est la seule pour le médecin, n'est pas la seule pour le malade. Les relations de celui-ci avec le médecin prennent place au sein d'une constellation de recours où les conduites traditionnelles se combinent à la médecine scientifique. C'est là que s'articulent tradition et modernité, dans un ensemble où le médecin voit des contradictions alors que le malade en vit l'unité. » Jean Benoist, *op. cit.*, p. 85.

ments, même si leur mode d'emploi, fort complexe, diffère de celui des pharmaciens. Bref, il s'agirait bien d'une véritable médecine, c'est-à-dire d'un « système de connaissance de la maladie à partir duquel se met en place une action contre elle. Étant entendu toutefois que ce "système de connaissance" diffère de celui de la médecine officielle ²¹ ». Certaines maladies mentales à épisodes psychotiques, par exemple, ramenant la personne atteinte à un stade antérieur de sa culture, ne peuvent être, selon moi, soignées ou tempérées que chez eux.

Le survol du Douala de la santé m'aura convaincu que la requête de Nkongo était légitime et que je devais l'honorer. S'il ne devenait pas un jour un nganga jouissant de quatre-z-yeux, qu'est-ce qui l'empêcherait longtemps de basculer dans le charlatanisme ?

²¹ *Ibid.*, p. 38.

[109]

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.

II

LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

[Retour à la table des matières](#)

[110]

[111]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 8

ÉMISSION *DIGESTIF*

[Retour à la table des matières](#)

Deux jeunes femmes se font annoncer en donnant leurs prénoms, Odette et Évelyne. Elles animent ensemble à Radio-Douala une émission de la mi-journée plaisamment appelée *Digestif*. Sveltes et un peu fluettes, elles me rappellent le personnel féminin de bord des compagnies aériennes. La radio, la télévision, les aéroports leur donnent à toutes une même simplicité professionnelle. À Radio-Douala, elles reçoivent des lettres pathétiques que les auditeurs et auditrices leur envoient, avec prière d'y répondre sur les ondes. Elles ont confié ce courrier à un astrologue-numérologue qui assure l'émission depuis quelque temps, mais elles pensent que je pourrais le remplacer avantageusement. J'accepte aussitôt leur proposition, sans trop réfléchir, heureux que l'occasion me soit donnée d'atteindre cette foule anonyme seulement observée au cours de mon évaluation.

J'apprendrai plus tard qu'Odette est d'appartenance douala et Évelyne bamiléké, comme quoi certains antagonismes dépendent davantage des structures historiques que des personnes. J'ai été témoin d'un

dépassement beaucoup plus surprenant de ces vieilles oppositions, là où l'on s'y attendrait le moins, dans le cimetière d'un quartier douala. Agnès Mbou, nganga de ce [112] groupe, y a traité, en pleine nuit, une femme bamiléké, au milieu des tombes où ne gisaient que les membres décédés de familles douala ²² ! Une trentaine de gaillards du clan de la patiente, il est vrai, était venue à sa rescousse à tout hasard. Et, selon les habitants du quartier, personne d'autre qu'Agnès Mbou ne serait autorisé, après sa mort, à employer le cimetière pour pratiquer la médecine traditionnelle. Il n'empêche que le conflit entre les groupes est certainement moins ancré que ne le prétendent ceux qui l'exploitent à des fins politiques. Je vois les deux silhouettes jumelles d'Odet et Évelyn repartir, après m'avoir laissé un lot de lettres à lire. L'émission passe en direct chaque vendredi de 17h 30 à 18 heures, une heure de bonne écoute.

Elles m'ont trouvé au Centre de rencontre de Bonamoussadi où je suis de retour après un an d'absence. Au collègue Libermann, j'ai été si absorbé par ma double tâche de préfet des études et de directeur par intérim, du fait de la maladie du préposé, que j'ai dû renoncer à recevoir régulièrement des visites. Remplacé par deux jésuites camerounais en fin de formation, je reviens donc à la case départ. J'y retrouve en particulier Nkongo, le gardien de la nuit, qui m'attendait à la manière du psalmiste, « comme un veilleur soupire après l'aurore »... Mon retour coïncide avec l'essoufflement de l'opération « ville morte ».

Nous sommes en décembre 1992. Après cinq mois de résistance passive, la grève générale s'est enlisée sur place, faute d'une opposition politique conséquente, entraînant dans sa mort lente les espoirs de changement de toute une population. L'image qui [113] me vient aux yeux en ces circonstances est la rivière d'un pays lointain, la Barada. Elle arrose la cité syrienne de Damas que j'ai visitée autrefois. Descendant des monts de l'Anti-Liban, cette rivière est habilement canalisée dans de multiples bras à son arrivée en ville pour que les citoyens puissent profiter de son cours et de sa fraîcheur, et puis elle s'en va se perdre inutilement dans le désert. Comme quoi, tous les fleuves non plus n'aboutissent pas à la mer !

²² 2 février 1971. Ndimisi. *Ceux qui soignent dans la nuit*, op. cit., p. 147 sq.

Je me rends donc le vendredi suivant au studio FM 105 de Radio-Douala. N'ayant pas écouté les émissions précédentes, j'ignore comment s'y prenait l'astrologue remercié. Les missives qui lui sont adressées se réfèrent à des méthodes ésotériques : « Je choisis les lettres suivantes : b, c, f, i, k, lui écrit quelqu'un. Si les lettres choisies sont trop nombreuses, veuillez retirer la dernière lettre en comptant de la gauche à la droite (*sic*) ! » Débarrassées de leurs scories, elles révèlent d'indicibles inquiétudes. Je donne à lire la première à Odette ou à Évelyne et j'apporte un commentaire et un conseil. Comme je les fais intervenir l'une et l'autre, nous n'avons guère le temps, en trente minutes, de répondre à plus de trois lettres. Mes correspondants adoptent bientôt leur style à mon personnage. Voici l'une des premières :

Mon père, je souffre beaucoup. Je ne suis plus qu'une carcasse sans énergie et sans tonus. Le plus gênant dans tout ça, c'est que je suis conscient et lucide par ailleurs. Je connais beaucoup de choses mais je n'agis pas. C'est comme si je n'étais jamais en moi-même. Il y a comme une force invisible qui me retient et qui me rend lymphatique et flottant dans ma carcasse. J'ai déjà consulté des charlatans, mais j'ai toujours été déçu par leurs concepts stéréotypés. Pour eux, la référence, c'est toujours la trilogie de l'amour, la chance, l'argent ! [114] Aucun n'a été capable de comprendre mon mal. C'est désespérant pour moi. Enfin, l'essentiel, c'est que je vous ai trouvé ! Dans l'attente de vous voir...

Que répondre ? Pourtant le message est révélateur. Il se réfère - quoique exprimé en bon français - à la représentation traditionnelle de la maladie : une séparation violente du corps visible, que mon correspondant appelle sa « carcasse », et du corps invisible, siège de sa force vitale agressée. La guérison, c'est leur unité retrouvée. La faille de l'homme se situe ainsi à la jointure du corps visible et du corps invisible : une conception du composé humain différente de celle de la philosophie grecque fondée, elle, sur la matérialité du corps et l'immatérialité de l'âme mais, par contre, plus proche de celle de la Bible ²³.

²³ « L'idée hébraïque de la personnalité est celle d'un corps animé, et non celle d'une âme incarnée. » W. Robinson, cité par Xavier Lacroix, *Le Corps de chair*, Paris, Cerf, 1992, p. 216. Cf aussi : *L'Afrique des guérisons*, op. cit. « Le corps et son double », p. 91 sq. Il existe en langue douala, comme dans les autres langues africaines, des termes qui équivalent formellement à l'âme,

Son langage ne me surprend pas. Quand l'angoisse s'empare d'un homme - fût-il un intellectuel -, celui-ci s'appuie sur les bases de sa culture première. « Comprendre son mal », pour répondre à sa demande, c'est me situer à ce niveau. Mais comment me mettre sur la même longueur d'onde que lui à ce micro ? À l'adresse des auditeurs, je me contente de relever les mots qui traduisent un si grand désarroi. Et je les presse, eux aussi, de se trouver un confident. À l'auteur, que je devine être un homme cultivé, je donne rendez-vous, tablant sur la confiance qu'il semble [115] me porter. En tête à tête, je tenterai de décrypter son message pour donner un contour aux « forces invisibles » qui le minent.

Ou encore, cette lettre d'un professeur d'université, écartelée entre les exigences de la Tradition, sa carrière d'enseignante et sa foi chrétienne :

Mon problème est que je suis menacée de « voyance » et que je n'en veux pas ! Tous mes oncles paternels, ma seule tante ainsi que mon père lui-même étaient des voyants. Depuis longtemps, je lutte contre cela. Un guérisseur m'a relancée, mais je lui ai répondu que je voulais travailler à ma thèse et que je ne voulais rien « voir » du tout, ni avant ni après ! Je ressens très fortement toute chose et d'une manière qui ne me semble pas tout à fait normale. Pour lutter, je passe une partie de mon temps libre en prière. J'ai peur de tout ce monde invisible. Je souffre quelque part en moi, mais je ne sais où, et je passe mes nuits à gémir dans mon sommeil ! Père, portez-moi dans vos prières !

Qu'attend-elle de moi, sinon que je privilégie son enseignement et sa foi ? Ce que je fais dans ma réponse, car je ne vois pas comment elle pourrait allier sa vie de professeur avec l'exercice permanent d'une fonction traditionnelle.

Large est l'éventail de mes correspondants. Souvent ce sont des lycéens, qui ne comprennent pas la raison de leur échec :

C'est avec émotion que je suis votre émission. C'est pour cela que je viens auprès de vous vous faire part de mes maux. Je suis dans un lycée de

l'esprit, la chair de la langue française. Mais dans l'exercice de la médecine traditionnelle, c'est la conception du corps dédoublé qui est opératoire.

la ville en classe de seconde C. Je n'arrive pas à comprendre ce qui m'arrive au moment de recopier au propre. Je recopie des faussetés ! Je me demande si, à cette allure, je pourrai vraiment réussir à mon examen l'année prochaine. J'ai déjà fait des efforts, mais ça revient toujours. J'attends impatiemment votre réponse. Mon père, je suis seul dans ma main !

[116]

Évitant de relever son interrogation tacite sur les causes peu naturelles de son problème scolaire et fort de mon expérience d'enseignant, je lui donne quelques conseils relatifs au danger de la précipitation quand on compose... Ces simples recommandations suffisent-elles ? Je suis étonné de ce qu'elles semblent faire mouche. Mais je n'ai pas assez d'assurance encore pour libérer mon regard, comme un joueur de tennis crispé qui ne parvient pas à lâcher son coup...

Dans quelles conditions doivent travailler Odette, Évelyne et leurs collaborateurs ! Un studio de trois mètres sur trois, mal capitonné, séparé de la salle du technicien, où le va-et-vient est incessant, par une porte qui ne ferme pas ! Les sièges, les micros ? Bancals ! La pendule suisse ? Arrêtée ! La moquette ? Décollée ! « Incroyable, mais vrai », me dis-je à chaque fois, comme pour me raisonner ! Le studio est à l'image de la station dans son ensemble, scandaleusement abandonnée ! Comment ne pas y voir un épisode de la lutte entre les deux villes quand on sait l'importance de l'équipement dont jouit la station de la capitale ! J'ai failli renoncer. Seul m'a retenu l'exemple des animatrices continuant d'assurer leur émission avec légèreté et gaieté, comme des fées virevoltant dans un manoir délabré. Par un coup de baguette magique, elles font parvenir leur émission très populaire à des centaines de milliers d'auditeurs, sans que ceux-ci se doutent de leurs conditions de travail. Je ne peux pas ouvrir la bouche dans un taxi, un marché, à la poste sans que quelqu'un m'interpelle : « Ah ! c'est vous ? Je reconnais votre voix ! »

Au Centre, il me faut m'organiser pour faire face à l'inévitable augmentation du nombre des visiteurs. Je les reçois à l'écart, au [117] dos du bâtiment principal d'habitation, dans une petite salle d'accueil qui peut également servir de salle à manger, où les quatre chaises en métal vert clair, la table et sa toile cirée, les tableaux anodins, le blanc cassé des murs me conviennent. Il n'y a pas de climatiseur. Avec des

grillages aux mailles fines apposés aux deux fenêtres pour filtrer les moustiques, une croix en bois jaune et de petite taille pendue au mur, le décor garde une apparence familière ! Attenant à la salle, un auvent ouvert sur le parc permet aux visiteurs d'attendre leur tour à l'abri. Je ne reçois que les après-midi et jamais dans mon perchoir de chambre. Mise au point avec mes compagnons, cette organisation de l'espace et du temps me donne l'autonomie nécessaire et m'offre des conditions appropriées pour me concentrer. C'est que ma situation est devenue singulièrement périlleuse du fait qu'un bon nombre de mes visiteurs, connaissant mon passé, s'adressent au prêtre mais aussi au « voyant ».

Le péril vient des pièges qui me sont tendus. Non pas pour le plaisir de me faire tomber, mais pour se prévaloir de mon autorité, une tactique sournoise que les devins expérimentés savent déjouer. Ainsi, je reçois la visite de deux dames originaires du pays bamiléké, d'un âge avoisinant la quarantaine. Les premières secondes comptent beaucoup pour moi car seuls les yeux entrent en jeu, avant que les visiteuses ne s'assoient et ne reprennent contenance. L'une est habillée en noir sans aucune recherche dans la parure ni dans la coiffure. L'autre ? J'avoue ne plus m'en souvenir. Elle disparaîtra visuellement de mon paysage. Le noir est significatif, sûrement une façon d'indiquer, à l'étranger que je demeure à ses yeux, le décès d'une personne proche. Dès qu'elles [118] sont assises, la dame en noir me raconte le rêve qui l'a troublée la nuit précédente. Les images qui me sont restées et les notes que je prends le soir pour chaque entretien me permettent de restituer son récit :

Je me retrouve comme en plein jour devant la façade en parpaings d'une longue demeure où il n'y a pas d'autre orifice qu'une étroite porte d'entrée. Dedans, c'est l'obscurité. J'avance à tâtons le long d'un corridor qui n'en finit pas, en suivant le mur de la main. Un escalier, un croisement. Je prends le corridor de droite toujours dans le noir. Ça dure, ça dure ! Soudain, je débouche sur une grande salle bien éclairée. Au milieu, mon mari est assis avec des messieurs que je ne connais pas autour d'une table, et il mange ce qu'on appelle du « mbongo tchobi ». Il me dit que c'est ça qui l'a empoisonné !

J'arrête le récit pour faire remarquer tout haut - voilà ma faute - que le « mbongo tchobi » est un plat typiquement bassa. Il ne se mange

pas d'habitude chez elles dans les montagnes de l'Ouest ! Elle se tourne vers son accompagnatrice avec un regard entendu.

Et ce matin, reprend-elle, je sors de chez moi très tôt et qu'est-ce que je trouve dans la cour ? Un caïman vivant qui a été attaché à la grille ! C'est pour ça que je viens vous voir !

Il ne peut s'agir que du petit caïman (mombe) ayant à peine un mètre de long, comestible et relativement peu dangereux, mais symbole impressionnant de la méchanceté avec son museau de monstre antédiluvien. Pourtant, fais-je remarquer, cet animal ne se trouve pas à l'Ouest ! Il prolifère plutôt sur la Sanaga, entendez le pays bassa !

[119]

« Tu vois, ajoute-t-elle en se tournant vers son amie, même le père le dit ! »

Et d'un coup, je réalise qu'elle rend responsable de l'empoisonnement de son mari une femme bassa, sans doute l'ancienne maîtresse de celui-ci ! Et moi qui confirme devant témoin sa conviction par mes remarques ! Ne va-t-elle pas s'autoriser de mon diagnostic pour répandre partout l'accusation : « Même le père le dit ! » J'ai pu suivre son récit du regard, ce qui m'a rendu très proche d'elle. Ai-je gardé la distance nécessaire ? En qualité de prêtre, et même comme devin, je ne devais pas me laisser engager aussi légèrement dans le processus de l'accusation de la coupable. Elle écoute respectueusement mon invitation à ne pas laisser la haine monter dans son cœur. Mais n'a-t-elle pas obtenu ce qu'elle était venue confusément chercher ? J'en rends responsable, non pas sa malice mais mon inexpérience. Je ne l'ai jamais revue.

Néanmoins, c'est bien un révélateur que ces personnes recherchent désespérément, une personne habilitée à prononcer des paroles libératrices, indicibles autrement. Ce rôle, je crois l'avoir tenu quelques jours plus tard, à mon avantage cette fois.

Je reçois la visite d'une autre dame, accompagnée d'une fillette. À la manière sobre et élégante dont elle est habillée, portant ce qu'il faut de bijoux et d'anneaux, je vois quelle est d'un certain rang social. La petite fait douze ans et n'a pas encore ses formes. On dirait qu'elle est absente de ce monde. Je découvre que ses parents appartiennent au personnel d'une ambassade camerounaise à l'étranger et qu'ils ont

laissé leur petite dernière à la charge de la grand-mère à Yaoundé. Or, la fillette refuse de rester en [120] classe. Arrivée en voiture à 8 heures, elle est de retour à la maison à 9 heures ! Dépassée, la grand-mère fait appel à son autre fille, la tante de cette petite, qui la ramène chez elle à Douala et vient me consulter.

J'ai tôt fait de m'apercevoir que l'enfant veut me parler. J'obtiens un rendez-vous en tête à tête avec elle pour le lendemain. Sitôt assise sur l'extrême bord de sa chaise, elle lâche les mots longtemps retenus :

— Ma grand-mère m'a dit, euh.... que je n'accoucherai jamais !

Elle s'est fait monter, cette fois, les tresses en couronne et porte une jupe jaune propre, comme pour un grand jour. Je commence par émettre un doute sur la portée réelle de la repartie.

— Mais pourquoi j'irais en classe, crie-t-elle presque, si je ne dois pas accoucher ? Elle m'a dit plusieurs fois que je n'accoucherai jamais ! *Maintenant, j'ai ça dans mon ventre !*

Comment cette enfant aurait-elle pu avouer la cause de ses fugues à son entourage familial ?

— Ce sera un secret entre nous, lui dis-je. Je demanderai seulement à ta tante de te faire reprendre ta classe de sixième à Douala !

Tel sera le dénouement. Le cas est d'autant plus impressionnant que cette famille tire son origine de l'est du Cameroun ou d'anciens récits rapportent que la sorcellerie maléfique - celle qui est cause du désordre dans la société familiale - peut être transmise par la grand-mère à l'une de ses petites-filles sous la forme d'une mystérieuse chose (evu) introduite dans le ventre ! Qu'est-ce que certaines grands-mères ne vont pas dire à leurs petites-filles dans l'arrière-cuisine, quand elles sont seules ?

[121]

M'organiser pour recevoir les visiteurs dans de bonnes conditions d'accueil est chose faite. J'éprouve maintenant l'impérieux besoin de partager mes préoccupations avec des personnes affrontées aux mêmes enjeux que moi, me demandant parfois si je ne me fourvoie pas. Je reçois opportunément la visite d'une psychiatre camerounaise qui, dans sa propre discipline, connaît le même isolement et les mêmes interrogations que moi. Venant d'achever sa formation à Paris, elle se retrouve à Douala seule psychiatre femme avec un unique collègue en passe de prendre sa retraite, et pour toute la ville ! Les phénomènes de sorcellerie la tracassent parce qu'elle en perçoit la prégnance chez ses patients et qu'ils ne s'en ouvrent pas spontanément à elle dans le cadre de l'hôpital. Nous décidons d'inviter à se joindre à nous, en plus des médecins et des hommes d'Église, des hommes de loi. Nous représenterons les trois institutions directement concernées par les méfaits de la sorcellerie : la sante, la justice, la religion. Nous serons un petit groupe de six ou sept membres à nous réunir régulièrement et j'espère trouver en ce milieu d'intellectuels camerounais l'encouragement mais aussi la contestation qui me manquent.

[122]

[123]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 9

L'ENFANT-CORDON

[Retour à la table des matières](#)

Nkongo m'informe qu'une petite cérémonie traditionnelle appelée « tuba la miso » aura lieu chez lui l'un de ces après-midi. Il ne serait pas fâché que j'y assiste, si je peux me libérer. Une petite cérémonie ? Le qualificatif est modeste mais il convient en un sens puisque cela se passe durant la journée, devant une assistance réduite, sans tambour ni cliquettes - ces planchettes de bambou sec qui, frappées l'une contre l'autre, font un bruit d'enfer. En réalité, il s'agit d'une cérémonie à haute teneur symbolique, toujours pratiquée aujourd'hui, même en pleine ville. Elle doit sans doute sa pérennité au fait qu'elle concerne le monde sacré de l'enfance. « Tuba la miso » veut dire littéralement : « crever les yeux » d'un enfant !

Selon la conception bantoue de la vie, dont le binôme visible-invisible est l'une des clefs d'interprétation, tout enfant vient au monde avec quatre yeux. Dans la plupart des cas, ces quatre yeux ne fonctionnent pas à la fois ou en même temps. Une première paire est faite pour le monde de l'au-delà et fonctionne dans le royaume des Ancê-

tres avant la naissance et après la mort. Elle est aussi faite pour l'en deçà et permet de voir ici-bas le dessous des choses. La seconde opère en plein jour. Mais certains enfants se comportent comme s'ils jouissaient de la double vue, ce qui ne [124] manque pas d'inquiéter leur famille, car « un nouveau-né est trop faible, dit-on, pour voir ces choses-là » et pourrait en mourir, c'est-à-dire retourner là d'où il vient ! On fait généralement appel à un nganga pour lui fermer les premiers yeux. Paradoxale demande faite à Nkongo au moment où celui-ci aspire à jouir d'une vue complète. Sans doute est-ce la conscience de ce handicap qui le portera à suivre minutieusement les rubriques du cérémonial.

Nkongo habite au quartier populaire de Bépanda, sur les lieux mêmes où autrefois Loé, son maître douala, quittant les abords du fleuve, s'était installé pour exercer en paix sa fonction de nganga. Un terrain vierge alors, il est vrai, mais revendiqué par un groupe bassa, ancien occupant du site. Toute sa vie, Loé eut des difficultés à ce sujet, séquelles d'un vieux contentieux. Il reste trois vestiges de lui sur des lieux devenus aujourd'hui un plein quartier de ville : son ancienne demeure devenue vétuste, sa tombe avec son portrait en émail scellé dessus, et les ruines de son sanctuaire, le « dibandi », où il gardait ses écorces et pratiquait la divination. Le meilleur témoin de cette époque est encore sa veuve, « la Grosse », trônant avec une autorité matriarcale sur une tribu d'enfants et de petits-enfants.

De l'autre côté de ce qui est aujourd'hui une rue, Nkongo s'est construit une maison « en dur » : murs en parpaings et toit de tôle. Faute de moyens financiers, il n'en a pas achevé l'aménagement intérieur. Et par malheur, son voisin, un homme mal embouché, lui cherche une mauvaise querelle jusqu'au Palais de justice. Conditions difficiles pour l'exercice de la médecine traditionnelle !

[125]

Jacqueline élève leurs enfants qui sont maintenant, sans plus compter mon premier homonyme, au nombre de six. Malgré tant de maternités et des conditions de vie difficiles, Jacqueline reste élancée et souriante, peu différente de la jeune fille que j'ai connue autrefois à Japoma. Chez ces mères de famille, ai-je souvent remarqué, le passage de la jeunesse à la vieillesse se fait subitement, comme sans transition. Deux de ses enfants sont nés avec la double vue : l'une des aîn-

nées, enfant extraordinairement tranquille que son père s'est contenté de « faire soigner pour que ça ne dérange pas », et Éric Ier, mon homonyme, à qui l'on a « percé les yeux » sans réussir à le garder parmi nous. L'enfant qui sera traité cette fois n'est pas de leur parenté.

Je n'arrive pas seul chez Nkongo cet après-midi-là, le 18 février 1993. Je lui ai demandé d'autoriser une équipe de cinéastes à filmer la cérémonie, ce qu'il a accepté sans réticence apparente, se fiant sans doute à moi. En effet, France 2 prépare une série de documentaires à partir de quelques livres de la collection « Terre humaine », dirigée chez Plon par Jean Malaurie, et le mien a été choisi dans le lot. Je prends le risque d'introduire ainsi la caméra dans un tel cadre, car c'est une chance unique pour nous, y compris pour Nkongo, de pouvoir fixer sur la pellicule un traitement aussi révélateur du fonctionnement d'une culture. Il est entendu qu'il ne modifiera en rien le déroulement des rites. Et comment pourrait-il se le permettre ?

Avant tout traitement, que ce soit celui-là ou un autre, de jour ou de nuit, le nganga doit aménager l'« espace » prévu pour les soins afin de s'en rendre maître. Ici, l'espace est limité à la salle de séjour de sa maison et à une étroite courette d'environ 20 m², [126] séparée de la rue par une simple palissade de tôle. L'espace est marqué par de longues tiges, appelées « cannes des morts », posées bout à bout à même le sol pour la circonstance. Assis dans la salle de séjour avec la Veuve et quelques personnes que je ne connais pas, nous entendons Nkongo s'activer dans l'une des chambrettes transformée en dibandi de fortune, où il a transporté, faute de place, quelques éléments de celui de Loé. C'est de là qu'il part pour mobiliser l'espace plus large affecté momentanément au traitement, par l'effet de puissantes bouffées de feu projetées dans tous les azimuts.

Il se permet une échappée jusqu'à la tombe de Loé, de l'autre côté de la rue, pour lui demander son aide, revêtu de sa parure rouge et blanc, sans se soucier de la marche des passants ni du louvoisement des vélos. Pendant ce court trajet hors de son territoire, je reçois deux confidences. La Veuve me dit : « Loé lui a appris à faire ça ainsi que beaucoup d'autres choses ! » Et Nkongo : « Je vais vous confier l'argent donné par les cinéastes. Vous allez le garder pour que j'achète la chèvre ! » Nous n'avions pas parlé de cela depuis huit mois et son entêtement m'impressionne...

Pendant notre courte absence, on a déposé au centre de la courette une cuvette d'un grand modèle remplie d'eau aux trois quarts, où je découvre, assis en son beau milieu, immergé jusqu'à la poitrine, un bébé ! Quel âge peut-il avoir ? Sept ou huit mois ? Rien ne me permet de penser qu'il est gravement malade. À peine puis-je déceler quelque chose d'incertain dans ses yeux noir ébène et grands ouverts. Il a les cheveux touffus et le teint clair des tout jeunes enfants. Depuis le banc que je partage avec [127] les assistants au ras du mur de la maison pour laisser le plus de place possible à l'officiant, je n'ai d'yeux que pour cet enfant. Dans sa cuvette disproportionnée, il est comme un naufragé sur une île déserte, tout seul, en plein océan. Effrayé, il se met à pleurer. Bientôt, ce sont des cris, l'affolement, la panique. Bouger, c'est se noyer ! « La frayeur, écrit Tobie Nathan, et plus généralement ce qu'on a coutume d'appeler "traumatisme" constitue l'allié le plus puissant de celui qui fait métier de guérir ²⁴ » Après un long moment, une vieille femme se lève et, sans s'approcher de trop près de la cuvette, se met à chanter à voix douce une complainte rythmée. Voici que l'enfant, sans toujours bouger de là où il est cantonné, agite désespérément ses petits bras, d'abord en tous sens, puis, comme dompté, à la cadence de la berceuse.

Suit une série d'opérations vraiment effrayantes pour un enfant de cet âge. Mais l'enjeu n'est-il pas à la mesure de l'émotion provoquée ? Il s'agit de lui « crever les yeux », c'est-à-dire de lui rendre invisible le monde des Ancêtres pour l'en séparer, et de l'introduire dans son nouvel univers végétal, animal, humain. Autrement dit, le faire naître pour de bon. Cela commence par un lavage en règle. Nkongo sort l'enfant par un bras au-dessus de l'eau puis il le lave vigoureusement avec les plantes qui ont mariné dans la cuvette. Il passe ensuite sur son petit corps un énorme coq roux qui, toutes ailes déployées, fait la même taille que lui. « Le coq, c'est comme un savon, m'expliquera-t-il. C'est pour lui enlever toute la mauvaise odeur qui vient d'ailleurs ! » [128] Hurlements et piailllements se répondent ! Enfin, un déluge de feu s'abat, par bouffées, sur le petit ! Avec tous ces remous, l'eau du bain,

²⁴ Tobie Nathan, *L'influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1994, p. 269.

qui a un effet de lavement, change de couleur : de verte, elle devient brune, la preuve que l'enfant est débarrassé de toutes ses « saletés » ²⁵.

On saisit mieux le sens d'une pareille violence, de la part de personnes qui n'ont rien de sadique, en réalisant que ce petit bonhomme n'est pas seulement un enfant mais a un statut et une stature d'adulte, en quelque sorte, aux yeux de sa famille. Il porte le nom d'un ancêtre dont il est la prolongation. C'est en ce sens qu'une vieille femme a dit un jour à Jacqueline à l'intention de l'ainée de ses enfants : « Il y a une vieille femme en elle qui est reliée à elle par un fil [musinga] ! »

J'ai assisté dans un autre pays à une célébration de la lignée qui illustre de façon frappante ce bouleversement de l'échelle des âges. Cela s'est passé dans un village de la grande banlieue d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, au bord de la lagune Ébrié. Je suis tombé un jour sur la fête dite des « générations ». On avait rassemblé tous les enfants en bas âge sur un tas de sable dans l'allée centrale du village, où ils s'ébattaient joyeusement. Survient alors, transporté dans une brouette, faute d'un véhicule adéquat, un vieillard chargé d'ans. Celui qui le pousse le place au beau milieu des enfants et l'y laisse. Le sortir de son carrosse de fortune, c'était prendre un risque tant l'homme semblait fragile. Je croyais qu'on lui offrait ainsi une petite sortie. Non, m'explique-t-on, il

²⁵ « Ne retiens ni vent ni matières, ni par-devant ni par-derrrière ! » Précepte de l'École de médecine de Salerne, XIIe siècle.

Planche 1.

[Retour à la table des matières](#)

1. La poule agrippée aux cheveux, signe de l'emprise de la sorcellerie.

La poule agrippée aux cheveux, signe de l'emprise de la sorcellerie.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 2a.

[Retour à la table des matières](#)

Nkongo chasse la poule par le feu. Photo : Éric de Rosny.

Planche 2b.

[Retour à la table des matières](#)

2b. La chèvre sommée de prendre la place de la victime.

La chèvre sommée de prendre la place de la victime.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 3.

[Retour à la table des matières](#)

L'assistance participe à l'action : gong, cliquettes, tambour.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 4a.

[Retour à la table des matières](#)

4.a. L'émission hebdomadaire *Digestif*: Odette, Éric de Rosny, Évelyne.

L'émission hebdomadaire *Digestif* : Odette, Éric de Rosny, Évelyne.
Photo : Yvon Favreau.

Planche 4b.

[Retour à la table des matières](#)

5a. Le port de Douala sur la rive gauche du Wouri.

Au Centre de rencontre de Bonamoussadi, la visite.
Photo : Yvon Favreau.

Planche 5a.

[Retour à la table des matières](#)

5b. Le Douala moderne.

Le port de Douala sur la rive gauche du Wouri.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 5b.

[Retour à la table des matières](#)

5b. Le Douala moderne.

Le Douala moderne. Photo : Éric de Rosny.

Planche 6a.

[Retour à la table des matières](#)

6a. L'enfant-cordon qu'il s'agit de retenir parmi nous.

L'enfant-cordon qu'il s'agit de retenir parmi nous.

Photo : Yvon Favreau.

Planche 6b.

[Retour à la table des matières](#)

Plongée dans l'univers végétal et aquatique.

Photo : Yvon Favreau.

Planche 7a.

[Retour à la table des matières](#)

7a. Détresse salutaire ?

Détresse salutaire ? Photo : Yvon Favreau.

Planche 7b.

[Retour à la table des matières](#)

Le nganga Nkongo. Photo : Yvon Favreau.

Planche 8.

[Retour à la table des matières](#)

Le révérend Kingue Kwa soigne les enfants depuis 1935.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 9a.

[Retour à la table des matières](#)

Diagnostic par le toucher. Photo : Éric de Rosny.

Planche 9b.

[Retour à la table des matières](#)

9b. L'écorce du « njum bwele », arbre mystique.

L'écorce du « njum bwele », arbre mystique.
Photo : Éric de Rosny.

Planche 10.

[Retour à la table des matières](#)

10. L'ordre règne à nouveau après la fête.

L'ordre règne à nouveau après la fête. Photo : Gérard Dupuy.

Planche 11.

[Retour à la table des matières](#)

Préparation et cuisson des boules de manioc.
Photo : Gérard Dupuy.

Planche 12a.

[Retour à la table des matières](#)

Prière devant la tombe de Din à Malimba.
Photo : Yvon Favreau.

Planche 12b.

[Retour à la table des matières](#)

Les deux fils de Din : Ilongué avec Jeannette et leurs quatre enfants (Éric debout).
Derrière eux, le grand Éric. (Douala, 1995.)
Photo : Éric de Rosny.

Planche 13a.

[Retour à la table des matières](#)

La tombe de Loé au quartier de Bépanda.

Photo : Yvon Favreau.

Planche 13b.

[Retour à la table des matières](#)

Nkongo, Jacqueline et leurs sept enfants. Au premier rang, au centre, Éric II.
(Douala, 1995.) Photo : Éric de Rosny.

Planche 14.

[Retour à la table des matières](#)

Le « bongongi », arbre des ancêtres, à Douala.
Photo : Gérard Dupuy.

Planche 15a.

[Retour à la table des matières](#)

Sortie de messe à Ebojé. Photo : Éric de Rosny.

Planche 15b.

[Retour à la table des matières](#)

La cloche fêlée sous un abri. Photo : Éric de Rosny.

Planche 16.

[Retour à la table des matières](#)

16. Le mont Cameroun au crépuscule. Sur la droite, au premier plan : le pont sur le Wouri à Douala.

Le mont Cameroun au crépuscule. Sur la droite, au premier plan :
le pont sur le Wouri à Douala. Photo : Éric de Rosny.

[129]

avait bien sa place en leur milieu puisque dernier survivant d'une génération dont tous les membres étaient décédés. Ces enfants prolongeaient la vie de ses contemporains en portant leur nom, sauf, évidemment, le sien !

Retour à Douala. Maintenant, l'enfant est déposé tout nu sur les genoux de sa mère, une femme discrète, un peu triste, que je n'avais pas encore remarquée, assise comme nous sur un banc, drapée dans un pagne sombre. Elle ne montre aucun signe d'inquiétude, se contentant de garder son bébé qui a subitement repris son calme, sans lui marquer plus de compassion qu'au dispensaire pendant une piqûre. Pourtant, il n'est pas au bout de ses peines. Nkongo s'empare à nouveau du petit homme sans brutalité aucune mais avec fermeté, pour faire sur lui les rites qui lui donneront, on peut le dire, son vrai statut social. D'abord l'habiller, de tout nu qu'il est. À l'emplacement de la cuvette qui a été repoussée, Nkongo donne à cet enfant une nouvelle peau en l'enduisant des pieds à la tête, ongles compris, du jaune et de la glaire d'un œuf. Cela fait, il verse dans ses yeux quelques gouttes d'un jus vert foncé destiné à lui fermer les deux fameux yeux.

Le résultat recherché est rituellement obtenu : aveugle, l'enfant ne pourra plus retrouver le fil d'Ariane qui le relie à l'univers des ancêtres. C'est d'ailleurs le nom qu'on lui donne : « l'enfant qui grimpe au fil » (*muna nu m'ondee musinga*), à comprendre comme l'« enfant-cordon », celui dont le cordon ombilical le retenant aux entrailles de l'autre monde n'aurait pas été coupé. À quel ancêtre précisément ? Le nom ne sera pas prononcé. Pour le fortifier et achever cette phase du traitement, Nkongo brise un [130] second œuf sur son front, ce qui a pour effet de lui donner la « chance » dans la vie. Pas de ces œufs douteux des poules nourries en ville, me dira-t-il, mais un vrai œuf de village !

Il reste à intégrer le garçon dans son nouveau milieu social. Pour ce faire, Nkongo le place encore sur les genoux de sa mère et pratique sur sa joue gauche, à l'aide d'une lame de rasoir - toute neuve, à cause du danger du sida -, une assez profonde entaille. Il appelle cette scarification la « blessure ». Marqué à vie, l'enfant apprendra qu'il appartient à un clan particulier, qu'il a une place déterminée dans une fa-

mille visible. Et la cérémonie, qui n'aura pas duré plus d'une heure, se termine par la fête des tout-petits, car il ne suffit pas d'appartenir à une famille, il faut encore être accueilli par sa génération (nyonyon). Ne pas croire que cette intégration à un groupe d'enfants aille de soi ! Ceux-ci peuvent être aussi cruels pour les nouveaux arrivants que pour des bêtes, si l'on n'y prend garde. N'ai-je pas vu une bande d'enfants en bas âge s'amuser à assommer un poussin à coups de cailloux dans la rue, à l'abri du regard des adultes ? L'avenir immédiat de l'enfant-cordon - sa santé - dépendra donc principalement de l'accueil que ses contemporains vont lui réserver. Pour les gagner, on leur distribue en l'occurrence force sucreries, fruits et friandises. Nous autres - cinéastes compris -, nous sommes servis après les enfants, ce qui n'est pas coutume. Et c'est à cette ultime étape du traitement que je me rends compte à quelle profondeur ce petit bonhomme est perturbé. Autant il paraissait souffrir comme un enfant normal, pendant le traitement de choc, autant, la cérémonie finie, le voilà replongé dans son état de torpeur habituel.

[131]

Et, comme si rien ne s'était passé, Nkongo reprend le soir sa garde ordinaire au Centre de rencontre.

Plusieurs jours après le traitement « tuba la miso », la maman de l'enfant-cordon me rend visite pour répondre à l'invitation que je lui en ai faite. Seule à seul, elle me livre le récit de son drame, qui est en même temps celui de son enfant. Pendant qu'elle me parle avec une émouvante simplicité des événements dramatiques qui ont précédé et motivé la cérémonie, s'estompe le côté théâtral et irréel de celle-ci et apparaît son tragique enjeu. Avant que cet enfant ne naisse, cette femme n'a pas fait moins de cinq fausses couches. Quand donc ses enfants vont-ils se décider à rester avec elle ? Et la naissance du dernier a coïncidé avec la recrudescence de ses conflits conjugaux. Son mari rentrait le soir ivre mort et parfois se mettait à la battre. Il alla jusqu'à la menacer avec un coupe-coupe ! Je l'interromps :

— Quand votre mari se comportait ainsi, où était l'enfant ?

— Il était dans la chambre, mais il dormait !

— Vous savez qu'un enfant de cet âge enregistre tout ce qui se passe, même quand il dort !

— Mais puisqu'il dormait !

— Ça a quand même pu le traumatiser !

Je ne suis pas sûr qu'elle ait saisi ce que je voulais dire, tant, son registre d'interprétation se réfère à un autre modèle que la psychologie. Quand l'enfant eut deux mois, elle le prit et s'enfuit avec lui dans sa famille maternelle.

— Votre enfant a maintenant sept mois. Est-ce que son père s'intéresse à lui ?

— Lui ? Il ne sait même pas que l'enfant doit manger !

[132]

Très vite après sa naissance, le bébé s'est mis à se comporter anormalement, comme s'il ne voulait pas rester ici-bas. « Il regardait le ciel, me dit-elle en français, comme un enfant qui veut rendre l'âme ! » Refus de toute nourriture hors le lait maternel ! Aucune tentative pour prononcer un mot ! Aucun signe d'intérêt pour un autre enfant ! Il ne cherche même pas à ramper sur le sol ! C'est un enfant-cordon !

Ce cas n'est pas si rare. Dans le cadre de mes émissions à Radio-Douala, j'ai reçu, à propos d'une fillette de quatre ans, une lettre décrivant de pareils symptômes avec une même interprétation :

Lorsqu'elle atteignit deux mois, tous ses mouvements et jeux de bébé s'arrêtèrent. Elle restait immobile sur son lit des journées entières. La nuit, elle faisait disparaître de ses yeux la « partie noire » [pupille] en regardant au ciel. Lorsqu'elle mange maintenant, elle sort la nourriture de l'assiette et la jette à terre ! Et elle n'aime pas son père ! La preuve en est qu'elle détruit toutes les photos de lui qu'elle trouve ! Elle aime beaucoup jouer avec un morceau de fil ou avec une corde. Quand elle n'en trouve pas, elle fabrique des spirales avec des morceaux de papier...

Un traitement nécessite un suivi. L'enfant devra porter autour des reins une cordelette, jusqu'à ce que celle-ci se détache d'elle-même. Cela voudra dire qu'il restera avec nous, en d'autres termes qu'il sera guéri. Je souhaite que Tobie Nathan ait raison quand il écrit : « Un autiste est un enfant d'humain qui, faute d'inscription dans une culture, n'a pu accéder à l'humanité ²⁶. »

[133]

Cet enfant-cordon-ci est-il un enfant autiste ou psychotique ? En tout cas, le rude traitement auquel il a été soumis était destiné à l'enraciner dans une culture. Il a donc de bonnes chances, l'eau, le feu, les arbres, le coq, l'œuf et ses contemporains aidant, d'accéder à l'humanité.

[134]

²⁶ Tobie Nathan, *op. cit.* p. 185.

[135]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 10

LES DEUX JEUX D'ÉCORCE

[Retour à la table des matières](#)

« Pouvez-vous soigner des enfants qui ont les quatre yeux ouverts ? » ai-je fini par demander au révérend Kingue Kwa. Il regarde son assistant puis à tour de rôle la tête vers moi avec un certain sourire : « Oui, je soigne ça avec des herbes et des écorces. Mais il est mieux de fermer ces yeux-là parce que ça dérange ! » Il est pasteur retraité de la Native Baptist Church, une Église protestante descendant en droite ligne de la Mission baptiste de Londres, qui a donné à Douala en 1845 ses premiers missionnaires, quarante ans avant l'installation des Allemands et près de cinquante ans avant celle des prêtres catholiques. C'est dire que le révérend est un chrétien de souche. Il approche maintenant de ses quatre-vingts ans et continue de soigner les enfants par les plantes, comme il le fait depuis 1935. Des centaines et des centaines de bébés, pour ne pas dire des milliers, sont passés par ses mains expertes à Douala.

Il me confirme d'abord la principale distinction. Les enfants qui naissent les quatre yeux ouverts peuvent être de deux sortes. Vous avez ceux qui ne gênent personne et qui dégagent comme une force tranquille, ce sont les enfants doués de puissance (ewusu). Vous avez aussi les autres, absents, maladifs, contrariants, ce sont les enfants-cordons (bana ba musinga). Les premiers sont nés différents, les seconds ne sont pas encore vraiment [136] nés. Et il me fait prendre en note, ainsi qu'à son assistant, un Douala comme lui, cadre retraité des Chemins de fer, la liste des plantes qu'il convient d'utiliser pour fermer ces yeux-là et leur mode d'emploi. Aucune référence n'est faite aux grands rites pratiques par Nkongo.

Nkongo s'est servi, lui aussi, de feuilles, herbes et écorces, et même en quantité. Rien que dans la grande cuvette marinaient des plantes de sept espèces différentes, et quatre morceaux d'écorces de grands arbres de la Tradition qu'il aurait été fastidieux d'énumérer. Et puis Nkongo et moi sommes convenus que je ne devrai pas livrer dans leur totalité les noms des produits végétaux employés, de même qu'on ne révèle pas tous les numéros de composition du chiffre d'un coffre... Je me demande cependant si la méthode du révérend, amputée de sa dimension rituelle, peut avoir l'efficacité de celle de Nkongo, plus marquée par la culture ²⁷. L'alchimie de la cuisson des plantes, la coulée des jus aux couleurs fastueuses, du vieil or au vert émeraude, les parfums insolites qui frappent les sens quand on entre chez le révérend ont-ils un effet culturel de substitution ? J'en doute.

Pour le plaisir des yeux, je me rends souvent chez lui au petit matin, à l'heure où arrivent les mamans. Il habite non loin de chez nous, au bord du Wouri et à l'ombre d'une église baptiste. Peut-on rêver meilleure retraite pour un vieux pasteur douala ? Elles apportent leur enfant recouvert d'un châle ou d'un morceau de pagne et [137] le lui présentent comme on fait une offrande. Le vieil homme est assis très droit dans l'un des six fauteuils de son salon, toujours le même, et les visiteuses, bébé sur les bras, remplissent les autres. Il a le visage racé de beaucoup de nobles douala et cache sa calvitie sous une toque noire

²⁷ « On peut penser qu'une bonne part de l'efficacité thérapeutique vient de ce que le guérisseur manipule, sous une forme ritualisée, les signifiants culturels concernant la maladie et auxquels tout le monde adhère. » E. Norbert Le Guérinel, in *Fantasme et Formation*, René Kaës et al., Paris, Dunod, 1975, p. 143.

traditionnelle, faite de cordelettes tressées. Tout se passe dans un silence presque total que les enfants intimidés troublent rarement, comme s'ils savaient que le révérend devait être le seul à prendre la parole. Il le fait à voix basse, dans un douala difficilement intelligible, à l'intention d'un aide qui s'affaire aux réchauds, marmites, récipients dans la partie reculée du salon.

C'est merveille de voir avec quelle douceur et avec quelle décision a la fois, il prend l'enfant sur ses genoux. La fontanelle ne bat-elle plus ? Il tâte du doigt les vertèbres cervicales. Découvre-t-il la présence de petites boules dures ? Alors, il retourne la tête de l'enfant et examine son palais. Décèle-t-il au doigt un petit creux dans le haut du palais ? Toujours avec le doigt, il sort de la cavité un peu de salive. Si elle est gluante avec une aigre odeur, c'est que l'enfant a le « diwa », cette fréquente maladie de la fontanelle. Il nous dicte deux pages de prescription sur les massages à faire, les onguents à appliquer au palais, la purge à préparer et l'inévitable potion à boire. Son diagnostic dépend de son œil et de ses doigts ²⁸. Autant la pratique de Nkongo est comme inspirée [138] par la violence, autant la sienne est empreinte de douceur. Le révérend me raconte pourquoi il a dû passer lui-même de l'une à l'autre. Fort suggestive a été son évolution personnelle.

Tout commence en 1935 avec la guérison de sa première fille atteinte de la maladie de la fontanelle. Il obtient du nganga abo qui l'a soignée le secret de la formule médicinale et se met au travail à son tour. Puis il troque la recette contre celles d'autres nganga pour augmenter ses connaissances. C'est, en effet, une voie tolérée pour devenir nganga, sans passer par une véritable initiation. Mais, ajoute-t-il, c'est à une condition : il ne faut pas s'en servir pour « tuer quelqu'un », principal interdit, souvent rappelé, de la médecine traditionnelle. Ses premiers succès coïncident avec son élévation à la fonction d'évangéliste de son Église. Il fait alors la connaissance d'un nganga nommé

²⁸ Nous disposons de cinquante pages dictées par le révérend Kingue Kwa sur les soins à donner aux enfants pour les maux suivants : sevrage prématuré, bronchite, asthme, faiblesse, blessure au nombril à la naissance, grosseur du nombril, rate, douleurs diffuses au ventre, hémorroïdes internes et externes, contraction de la poitrine, constipation, fièvre, rougeole, toux, rougeur des fesses, fontanelle ouverte, lutte entre jumeaux, double vue, ballonnement du ventre, hernie, plaie et, bien évidemment, le fil que l'enfant veut remonter.

Africka qui lui apprend la médecine « sous tous ses angles », ce qui lui amène une clientèle adulte. Pour me faire comprendre à demi-mot la portée de ce changement de registre, il ajoute : « Je faisais asseoir les malades autour du feu. Le feu, n'est-ce pas, ça renvoie à autre chose... »

C'est en 1944 que les critiques des chrétiens se précisent : « Nous ne sommes pas contre le métier de la médecine, mais comment mettre encore les malades autour du feu ? » Le jour où un commissaire de police, dont il a guéri l'enfant, se propose de lui établir une carte de guérisseur, il doit opter :

Évangéliste et nganga ? C'était le piège ! Les responsables de mon Église m'ont dit de refuser la carte. Malgré toutes les accusations à mon endroit, ils m'ont quand même encouragé à continuer de soigner, mais selon la loi de Dieu. Nous ne devons pas laisser voir aux [139] autres que nous possédons d'autres forces que celles de Dieu. C'est cette condition que je respecte depuis ce jour. Si vous pratiquez ce métier sans toucher le sang et que vous montrez aux malades que c'est Dieu seul qui est le plus suprême des docteurs, il vous aidera quelle que soit votre faiblesse !

Le révérend n'était pas le seul homme d'Église à l'époque à s'intéresser, la conscience tranquille, à la pharmacopée traditionnelle. Plusieurs autres pasteurs de diverses dénominations protestantes avaient déjà décidé de mettre en commun tout ce qu'ils savaient à ce sujet. Ils se groupèrent en une association, le « Male ma makom », l'Alliance des amis, dans le but de sauver le patrimoine à un moment où l'infrastructure hospitalière de Douala se mettait en place, pensant à tort que cette dernière balaierait l'autre. Entre 1928 et 1939, ils se réunirent régulièrement, venant aussi bien du voisinage bassa, bakoko, malimba, abo que de Douala même. Le révérend Kingue Kwa est le dernier survivant de cette équipe de chercheurs :

L'Assemblée du Male ma makom était organisée comme une école. On fixait le jour et le lieu de la réunion. Chacun devait présenter les herbes et les écorces qu'il connaissait et leur utilisation. Ensuite, on étudiait les maladies. On écrivait le nom sur le tableau en gros caractères. Et chacun le transcrivait sur un cahier avant de noter ce que les autres disaient. Ce qui faisait le plus de difficulté, c'était les noms des herbes et des écorces car ils

variaient selon les langues. Finalement, on ne tombait d'accord qu'en les amenant sur place.

L'association s'ouvrit à d'autres participants que des pasteurs et c'est ce qui entraîna sa dissolution. Un différend naquit entre les membres fondateurs et les nouveaux arrivants qui voulaient [140] élargir et étendre les échanges aux herbes et aux écorces en rapport avec le ndimsi, ces « réalités cachées de la terre ». Les pasteurs donnèrent un avertissement qui fut fatal au groupe :

Nous rappelons que ces assises sont faites pour le bien et non pour le mal... Il s'agit de transmettre nos traditions pour soigner nos enfants comme on le fait dans le monde entier. Si nous orientons ces réunions autrement, ce sera pour eux une malédiction [mbeu'a nyolo]. Ils sauront que nous avons bien commencé le travail mais qu'il s'est mal terminé !

Le débat de fond, à la frontière du religieux et du médical, entraîna l'éclatement de l'association : pouvait-on faire droit à des pratiques d'ordre mystique que l'on estimait incompatibles avec le christianisme ? De leur côté, les autres avaient droit de penser : À quoi bon employer des remèdes si on les prive volontairement d'une partie de leur pouvoir ? Et chacun repartit chez soi avec son cahier sous le bras.

Je me suis mis à la recherche des cahiers rescapés, guidé par le souci de sauver de l'humidité, des rats et des termites ce trésor culturel, s'il n'était pas trop tard, mais surtout parce que le débat sous-jacent entre médecine et religion me passionnait. N'était-il pas aussi le mien ? Je mis une quinzaine d'années à récolter seize cahiers dont un seul était vraiment d'origine, les autres représentant des compilations à partir des premiers. Sans doute ne percevais-je pas tout l'enjeu qu'ils représentaient jusqu'au jour où je l'ai appris à mes dépens.

Je m'étais rendu chez un praticien qui exerçait, de l'autre côté du Wouri, une médecine à base de plantes, tout à fait conforme aux souhaits des pasteurs, d'autant plus qu'il était devenu témoin [141] de Jéhovah et de ce fait enclin à appliquer la Bible à la lettre : « Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer au feu son fils ou sa fille, qui pratique divination ou magie, personne qui use des charmes, qui interroge les esprits, qui invoque les morts » (livre du Deutéronome, chap.

18, v. 10). Je lui apportais un exemplaire des *Yeux de ma chèvre* qui venait de paraître, où un paragraphe lui était consacré. Il prend l'ouvrage avec les deux mains et l'emporte aussitôt dans sa chambre à l'écart, comme le veut la coutume. Et il revient avec son propre cahier de soins, dont je connaissais l'existence sans avoir encore eu le droit de le consulter : « Mes enfants ne s'intéressent pas à ces choses-là, me dit-il, mais vous, je sais que c'est différent ! » Ses enfants, en effet, étaient pour la plupart engagés dans des carrières libérales. Je lui promets de le lui rapporter après avoir tiré une photocopie, un voyage aller-retour que je fais sur-le-champ.

La nuit même, j'entends quelqu'un secouer la grille d'entrée de notre maison. C'est sa fille aînée m'apportant la nouvelle que leur père venait de mourir ! À mon arrivée, le lendemain matin, je sens une hostilité à mon égard presque palpable dans les yeux des femmes de la famille. Et pour comble de malchance, je suis empêché de me rendre à l'enterrement le samedi suivant, ce qui est, selon leur vision des choses, une forme d'aveu. Mon expérience de ces situations me fit rapidement comprendre que j'entraais dans la catégorie des présumés coupables du décès de leur père pour avoir reçu son pouvoir, c'est-à-dire son cahier, si prosaïque que soit son contenu. Mais pourquoi l'hostilité du clan des femmes seulement ? Je ne l'ai jamais su. Après avoir pris conseil, je décidai de ne plus me rendre chez eux.

[142]

Avec le révérend, ses deux aides, Nkongo, Ilongué et plusieurs connaisseurs de la coutume dont un médecin, tous douala ou apparentés, et avec la bénédiction du « Mungi », qui est l'instance traditionnelle appropriée, nous décidons de poursuivre, à notre manière, l'oeuvre de l'association Male ma makom. Nous réussissons à traduire en français les seize cahiers écrits dans un douala parfois difficile, à ranger les deux mille cinq cents formules médicinales qu'ils contiennent selon un ordre simple, en suivant les parties du corps humain. Un professeur de l'université de Yaoundé identifie les cent quatre-vingts végétaux les plus utilisés sur les quatre cents que nous avons récoltés. Travail de bénédictin qui aboutit à la parution d'un document de quatre cents pages en deux tomes, que nous intitulons fidèlement : *Les Cahiers du Male ma makom !* Le tirage de l'ouvrage est limité à cent exemplaires pour lui garder un caractère confidentiel et, surtout, pour éviter que des utilisateurs non avertis ne tentent d'appliquer à la légère

des formules dont la posologie est parfois rudimentaire. Dans la plupart des cas, ce sont des notes transcrites pour mémoire par le nganga lui-même - ce qui est un gage d'authenticité - mais non rédigées pour être employées telles quelles. Nous convenons de ne donner l'ouvrage qu'à celui ou celle qui nous apportera en retour un cahier de famille.

Nous restons conscients des limites de notre travail. À la différence de la plupart des chercheurs en la matière, nous n'avons pas effectué d'enquête directe chez les nganga, et j'ai évité d'y mêler mes propres notes d'observations prises sur le terrain. Notre oeuvre garde une dimension livresque. Mais cette limite a aussi un intérêt : l'originalité. Il se trouve que le Littoral, appelé [143] Sawa, a bénéficié de rares avantages historiques. Les Allemands ont imposé, dans le cadre de l'école primaire, une écriture moderne de la langue orale douala - adoptée telle quelle dans ce récit - a une population qui dépassait largement le territoire de la ville et même de la Côte. Ceux qui ont écrit ces cahiers n'auraient pas été capables le plus souvent de les rédiger en allemand ou en français. Cas rare en Afrique. Et l'influence de l'association Male ma makom aidant, il existe toute une littérature médicinale en langue locale.

Une première étude des deux tomes nous apportera une certaine déconvenue. Grâce aux index analytiques, j'essaie de repérer avec l'aide de Nkongo, mais en vain, la plante majeure qui peut correspondre à chaque maladie. Ces formules mêlent quatre, cinq plantes, parfois davantage, pour une affection particulière, sans que nous puissions, comme je l'espérais, par le recoupement des seize cahiers, découvrir la plante clé. Elle existe, nous assure le révérend, mais elle ne semble pas toujours être la même selon les auteurs. C'est que les nganga cultivent peu les relations horizontales, détenant leur savoir d'une tradition verticale délivrée par leurs maîtres respectifs. Un travail d'analyse reste à faire sur ces documents de base, en ne perdant jamais de vue que, malgré les efforts des premiers pasteurs pour opérer des rapprochements, un médicament traditionnel en tant que tel obéit à une autre finalité que celle d'un produit pharmaceutique : aider le corps entier à se reconstituer de lui-même sans autre intervention que l'apport de la végétation.

Nous considérant les héritiers des pasteurs du Male ma makom, nous nous devons de respecter les limites qu'ils s'étaient [144] imposées. Aussi, avons-nous délibérément expurgé des cahiers reçus les

usages des plantes qui avaient une portée « mystique », c'est-à-dire relative au ndimsi. Les pratiques de défense, d'attaque, de « charme » et de protection, ces dernières étant de loin les plus courantes, devaient être mises de côté. Hypothèse de travail qui nous fit renoncer à plusieurs cahiers ne venant pas des pasteurs, parce que entièrement consacrés à ces pratiques. Une option qui distingue indûment ce qui, en réalité, demeure indissociable dans la Tradition. Le cahier personnel de Nkongo, par exemple, ne respecte pas la démarcation.

Même si la plupart des végétaux à valeur « mystique » figurent dans nos cahiers sous couvert d'un usage médicinal, au sens restreint du mot, d'autres, et pas des moindres, sont omis. Ce sont les grands arbres de la Tradition. Parmi eux le plus célèbre est le « njum bwele ». Depuis que j'arpente le Littoral et sa forêt, je n'ai jamais eu la chance de voir sur pied le njum bwele. J'en possède l'écorce, comme bon nombre de nganga, mais sa vue m'a été jusqu'ici comme interdite ²⁹. C'est un arbre de belle stature, dit-on, qui empêche tout rival de pousser à ses côtés. Il s'élève seul dans la grande forêt au milieu d'une clairière. Par conséquent, on lui prête le pouvoir de maintenir les ennemis à distance et de protéger de n'importe quelle attaque le porteur de son écorce. Ne l'ai-je [145] pas remarquée dans la boîte à gants d'une voiture conduite par un fonctionnaire, faisant bon ménage avec la médaille de saint Christophe ?

Le njum bwele a donné à notre équipe l'occasion de se souder dans des circonstances périlleuses. Un jour, Ilongué m'informe qu'il connaît au village de New-Malimba, proche du fleuve la Sanaga, un nganga susceptible de nous conduire jusqu'à cet arbre fascinant. Il a contacté ce vieil ami de son défunt père qui, connaissant mes liens avec lui, a accepté de nous servir de guide. Notre équipe, privée du révérend auquel son âge ne permet pas d'entreprendre une longue marche, se rend donc sur les lieux où il faudra d'abord passer la nuit. Au petit matin, tout commence dans l'allégresse. Pour des gens de la ville comme

²⁹ Un arbre ayant les mêmes propriétés biologiques et mystiques existe sur le Littoral de la Côte d'Ivoire : l'« Okubaka », mot à mot « qui tue arbre » (*Aubrevillei* sp. Octoknematacées). À ma demande, M. Ake Assi, directeur du jardin floristique, en a fait planter une pousse dans le jardin des jésuites d'Abidjan. Ceux-ci ont constaté que, l'arbre grandissant, le gazon, les plantes et les arbrisseaux mouraient tout autour. Ils l'ont fait abattre, me dirent-ils, pour des raisons d'ordre esthétique seulement !

nous, une balade en forêt est un plaisir, même si celle-ci est aujourd'hui blessée par les coupes sauvages des exploitants ou les brûlis des plantations villageoises. Nous suivons silencieusement le nganga en file indienne sur l'étroit sentier, occupés à éviter les traquenards des racines et des lianes, sans souvent lever les yeux vers les hautes ogives de cathédrale que forment les arbres quand ils se rejoignent en leur sommet. On s'arrête de temps à autre pour récolter une écorce rare et les connaisseurs de l'équipe discutent de son usage à n'en plus finir, me laissant alors le loisir de contempler la majesté des fûts.

Nous arrivons au lac Ossa qu'il faudra nécessairement traverser, nous informe le guide, pour parvenir à proximité du njum bwele. Sur l'autre rive débute la vraie forêt, celle qui n'a pas été amputée par les engins des exploitants parce qu'inaccessible. C'est alors que commencent nos ennuis, car il faut emprunter [146] une pirogue. Quand les riverains proches du débarcadère voient arriver un groupe d'étrangers à la région, avec un Blanc en leur milieu, ils adoptent l'allure nonchalante et prennent le regard absent de ceux qui se tiennent sur leurs gardes. Est-ce que notre guide leur a dit, au cours des tractations pour obtenir une pirogue, quelle était notre exacte intention ? Toujours est-il qu'ils se muent dans une passivité totale. Croyant à un stratagème de commerçant, je propose une bonne somme d'argent. Une pirogue nous est alors affectée, mais elle est tellement vétuste que je comprends le message. Nous devons renoncer à la traversée et rebrousser chemin, d'autant que l'un d'entre nous ne sait pas nager. Nous ne verrons pas, si tant est qu'il existe dans la région, le njum bwele.

Cette équipe appliquée à l'étude de la pharmacopée vient opportunément doubler mon groupe de réflexion sur la sorcellerie, sans se mêler à lui. Faisant un bout de chemin avec moi, sur ma droite et sur ma gauche, ces deux groupes d'amis me permettent ainsi de tromper ma solitude de coureur de fond.

[147]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 11

YEUX QUATRE

« *Miso manei* »

[Retour à la table des matières](#)

Peu avant que je n'ouvre les yeux à Nkongo, j'ai fait un rêve que j'ai noté presque aussitôt à cause de la forte impression qu'il me fit. Les Douala appellent ce genre de rêve un songe, « jene la ndoti » », plus précisément « le voir du rêve ». On peut s'en souvenir des mois et même des années après :

Je me trouve en compagnie de quelques amis jésuites, que je peux identifier, en train de sortir d'une réunion. Ils m'accompagnent un petit bout de chemin et sont intéressés par ce que je leur dis. Sur notre droite passe sans ralentir le prince Douala Manga Bell (l'un des principaux chefs douala actuels) en tenue traditionnelle noire, et je lui emboîte le pas. Mes compagnons s'arrêtent, sans montrer aucun signe de réprobation. Nous descendons, descendons par un étroit sentier broussailleux pour déboucher, lui en tête, sur un large boulevard asphalté, comme dans un monde plus bas, « l'entrée du pays de l'ombre ». À notre arrivée, des hommes en cortège qui semblaient nous attendre, tous habillés de noir comme le prince, s'ébranlent lentement sur le boulevard pour nous précéder. Nous lon-

geons sur notre gauche une série de mamelons parallèles qui peuvent être des tombes. Sur le devant sont assises, habillées de noir également, des femmes jeunes au crâne rasé, le buste droit, les jambes nues étendues - tristes et calmes.

[148]

Le cortège bifurque sur la droite et atteint une demeure vaste dont l'architecture m'échappe totalement. Un repas est préparé dans une grande salle en forte pente ascendante. Peu de convives encore. Le prince s'assoit à une table du bas et commence à manger. Je m'assieds à distance mais m'aperçois qu'il n'y a pas de nourriture à ma portée. Je monte en chercher vers le haut de la salle et débouche, à droite, par une porte battante, sur un bar tenu par un métis où des Blancs prennent des consommations. Je m'empare d'un sandwich non sans une certaine appréhension car je n'ai pas de quoi payer. Je redescends par une rue étroite et pavée, parallèle à la salle, il me semble, où jouent des enfants noirs. Une sorte de bocal monte tout seul vers moi par petits bonds. Comme les enfants ne s'y opposent pas, je l'ouvre, étonné du phénomène. Il n'y a rien dedans, sinon quelques brindilles. Je le dépose avec précaution. Tout en bas de la ruelle, je trouve une issue sur ma gauche dans laquelle je m'engouffre avec l'intention de m'en aller. Mais c'est une étendue d'eau qui miroite dans une demi-obscurité ! Je vais m'approcher, rien que pour voir, et je me réveille.

Aucune référence à la cérémonie de l'ouverture des yeux et pourtant je sais qu'il s'agit d'elle. Mais la mort, toujours la mort ! De qui célèbre-t-on la mort ? Je l'ignore. J'y vois une parabole onirique, étonnante de vérité, du chevauchement culturel qui est le mien à présent. Sans doute est-ce pourquoi ce songe m'impressionne tant ! Mais je me dis – serait-ce pour me rassurer ? - qu'à aucun moment il n'a tourné au cauchemar. « Si ce songe t'a tant impressionné, note un confrère consulté, c'est qu'il parle de quelque chose qui te concerne très profondément. Tu es seul et tu n'es accueilli et intégré ni chez les uns ni chez les autres : il n'y a pas à manger pour toi chez le prince, tu n'as pas de quoi payer chez les Blancs ! La solitude de l'entre-deux, épreuve de mort ? [149] C'est que la singularité de ton parcours est génératrice d'angoisse. Pourquoi dis-tu qu'à aucun moment il n'a tourné au cauchemar, sinon parce qu'il était de cet ordre ? » Possible interprétation ! « *Homo circumferens mortalitatem suam* » - « L'homme trimbale partout sa mortalité », confesse saint Augustin !

Il me faut décider d'une date, d'un lieu et d'une ligne de conduite. Devant me rendre bientôt à l'île Maurice pour évaluer, à la demande

de l'évêque du pays, les « comportements religieux populaires », je choisis une période de neuf nuits juste avant mon départ, fixé le 19 mai prochain. Ainsi Nkongo sera-t-il libéré de ma présence pendant plus d'un mois : une manière alors de prendre le large... Le lieu ? Ilongué m'offre l'hospitalité pour une cérémonie dont il sera l'un des principaux acteurs. Comme il vit chez sa mère avec son épouse et leurs trois enfants, il lui en parle et obtient d'elle son autorisation. La ligne de conduite ? Il s'agira pour moi de reproduire sur Nkongo, à l'identique, les rites que Din a pratiqués à mon endroit. J'essaie d'écarter de mon esprit les objections qui ont fait l'objet du discernement et je me fixe comme but unique de transmettre le relais à un autre - quel que soit l'effet que cela aura sur lui -, à sa charge de le passer au suivant. Ce n'est plus le moment de tergiverser.

Vous êtes le deuxième relayeur d'une équipe qui en compte quatre. Vous vous tenez sur la piste du stade, debout, à l'endroit précis qui vous a été assigné. Vous piétinez déjà sur place, le corps tendu vers les cent mètres de cendrée que vous devrez parcourir, le visage à demi retourné pour voir venir le premier relayeur, la main gauche ouverte et légèrement dégagee à hauteur de la hanche. Dès que vous sentez le bâton vous toucher la paume, [150] vous le happez et vous filez, droit devant vous, dents serrées, avec, dans la tête, rien que le geste à faire à l'arrivée pour ne pas manquer la main prête du troisième relayeur. Et puis, vous ne vous occupez plus de rien. Vous pouvez même remonter dans les tribunes. Cette affaire ne dépend plus de vous. Elle ne vous concerne plus tout à fait !

Ilongué se charge de trouver les produits végétaux que je lui indique. Avec eux, je sais exactement tout ce que je dois faire, sauf sur un point délicat : le bon dosage des gouttes pour les yeux ! Il ne me suffit pas de savoir quelles herbes et quelles écorces employer, encore faut-il que je donne à leur jus sa bonne densité. Là-dessus Din ne m'a rien dit. J'ai seulement le souvenir physique d'une forte conjonctivite qui l'obligea à terminer son travail sur ma fontanelle, considérée comme le siège de l'intelligence. Avec Ilongué, je rends visite au nganga Tokoto qui est au courant du projet, et au révérend Kingue Kwa qui ne l'est pas. J'obtiens les renseignements voulus sur la façon de faire fondre la poudre d'écorce dans un peu d'eau, afin d'éviter qu'elle ne reste collée à la rétine, et sur la nocivité de certaines herbes. Par précaution, je m'applique aux yeux, plusieurs jours de suite, le liquide obtenu et je

retrouve, moyennant quelques tâtonnements et une nouvelle conjonctivite, les sensations d'antan.

Reste le marchandage de la chèvre. Accompagné de Nkongo et d'Ilongué, je me rends devant l'appentis du grand marché sous lequel, dix-huit ans plus tôt, j'ai acheté la chèvre que Din m'a désignée : « Que ce ne soit pas déjà une "personne" ! » avait-il dit. Je montre discrètement à Nkongo, parmi une bonne trentaine, celle que me dicte mon choix : une plantureuse chèvre gravidé, [151] toute noire avec des taches rousses : « ... nourrice assidue et princesse lointaine, le regard, sous les paupières lourdes, fabuleusement étoilé ³⁰... » Elle lui ressemble un peu, lui qui a un léger teint de rouquin ! Din s'était moqué de moi, faisant allusion à mon oeuf colonial : « Elle te ressemble avec son ventre aussi rond que le tien ! Et puis, on pourra manger ses petits ! » L'affaire est vite conclue et nous repartons avec en sus un coq blanc. Dans la voiture, je donne à Nkongo quelques avis de dernière heure, sans revenir sur les conseils éthiques déjà formulés. Pendant la neuvaine, il ne doit se laisser affecter par aucune querelle de quartier, surtout pas celle que lui cherche son voisin. S'abstenir de soigner qui que ce soit. Ne pas approcher son épouse. Et Nkongo de m'assurer qu'il dormira sur une natte. Il doit me rapporter deux plantes qu'Ilongué n'a pas pu trouver. J'ajoute une consigne que je n'ai pas héritée, celle-là, de mon maître : « Être exact à nos rendez-vous ! »

Nuit du samedi 8 au dimanche 9 mai 1993

La mère d'Ilongué possède une maison en plein quartier de Déïdo, non loin de chez le révérend. Cette maison, si semblable à ses voisines par son architecture - quatre murs de planches et un toit de tôles rouillées -, a l'avantage d'être plus vaste que la normale et peut abriter tous ceux de la famille qui viennent de l'île de Malimba. Mais il est entendu que, durant trois nuits, seuls Ilongué, sa mère et son épouse avec leurs trois enfants seront présents. [152] Quand nous arrivons, Nkongo et moi, vers 21 heures, ils nous accueillent avec une gentillesse soutenue et entendue qui me confirme que j'ai vraiment regagné leur confiance depuis la levée du deuil de leur père. Pendant que Nkongo

³⁰ Selon Francis Ponge, *Pièces*, Paris, Gallimard, 1977, « La chèvre », p. 140.

attend au salon avec eux, j'accompagne Ilongué dans sa propre chambre conjugale, la seule disponible, pour faire les préparatifs. Elle est exiguë à cause du grand lit mais guère plus étroite que la pièce où autrefois Din avait opéré pour moi. Une lampe tempête ne répand pas plus qu'il ne faut de lumière sur le sol de terre et les murs en planches.

J'envoie Ilongué appeler Nkongo. Je décide *in petto* de donner des ordres brefs, exclusivement en langue douala, sans passer au registre des commentaires et explications et de prendre tout mon temps. Imiter Din !

— Ôtez vos souliers ! Nkongo, assieds-toi sur le tabouret à côté du mien !

Suit un long moment de recueillement.

— Prions ! Mon Dieu, je veux ouvrir les yeux à Nkongo afin qu'il secoure ceux qui s'adresseront à lui. Je sais qu'il n'en profitera pas pour faire le mal. Je lui fais confiance ! Certains disent qu'il pourra me tuer ! Il n'aura pas le cœur de le faire. Je sais que ce n'est pas possible. Je le connais depuis trop longtemps ! Nkongo ! Enjambe les écorces et l'assiette, neuf fois de suite !

Sept morceaux d'écorces différentes, dont le njum bwele, sont posés par mes soins sur le sol. Dans l'assiette neuve, Nkongo peut voir une pièce de dix centimes qui n'a plus cours, une dent de panthère, une lame de rasoir, un cadenas ouvert, un miroir.

— Bientôt, tu verras ! (Un temps de silence.) Maintenant, déshabille-toi et laisse-toi laver par Ilongué !

[153]

La grande cuvette neuve est pleine d'une eau composite, puisée au fleuve à la marée montante, récoltée de la pluie, tirée d'un puits : ve-

nant de la mer, de l'air et de la terre. Y marine une abondante quantité de feuillage, saupoudrée de poussière d'écorces. Ilongué saisit par les pattes le coq blanc qui somnolait dans un coin, le plonge dans la cuvette et en caresse le visage de Nkongo par neuf fois en s'attardant sur ses yeux. Pendant l'action, il parle à voix basse sur le thème de la vision. Puis il prend le feuillage dans la cuvette et lave le visage, le buste et jusqu'aux pieds de Nkongo, sans cesser de fredonner les airs que chantait son père. Nkongo se drape dans un drap blanc tout neuf puis revient s'asseoir.

— Tu ne t'essuieras pas et tu ne te laveras pas d'ici demain soir !

Ilongué débarrasse le sol pour donner place à la chèvre qu'il va chercher sur mon ordre. Quand il ouvre la porte, j'entr'aperçois dans la pièce d'à côté deux de ses enfants penchés studieusement à une table sur leurs cahiers, comme si de rien n'était. On attache la chèvre docile à un poteau du mur en laissant la corde lâche. J'éloigne par prudence la lampe tempête. Puis j'entreprends d'enjamber neuf fois la chèvre. Sur mon invitation à faire de même, Ilongué refuse. Son père ne lui ayant pas demandé cela pour mon compte, aurais-je dû même le lui proposer ?

— Nkongo, fais comme moi ! (Il exécute l'ordre avec application.)

Je lui indique l'un des deux cornets qui ont été apprêtés.

— Nkongo, verse une goutte dans chacun de ses yeux et quatre à l'emplacement de la fontanelle !

[154]

J'admire sa maîtrise de déjà vieux praticien. L'animal semble apprécier l'opération.

- Nkongo, quelle est ta demande ?
- Je demande la vue pour mieux soigner les malades !
- Reste assis !

Alors je prends la lame de rasoir et pratique quatre incisions sur le sommet de son crâne au niveau de la fontanelle. Avec l'autre cornet, qui contient la même mixture que le premier, je presse jusqu'à compter quatre gouttes. Ensuite, je lui verse une goutte dans chaque œil.

- Garde les yeux grands ouverts !

Pas de réaction réflexe de sa part ! Je trouve le liquide vert un peu trop clair et me promets de l'épaissir. Nous restons tous les trois immobiles et en silence un long moment pour favoriser l'imprégnation, avec la lampe tempête qui n'éclaire plus que nos pieds nus. Certains silences sont creux comme unealebasse vide. D'autres sont chargés de menace. Ne dit-on pas : « Pi ka munj'a mw'abo », « silencieux comme la rivière des Abo », cet étroit cours d'eau muet, noir, hostile qui traverse le pays de Nkongo ? Mais ce silence-ci est calme et plein. Derrière Ilongué, je revois la haute stature de son père Din et derrière Nkongo celle, plus ramassée, de son maître Loé. Deux hommes d'une large ouverture d'esprit, oeuvrant dans le même sens, que je n'ai jamais réussi pourtant à faire se rencontrer et collaborer. Ma seule tentative s'était soldée par un échec, tant la rivalité et la méfiance sont grandes dans le monde des nganga. Ce n'est pas une petite satisfaction que de voir leurs héritiers assis silencieusement l'un à côté de l'autre dans la demi-obscurité.

[155]

Je me dis que ces rites ont un aspect grandiose dans leur simplicité symbolique et quelque chose de trivial dans leur application. Un souvenir me remonte aux yeux. C'est le chœur de la chapelle du monastère de Solesmes, à l'ombre duquel j'ai passé plusieurs années de mon adolescence pendant la guerre. Récemment, à l'occasion d'un congé, j'ai été invité à célébrer la messe dans le chœur au milieu des moines. Au moment où était entonnée l'antienne sublime du chant d'entrée, un

mot passa dans les stalles des moines : « De l'eau, de l'eau ! » En effet, le sacristain avait oublié de remplir le seau pour l'aspersion de l'assemblée. Le chant grégorien continuait d'emplir la nef. Toutes les liturgies ne sont-elles pas composées d'âme, de sens et de simples choses ?

Notre cérémonie se termine par la libation coutumière. On remplit un verre de vin rouge pour en verser quelques gouttes au sol à l'intention des Ancêtres et on se le passe ensuite jusqu'à le vider, en suivant l'ordre hiérarchique des personnes présentes. Cela, autant de fois que l'on veut. Et nous profitons de cette largesse de la coutume pour copieusement arroser l'événement. Quelques consignes pour le reste de la nuit : Ilongué devra verser trois gouttes dans chacun des yeux de la chèvre qui sera attachée à l'extérieur. Son père n'a-t-il pas dit : « La chèvre doit mourir par la force des remèdes » ? Nkongo fera de même pour ses propres yeux et opérera chez lui puisque c'est sa nuit de repos. Je lui laisse un cornet à cet effet et l'écorce de ngopange qu'il devra garder sur lui pendant la neuvaine. Nous devons nous retrouver ici, demain, à pareille heure. Tous deux, aussi bien que nos hôtes, ont eu le comportement que j'espérais : aucun artifice, calme et gravité.

[156]

Nuit du dimanche 9 au lundi 10 mai

Nkongo est exact au rendez-vous. En rêve, il a frôlé un accident à cause d'un carambolage. Il s'en est tiré par un slalom en bicyclette entre les voitures. Réveillé en pleine nuit par une nièce angoissée qui lui demandait de la protéger du serpent mystique, le « nyungu », il lui a répondu : « Je suis en congé de guérisseur ! » Il en profita pour se verser les trois gouttes dans les yeux. Pendant la journée, son insupportable voisin l'a interpellé, mais il s'est tenu coi. La maman de l'enfant-cordon lui a amené le petit. Il les a renvoyés à la semaine suivante. Un passant lui a donné une lettre à mon intention pour que je lui réponde par la voix de Radio-Douala, il me la livre. Une journée où il dut lutter contre la tentation de se déconcentrer.

Nous reprenons les mêmes gestes que la nuit précédente, à quelques variantes près que j'avais notées et que j'observe scrupuleuse-

ment. Par exemple, le coq blanc ne doit plus être employé pour laver Nkongo. Avant la séance, j'ai seulement demandé à Ilongué de renforcer la densité des gouttes. J'ai fait un essai sur moi et trouvé le mélange beaucoup plus fort. La chèvre, cette fois, rejette brusquement la tête en arrière et Nkongo lui-même ne contrôle pas sa première réaction quand je lui distille les gouttes. Comme il reprend sa garde cette nuit au Centre j'emporte le cornet qui lui revient pour lui appliquer moi-même la dose à une heure tardive. Monté dans ma chambre du haut, après l'avoir déposé au garage, je suis pris comme d'un vertige, je me mets à fantasmer. Et si le jus lui brûle les yeux, qu'est-ce qui va se passer ? Un père de six enfants ! Je suis fou ! Qui prendra soin d'eux ? [157] Un journaliste friand de scandale peut s'emparer de l'affaire : « Un prêtre expatrié crève les yeux d'un nganga ! » Il me faut trouver un prétexte pour descendre le voir. Comme il n'a pas mangé, je lui apporte un sandwich. « C'est fort, hein ! » lui dis-je, cachant mon inquiétude. Lui, pour me rassurer : « Ça m'a "chauffé", mais je me sens mieux maintenant ! » J'éclaircis légèrement la mixture pour la deuxième application de la nuit. Au lever du jour, il a disparu.

Avec la lumière du matin qui fait reculer les évidences de la nuit, réapparaissent en force les objections de bon sens que m'ont faites mes amis. Dans ma chambre découpée en hexagone, ou quatre fenêtres font entrer le jour sous quatre angles différents, je suis comme cerné par la lumière et miné par le doute. Assis tout bonnement à ma table, je m'interroge : « Mais que suis-je bien en train de faire ? » Ce maudit dosage m'a fait perdre ma belle assurance. Pourtant, tout avait bien commencé ! Je me mets à douter de l'entreprise, à douter de moi-même. C'est alors que me monte aux yeux, comme à la rescousse, un visage autrement lumineux, celui du peintre Andreï Roublev. Je ne connais pas beaucoup de chapelles, de parloirs dans les maisons religieuses qui ne soient ornés aujourd'hui de sa célèbre icône de la Très Sainte Trinité. J'en possède une en miniature posée sur ma table, que je me mets à contempler.

Tarkowski a consacré À ce moine russe de la fin du XIV^e siècle l'un des plus beaux films que je connaisse : *La Passion selon Andreï*. Me revient en mémoire la célèbre séquence du doute. Premier épisode dont je puis me souvenir : Roublev est immobile, pinceau pendant à son bras, face à l'immense surface [158] blanche du chœur de la cathédrale de Moscou qu'il est chargé de décorer. Soudain, un vide se

fait en lui : l'inspiration lui manque, à moins que ce ne soit le courage, devant l'énormité de la tâche à accomplir, et il s'enfuit seul hors de la ville. Second épisode : Le voici errant aux abords d'un bourg en pleine effervescence. Là, il voit une foule de travailleurs menée au doigt et à l'œil et à la baguette par un jeune homme frêle d'apparence, encore un enfant. On fabrique le moule de la future grande cloche de l'église. Le maître d'œuvre qui possédait les secrets des alliages ayant succombé lors de l'épidémie de peste, il revient à son jeune fils Boris de le remplacer.

Voici le troisième épisode : Roublev lit l'angoisse qui monte dans les yeux du jeune homme, son alter ego, au fur et à mesure que le chantier avance : « Est-ce que le métal va prendre ? » Il le voit devenir de plus en plus nerveux et arrogant. Exiger bronze, or, métaux précieux, tout ce qui est fusible et liquéfiable. Quatrième épisode : Arrive le moment où, devant le prince, les prêtres et la foule, Boris fait mettre en branle le ballant de la cloche toute neuve, rutilante, dépouillée de son revêtement d'argile. Éclatent alors d'un seul coup le grand bourdon et la liesse populaire. Roublev voit le jeune maître s'effondrer, en proie à une crise de nerfs, tandis que la foule se disperse. Le cinquième épisode, le plus fort, marque la conversion. Ils sont seuls et Boris se livre : « C'est que mon père, ce vieux brigand, est mort sans rien me révéler ! - Viens, lui propose le moine, on va continuer ensemble, toi à fondre des cloches et moi à peindre des icônes. » Le film, jusque-là en noir et blanc, s'achève sur les images en couleurs de la fresque accomplie de la Très Sainte Trinité.

[159]

Nuit du lundi 10 au mardi 11 mai

À 21 heures, chez la mère d'Ilongué, j'attends Nkongo d'un moment à l'autre. Une heure passe et je commence à être pris de panique à nouveau car il n'est pas homme à manquer un pareil rendez-vous ! Enfin, le voilà ! L'orage qui est tombé sur la ville, explique-t-il prosaïquement l'a empêché de sortir de chez lui plus tôt... Que s'est-il passé dans sa tête ?

Pour la troisième fois, nous reprenons le rituel en suivant scrupuleusement le protocole. La chèvre me paraît beaucoup plus nerveuse que durant les deux premières nuits et nous avons de la peine à la maintenir par les cornes pendant que Nkongo lui applique sa dose de gouttes dans les yeux. Il est d'ailleurs entendu que nous ne laisserons pas chez Ilongué la chèvre dont les voisins commencent à se plaindre des bêlements nocturnes. Demain, Nkongo et moi la conduirons chez sa mère en pays abo. Je remarque l'absence, pour la seconde nuit de suite, de la maîtresse de maison, retenue, me dit Ilongué, à une assemblée religieuse. Mais il est entendu qu'elle préparera le repas rituel, appelé « dindo », un temps fort de la neuvaine, prévu pour mercredi soir. Il est tard et les enfants, déjà drapés dans leur pagne de nuit noué à l'épaule, nous regardent partir les yeux grands ouverts.

Au Centre de rencontre, quand descendant de ma chambre à 3 heures du matin je m'approche de lui, je le trouve étrangement calme. Tout l'après-midi, me dit-il, il a été dérangé par les voisins, les malades, ses enfants, comme rarement cela lui était arrivé. Mais il a senti l'impact sur lui des rites à la manière inhabituelle avec laquelle il a fait face, sans le moindre trouble, à tous ces tracas. [160] Ses yeux sont lourds mais ne lui font pas mal. Ilongué, tout à l'heure, lui a demandé, comme il l'avait fait pour moi autrefois, ce que son « corps » ressentait. Il s'est tu. Comment devait-il réagir ? « Tu n'avais pas à répondre à ce genre de question ! » lui ai-je dit.

Ce n'est pas moi qui demanderais à Nkongo s'il voit. Le faire, c'est me situer sur le registre de la photographie ou de l'enregistrement qui évidemment n'ont pas eu de place durant la cérémonie. De même, Nkongo ne m'a jamais demandé si je voyais. Ni Din, avant lui. Ce sont des questions que l'on ne pose pas. Je le saurai un jour à la manière dont il soignera ses visiteurs, à l'assurance qu'il aura gagnée, à la maîtrise dont il fera preuve. La voyance n'est pas de l'ordre de la matérialité, même si elle a - comme je m'en suis fait une idée pour mon compte - un support sensoriel. Mais poser la question à Nkongo aurait je ne sais quoi d'impudique ou de sacrilège, au sens étymologique du terme, ce serait comme de « voler » une chose sacrée. S'il « voit », ce ne peut pas être tout à fait comme moi à cause des contextes culturels différents dans lesquels nous sommes nés et où nous évoluons. Le lui demander, c'est risquer d'affaiblir entre nous une relation autrement

plus importante que de satisfaire notre curiosité réciproque, une relation d'ordre spirituel.

Mon parcours à l'intérieur d'une culture qui n'était pas la mienne m'a obligé à me situer face à ces réalités du monde invisible qu'on nomme, dans ces milieux, le ndimsi. Longtemps je me suis demandé s'il était honnête de ma part de laisser croire aux nganga et à mes visiteurs que j'adoptais sans objection leurs certitudes. Puis j'ai découvert à quel point leur modèle de représentation du monde et des événements se tenait. Un système irrationnel ? [161] Si je devais le critiquer, ce serait plutôt pour son excès de rationalité et de logique. Un système qui n'avoue ni ne connaît de faille ! Non que les nganga puissent me rendre compte de la cohérence du tout, encore moins me fournir une cosmogonie qui n'a, sans doute, jamais été formulée comme telle. Mais chaque événement conservait une place et un sens en référence à un ordre traditionnel encore opératoire.

Dans ce contexte, poser une question qui pourrait passer pour un jugement de valeur reviendrait à mettre en cause la validité de tout un corps cohérent de certitudes. Par politesse, on ne vous rira pas au nez, si vous le faites, mais vous serez tenu pour un naïf. Et ce ne serait pas sans fondement. Qui donc, en effet, peut vivre une expérience forte, de soi irréfutable, hors de son propre modèle culturel de référence et de représentation ? Moi-même, est-ce que je fais exception ? Aussi ai-je choisi de me taire.

Masque douala.

[162]

[163]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 12

DINDO ET DIBANDI

[Retour à la table des matières](#)

Quand nous arrivons à Souza, au début de la matinée, la maman de Nkongo se trouve devant la porte de ce que je n'oserais pas appeler une maison, tout juste une masure à demi effondrée de paysanne solitaire. Je mesure la pauvreté de cette femme. Elle est à la fois ravie de nous voir et manifestement étonnée que nous amenions de la ville une chèvre. Elle garde un port droit malgré son âge et en dépit d'un état maladif quasi permanent. Mais ai-je jamais vu de vieilles personnes courbées au Cameroun, habituées qu'elles sont depuis leur enfance à porter les charges sur la tête ? Après la mort de son mari, quand Nkongo n'avait que trois ans, elle s'installa dans le gros bourg de Souza, en pays abo, situé à trente-cinq kilomètres au nord de Douala. Comme son autre fils est décédé, il ne lui reste plus au monde que celui-là. En retour, Nkongo lui porte de la vénération. Pendant qu'elle nous sert un repas - en garde-t-elle un toujours prêt pour le cas où son fils viendrait ? -, Nkongo lui demande, sans plus d'explication, de bien vouloir garder et protéger la chèvre comme s'il s'agissait de lui-même...

Après un long moment de silence, je m'excuse auprès d'elle de ne pouvoir rester davantage et nous repartons vers Douala en [164] saluant la dame et la chèvre, toutes deux demeurant songeuses côte à côte sur le pas de la porte, un tableau que j'aurais bien voulu, cette fois, prendre en photo.

— Et si la chèvre est volée ? demande soudain Nkongo dans la voiture.

— Quand je rentrerai de voyage, lui dis-je alors, je saurai quoi faire sur toi.

Je profite du chemin de retour pour lui retracer les grandes lignes des cérémonies de ces trois jours que, le nez sur les rites, si l'on peut dire, il n'a pas été en mesure de considérer avec assez de hauteur. La première nuit fut donc consacrée à le « laver » dans une cuvette neuve au moyen des feuilles et d'un coq. En réalité, c'était l'univers aquatique, végétal et animal dans sa totalité qui l'accueillait, le purifiait et le renouvait. En même temps, la chèvre, elle, était introduite par nos soins, plus précisément par la distillation d'un produit de haute teneur au niveau de la fontanelle et sur ses yeux, dans l'univers mystique du ndimsi. C'est durant la seconde et la troisième nuit que s'est faite l'identification entre l'animal et lui. Ne dit-on pas : « La chèvre, c'est identiquement la personne » ? Elle lui donnait de la sorte deux autres yeux. Maintenant, cette chèvre doit être gardée en vie jusqu'à ce qu'elle meure de sa belle mort, à la différence de ces animaux que l'on immole au cours des traitements, au lieu et place des victimes de la sorcellerie. Elle lui sert, pour ainsi dire, de bouclier, encaissant les coups qui lui sont destinés dans le ndimsi... J'en reste là, prenant soudain conscience de la lourdeur de mes explications, comparée à la simplicité éloquente des gestes rituels.

Le temps manquant, je ne m'attarde pas sur le sens des [165] insignes de sa fonction posés dans le fond de l'assiette. Ils lui sont plus familiers qu'à moi. La pièce de monnaie ancienne servant à racheter les esclaves de la sorcellerie ; la dent de panthère, à manier comme le poinçon du télégraphiste pour envoyer des messages au-delà du mur des yeux - et Nkongo de m'affirmer connaître par cœur l'alphabet

morse pour avoir été scout ; le cadenas ouvert qui libère les prisonniers de la sorcellerie ; et le miroir, support optique de la vision... Nous devisons. Il me raconte un souvenir d'enfance au village : si l'on voyait deux serpents se battre, il fallait attendre. Celui qui avait le dessus filait en rampant et ramenait bientôt des herbes dans sa gueule pour soigner le vaincu. Alors on les tuait à coups de bâton et, avec ces herbes, on savait comment se protéger des morsures !

Je regarde distraitemment sur la droite de la route et soudain m'apparaît dans toute sa majesté le mont Cameroun. Comment ne l'ai-je pas vu à l'aller ? Il est le symbole de ce qui est et que l'on ne voit pas ! Pourtant il crève les yeux avec ses quatre mille mètres de haut ! Mais il demeure si souvent enfoui dans les nuages qu'on oublie jusqu'à son existence. Ce matin, on le croirait à portée de main, alors qu'il domine le pays à une soixantaine de kilomètres de nous. Les Douala l'appellent « montagne de Dieu » (mudongo mwa Loba) ou même « dos de Dieu » (mongo ma Loba), à cause de cette échine gigantesque dont ne se détache aucune tête proportionnée à sa taille ³¹. Mais, ce matin, le sommet se distingue nettement du corps de la [166] montagne par la gracieuseté des couleurs. Les contreforts forment au premier plan un socle d'un gris charbonné jusqu'à mille mètres. Au-dessus se dresse le pan d'une muraille brune qui atteint les trois mille mètres. Là-haut, à la faveur d'un pastel gris-rose bien distinct, nous pouvons deviner mille mètres d'échappée en pente plus douce, vers le ciel du Nigeria voisin. En trente-cinq ans de voisinage, je crois n'avoir jamais vu son relief apparaître aussi nettement.

Tournant nos dos d'homme à la montagne, nous retrouvons Douala. Le pont sur le Wouri traversé, je dépose Nkongo dans sa famille en lui donnant rendez-vous au Centre pour le soir. Mais aucune cérémonie n'est prévue avant le lendemain. « Chez nous, tu dormiras aussi bien... » ai-je dit à notre gardien de nuit pour le taquiner !

³¹ Est-ce sous l'influence de la Bible qui fait désormais partie de la Tradition des Douala ? : « Tu ne me verras que de dos », dit Dieu à Moïse sur la montagne du Sinaï. Livre de l'Exode, chap. 33, v. 23.

Nuit du mercredi 12 au jeudi 13 mai

Au cours de la messe que je célèbre dans la chapelle du Centre à 18 h 30, devant l'assemblée des fidèles des jours ordinaires, avant de me rendre au dindo, j'éprouve le désir de vérifier intérieurement la justesse de ce que je suis en train d'entreprendre. Non pas par une réflexion théologique – est-ce bien le moment pendant la messe ? –, mais par une sorte de confrontation des deux cérémonies au niveau de ma sensibilité, selon nos règles de discernement. Nous rejoignons là une expérience spirituelle commune aux chrétiens : « Quand je fais quelque chose de mal, m'a confié l'un de mes visiteurs, ma conscience bat ! » En d'autres termes, la question à se poser est celle-ci : « Est-ce que je connais [167] la paix intérieure ? » Pour qui a l'habitude, le cours de la messe n'en est en rien modifié. Par trois fois, je le fais à des moments choisis : la lecture de l'Évangile, la prière pour l'Église, la consécration. Je suis comme apaisé de ne pas sentir de conflit naître alors en moi.

Quand nous arrivons chez Ilongué pour le repas de clôture appelé dindo, une double surprise nous attend : la présence d'une nouvelle personne et l'absence de la mère. L'imminence du repas met les enfants dans une sorte d'excitation contenue, qui se manifeste dans le galop de leurs yeux et l'immobilité de leur corps. Le plus petit cependant n'en peut plus d'être content et sautille indéfiniment sur place. Ils bouchent la porte d'entrée quand nous nous présentons. Et je vois apparaître derrière eux la haute stature de cet autre Éric, dernier fils de Din, que je n'ai pas revu depuis la levée de deuil à Malimba, voici près de dix ans ! Sa présence, ce soir, au dindo télescope tant de souvenirs que j'en reste pantois. Il est de façon si patente le portrait de son père que je ne peux pas m'empêcher de le lui dire malgré la banalité du propos. Avec le fils d'Ilongué qui porte mon nom, cela fait deux générations d'Éric-de-Rosny ! Comme ce phénomène d'homonymie se propage dans d'autres familles amies, j'ai obtenu des parents qu'on se serve de mon nom comme pseudonyme, à la rigueur comme patronyme, mais que mes « mbombo » (personnes du même nom) gardent une appellation familiale !

Jeannette nous fait entrer au salon. J'ai souvent dit à Ilongué comme à Nkongo que leur chance dans la vie était d'avoir trouvé de pareilles épouses. Plus petite de taille que Jacqueline, [168] qu'elle n'a d'ailleurs jamais rencontrée, Jeannette est aussi plus souvent malade. Il y a pourtant chez elle une endurance au-dessus du commun. Avec les maigres économies de la famille, elle achète des fripes qu'elle remet patiemment en état pour la vente, complétant ainsi ce qu'apporte au foyer son électricien ambulant de mari : « C'est que, m'a-t-elle dit, les temps sont durs : les temps où il suffisait de renverser de la salade sur le sol pour qu'elle pousse n'existent plus ! » Avec un bon nombre d'analystes de la vie sociale et économique de ces grandes métropoles africaines, je suis convaincu que sans l'engagement des femmes elle se déliterait davantage. À l'intention des féministes qui m'approuvent, quand j'ai l'occasion de développer ce thème en public, je précise avec quelque malice qu'il s'agit des femmes en tant que mères de famille !

« Où est Ilongué ? - À la cuisine », répond Jeannette ! Je m'étonne, car il revenait à sa mère de préparer le dindo. Je crois comprendre que la mère a préféré s'éloigner, comme elle l'a fait les deux dernières nuits du traitement, parce qu'elle appartient à l'une de ces assemblées de prière qui interdisent toute participation à des pratiques traditionnelles. Ces « nouveaux mouvements religieux non conformistes », comme certains sociologues les désignent, vont même jusqu'à juger démoniaque ces pratiques, à partir d'une interprétation fondamentaliste de la Bible. J'essaie d'imaginer l'embarras de cette personne acceptant qu'un prêtre préside une cérémonie qu'elle a avalisée pendant tant d'années comme épouse d'un nganga et empêchée maintenant d'y participer chez elle au nom de ses nouvelles croyances ! Je reste à la fois confondu de sa délicatesse et atterré !

[169]

Nous sommes maintenant groupés à même le sol autour de la grande cuvette neuve que je reconnais, contenant ce soir de la nourriture. Pas une nourriture dépendant du caprice culinaire d'Ilongué mais obéissant à des règles diététiques précises. Quand il s'agit du dindo qui clôture le traitement d'un malade, on y retrouve cuites et assaisonnées les herbes comestibles qui ont servi aux soins, à déguster avec les morceaux de la chèvre qui a été immolée. Cette fois, pas de chèvre, mais le coq blanc encadré par deux poulets pour faire nombre. On y trouve encore un abondant « miele ma sese », une recette pour servir

en sauce le plantain encore vert, et quelques secrets de cuisine... Mais Nkongo est le seul à recevoir, comme ce fut le cas pour moi, certains morceaux grillés du coq, enfilés sur une baguette appelée « mbanja ». Accroupis, nous employons les doigts réunis des deux mains pour attraper et absorber les bouchées brûlantes, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans la cuvette. Interdit de croquer les os qui seront enterrés ou conservés. Je guette le regard des enfants. On se régale.

Je me mets à regretter que ce repas rituel n'ait jamais, à ma connaissance, servi de parabole pour introduire les chrétiens à une intelligence mieux inculturée du mystère de la sainte Cène. Une parabole qui ferait voir par contraste comment Jésus prend délibérément la place des animaux immolés et s'offre lui-même en nourriture pour la guérison et le salut de tous les hommes. C'est que, depuis le début de l'évangélisation de la Côte, ces rites séculaires sont tenus pour suspects, voire interdits. Les évoquer à l'église ne ferait que choquer. Au cours d'une conférence ou d'un débat, le rapprochement peut davantage être esquissé. N'existe-t-il [170] donc pas une manière d'annoncer l'Évangile qui fasse se réconcilier les chrétiens avec le meilleur de leurs traditions ancestrales, autrement dit avec le fond d'eux-mêmes ³² ?

Du jeudi 13 au lundi 17 mai

Suite et fin de la neuvaine. 9 est le chiffre de la complétude dans l'univers rituel bantou. 3 est réservé aux moments forts, comme les trois nuits des rites de l'ouverture des yeux. À quoi s'ajoute une quatrième nuit consacrée au dindo par manière de confirmation. Pendant les quatre jours qui nous restent, nous en prendrons trois pour le ngando déjà pratiqué l'an dernier sur Nkongo, dans le but de prolonger sur lui l'effet du bain et des gouttes dans les yeux et de le protéger. Les chiffres 3, 4, 7 et 9 rythment la vie rituelle. 7 est souvent réservé à une

³² « Si le christianisme est la religion de la rupture avec les religions antérieures, il doit en même temps recueillir le meilleur de la culture religieuse de l'humanité, faute de quoi, absent des espaces sociaux et culturels, il deviendrait imperceptible et se condamnerait à mort. » Guy Coq, *Esprit*, Paris, avril-mai 1986, « Que m'est-il donc arrivé ? », p. 124.

quantité d'objets comme, par exemple, un nombre de morceaux d'écorces et 4 fait la jonction entre 3 et 7. Tout s'emboîte. Cette arithmétique va de soi dès lors que l'on procède à des cérémonies d'inspiration traditionnelle, avec une certaine souplesse à garder dans son interprétation.

C'est durant la troisième nuit d'un triduum sans histoire que Nkongo me présente la pièce manquante à l'édifice : le don qu'il me doit. La dispense qui lui est faite de me « donner » une personne [171] - sujet déjà débattu entre nous - ne le décharge pas de l'obligation de m'offrir un cadeau d'importance. Le don insigne que je lui fais de la double vue exige de sa part en contrepartie un certain contre-don, comme il en va dans la plupart des tractations sociales. Nkongo l'a appris à ses dépens lors de la cérémonie de la dot pour son mariage. Quant à moi, j'avais offert à Din un filet de quarante mètres. Que va bien m'apporter Nkongo pour me faire plaisir, lui qui manque cruellement de moyens financiers ? Je me doute qu'il a longtemps cherché avant de trouver. La surprise, c'est un cahier écrit de sa main, retraçant avec précision la manière dont son maître Loé a reconstruit son dibandi. Un cadeau de prix, en effet.

« Dibandi » est un substantif tiré du verbe « banda » qui veut dire « conjurer ». Il désigne un emplacement destiné à conjurer, combattre, stopper les forces maléfiques du ndimsi par les armes mêmes du ndimsi ou, pour reprendre le terme le plus utilisé en langue française par l'homme de la rue, c'est le lieu du « blindage mystique ». Dans les temps anciens, le dibandi était construit à l'extrémité du village ou du quartier, comme en avant-poste, pour filtrer les courants d'influence. Le nganga y accumulait tous les instruments de protection et de communication nécessaires à l'exercice de sa fonction. Celui de Loé, je m'en souviens, était à première vue un formidable dépôt et presque un dépotoir d'écorces et d'objets hétéroclites, mais, pour le connaisseur, tous destinés en réalité à une fin précise. En 1972, la première fois que je l'ai rencontré, Loé venait de le reconstruire avec justement l'aide de Nkongo.

La partie principale du dibandi est une tombe de près de deux [172] mètres de long et presque autant en profondeur, creusée à la mesure d'une personne humaine. Y sont accumulés en quantité des morceaux d'écorce de tous les arbres actifs que le nganga emploie, sauf le njum bwele qui anéantirait la force des autres. S'y déposent aussi di-

verses peaux et plusieurs ossements qui ont chacun leur rôle. Conformément à notre convention, je n'en dévoilerai pas davantage, me contentant de reproduire un extrait de l'injonction faite à tous ces objets puissants devenus sujets personnalisés au cours de la cérémonie d'inauguration. L'énergie du dibandi doit être continuellement réactivée par des rites et des déclarations de cette facture :

Informez-vous de tout ce qui se passe jusque dans les profondeurs mêmes des eaux ! Dès maintenant, soyez les ambassadeurs de ce dibandi. Dieu tout-puissant a donné à chacun de vous ses capacités. Défendez-vous donc et faites cela pour le bien et non pour le mal, à la gloire du Seigneur !

Je remercie Nkongo sans trop lui manifester le plaisir qu'il me cause, par souci de rester dans le cadre obligé du don et du contre-don.

— Je n'ai plus rien à t'apprendre. Je pars demain pour un long voyage. Même si je ne revenais pas, tu aurais les moyens de continuer ton travail de nganga. Tu es maintenant indépendant de moi. Mais sache que ce travail difficile et dangereux ne te rendra pas riche. Ce sont les charlatans qui s'enrichissent ! Garde-toi de l'argent !

— Vous me dites la même chose que Papa Loé : ce n'est pas la richesse qui est première. Quand quelqu'un n'a pas d'argent et [173] qu'il est malade, je le soigne gratuitement par faiblesse. Papa Loé n'a pas voulu donner cette science à l'un de ses fils, mais à moi qui l'ai servi pendant dix ans. Pendant sa vie, je ne souhaitais pas avoir les yeux ouverts. C'est après sa mort que j'en ai senti le besoin pour savoir d'ou venait le danger. À propos de ma femme, elle s'est étonnée de tous ces va-et-vient. Je lui ai dit que j'étais conduit par vous et ça lui a donné confiance.

Pour conclure, je lève l'interdiction que je lui avais faite d'évoquer devant qui que ce soit la cérémonie de l'« ouverture des yeux », tout en lui recommandant la discrétion.

La veille de mon départ pour l'île Maurice, je reçois plusieurs visites, dont celle de deux jeunes gens du même âge, animés de la même intention et venant pourtant d'horizons différents. Ils ont tous deux un profil physique élancé, avec ce teint sombre que l'on dit ici « un peu noir ». Ils seraient venus ensemble que je les aurais pris pour des frères. Et pourtant quelle distance entre eux ! Le premier à se présenter est un grand séminariste. Il m'écoute souvent sur son petit poste de radio depuis sa cellule, quand je réponds au courrier des auditeurs de l'émission *Digestif*.

Le soir tombe et mes visiteurs du jour sont partis. Je l'accueille là où je reçois d'habitude, dans l'hypothèse d'un entretien confidentiel, et, très vite, mais à mots feutrés, il me communique la raison de sa visite. Nous échangeons dans des termes que je ne crois pas déformer :

— Je viens vous demander de m'aider à faire comme vous, me dit-il simplement !

[174]

Dès cette phrase d'introduction, je sais déjà que je ne pourrai pas le satisfaire. Mais je le laisse s'expliquer :

— J'ai dû quitter mon village très jeune pour entrer au petit séminaire. Beaucoup de traditions m'échappent. Quand j'interroge les Anciens pendant les vacances, sur les affaires du ndimsi, par exemple, ils ne veulent pas me répondre. Je me rends compte que je n'avancerai pas en posant seulement des questions, il me faut autre chose !...

— Pourquoi voulez-vous en savoir plus ? lui demandai-je plutôt sèchement.

— Quand je serai prêtre, les chrétiens me confieront leurs problèmes, comme ils le font avec vous. Il faut que je connaisse le dessous des choses.

Je craignais qu'il ne se place sur le registre à la mode de la promotion des cultures. Mais il envisageait son futur ministère, ce qui sonnait plus juste. Néanmoins, je ne me voyais pas accéder à sa demande.

— Je vous donne raison sur un point ! Il faut que vous cherchiez à connaître vos coutumes le mieux possible. Mais il y a plusieurs façons d'y parvenir. Moi, j'ai suivi une piste, ou plutôt j'ai été emmené sur une piste, une piste « privée », pour ainsi dire. Elle était faite sur mesure, vu ma qualité d'étranger. Vous, vous êtes un fils du pays... Vous n'avez donc pas besoin d'un tel détour.

— Comment ferai-je alors ?

— Si vous revenez à la charge et que vous questionnez les Anciens avec modestie et sans arrière-pensées, je suis sûr qu'à la longue ils vous répondront. Il faut user leur résistance et surtout [175] les rassurer, du fait que vous êtes séminariste. Affaire de tact et de temps. Trouvez votre propre chemin ! Vous êtes né ici, aussi percevrez-vous l'essentiel mieux que moi.

C'était un peu vite dit. Craignant que mon refus ne soit à ses yeux qu'une échappatoire, je confiai à mon cadet mes pensées du moment :

— Vous voyez ! À part la toute première démarche que j'ai faite de mon propre chef pour rencontrer des nganga, ce sont eux ensuite qui m'ont pris en charge. J'étais comme un payeur emporté par le courant - un payeur consentant, c'est vrai - soucieux seulement de ne pas dévier de ma « vocation », lui trouvant même tout son sens dans l'aventure. Comment voulez-vous que je vous encourage à m'imiter, si ce n'est pas moi seul qui ai mené ma barque ? Nous ne savons pas où ça vous conduirait ! Pour ces émissions à la radio que vous écoutez, par exemple, je ne me suis pas porté volontaire : on est venu me chercher...

J'aurais pu retracer devant lui les étapes du parcours pour le lui prouver, n'eût été la discrétion à garder. N'était-ce pas Din qui avait songé le premier à m'ouvrir les yeux ? Et Nkongo à me faire la de-

mande à son tour ?... Odette et Évelyne m'invitant à l'émission *Digestif*? Et maintenant tous ces visiteurs qui viennent me consulter sans que je les convoque ! Il a senti ma détermination, mais l'a-t-il comprise à travers ce ton distant et ce langage imagé ? Moi-même savais-je vraiment le pourquoi de mon refus ? Réaction instinctive ? Ou inspirée ? Peur de choquer le clergé ? De toute façon, je ne me voyais pas en train de reproduire sur lui les rites de l'ouverture des yeux. Mon jeune Nicodème est reparti silencieusement sans se retourner.

[176]

Quand apparaîtrait soudain la silhouette de l'aîné des Éric ! Ce qu'il me demande timidement tient en quatre mots, que j'accueille comme venant de son père : « Je veux devenir nganga ! - Tu sais, lui répondis-je, c'est un rude métier ! On verra ! » Ne revenait-il pas maintenant à Nkongo de l'initier ?

[177]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

II. LA SIMPLICITÉ DE LA CHÈVRE

Chapitre 13

ÉTAT DE LA SORCELLERIE

« La sorcellerie,
ça ne s'enlève pas comme une chique ! »
Nkongo.

[Retour à la table des matières](#)

Le salon, où j'arrive bon premier, se trouve à l'étage d'un immeuble dans un quartier commercial de Douala. Ni fauteuils rembourrés ni placards de livres aux reliures rutilantes, comme en raffolent les familles bourgeoises, n'ornent la pièce : le mobilier est simple. Mais, en guise de bibelots, s'étale une fascinante collection d'oiseaux de nuit, chouettes ou hiboux, en bois, porcelaine, matière plastique, rien que des objets d'importation. Je suis dans le salon de la seule psychiatre du Cameroun, ce qui justifie sa singularité. Chouette par la tradition grecque de la médecine, hibou - oiseau du ndimsi - par ses antécédents, elle se manifeste plutôt par sa jovialité, plus prête à rire qu'à ululer. Elle est l'inspiratrice de notre groupe d'étude de la sorcellerie.

Rentré l'avant-veille de l'île Maurice, je ne veux pas manquer cette réunion du 6 juillet 1993, où il est entendu que nous ferons le point sur nos travaux de recherche. Mais j'ai décidé de ne rien dire sur les

rites d'ouverture des yeux de Nkongo. Arrivent après moi le gynécologue, l'administrateur civil, l'otorhino-laryngologiste, l'avocat, tous camerounais. La santé, la justice [178] et la religion, ces trois départements les plus concernés par les problèmes de sorcellerie, sont ainsi représentés, comme nous le souhaitions. Au début de nos rencontres, le groupe parlait du sujet avec distance comme d'un symptôme inquiétant de l'état de la société. N'est-il pas significatif que nous l'ayons d'abord intitulé « groupe d'étude sur les phénomènes de sorcellerie » ? « Ça m'intéresse, nous disait l'avocat, mais je me demande ce que je vais bien pouvoir apporter au groupe ! » Quant à la psychiatre, elle avouait : « Les patients ne viennent pas à moi pour parler de la sorcellerie, bien qu'ils soient convaincus d'être envoûtés ! Je représente à leurs yeux la médecine des Blancs ! Je ne vous dis pas que je ne crois pas à la sorcellerie, mais je ne suis pas dans le système ! » Les autres se taisaient. Mais chacun fit sien le diagnostic d'un notable, que je leur ai rapporté : « Il n'y a jamais eu autant de sorcellerie à Douala qu'aujourd'hui ! » Et ils me demandaient des livres pour se documenter.

En un an, nos entretiens nous ont amenés à nous intérioriser davantage. Chacun s'est découvert des attaches personnelles ou familiales avec cette réalité sociale et quotidienne, l'obligeant à la considérer du dedans : « Un psychiatre qui n'a pas fait de psychanalyse, reconnu notre hôtesse, n'est pas capable d'aborder les problèmes de sorcellerie ! » Ceux qui s'étaient tus au début décrivirent longuement, occupant à eux seul plusieurs séances, des cas de sorcellerie qui touchaient leurs enfants ou leurs amis. L'avocat s'est souvenu de sa plaidoirie lors d'une affaire d'empoisonnement, et le gynécologue d'ajouter : « Ça nous invite à la modestie intellectuelle ! » L'administrateur conclut la série des aveux en relançant les débats : « C'est une très bonne chose que [179] ce groupe, mais on tourne en rond. Trop de faits ! Où va-t-on ? Au départ, on se posait une question : "Qu'est-ce qu'on peut faire ? Peut-on apporter un soulagement ?" Je crois que maintenant nous piétinons. Est-ce qu'il ne faudrait pas savoir d'abord quelle est l'origine de la sorcellerie ? »

Revenant de l'île Maurice où j'avais été chargé de mettre en place une équipe d'enquêteurs qui devait évaluer « les comportements religieux populaires », en particulier ceux des créoles, tous chrétiens, je comprenais mieux maintenant les raisons du malaise de notre groupe. Cette impression d'inconnu est ressentie davantage encore par les

créoles mauriciens. J'ai découvert un peuple inoubliable d'humanité mais blessé, dont les racines culturelles avaient été presque toutes extraites au temps de l'esclavage, d'une manière plus systématique que dans les pays (seulement) colonisés. Presque, mais non pas totalement ! J'avais, il est vrai, l'esprit en éveil. Aussi ai-je écouté avec émotion la belle-mère de l'un des enquêteurs me raconter comment les « longanistes ³³ » de l'île - ces lointains héritiers des nganga - s'y prenaient pour juguler l'envoûtement. Ils coupent le cou d'un poulet, m'a-t-elle expliqué, et en versent le sang sur le sol pour les « diables ». Puis ils font cuire la chair qu'ils déposent sur une feuille de bananier plantain. Les patients, leur famille et le longaniste s'accroupissent tout autour et prennent ensemble cette nourriture, chacun avec les deux mains. Il faut enterrer les os, car rien ne doit aller à la poubelle... Ce sont des « mensongeries », conclut-elle, elle dont la [180] famille paternelle était de souche malgache et la famille maternelle pourtant africaine !

À la différence des créoles, dont les ancêtres furent systématiquement empêchés de se regrouper par région d'origine, les arrière-petits-enfants des Camerounais demeurés au pays ont la possibilité, pour peu qu'ils s'en donnent la peine, de retrouver des traces de leur passé. Délibérément tournés vers le monde moderne, ils y répugnent le plus souvent. Notre groupe reconnaît maintenant la nécessité, de cette rétrospective pour comprendre l'inflation du phénomène de la sorcellerie à Douala. Nous avons décidé de nous y employer ce soir en lisant ensemble les récits fondateurs qui sont parvenus jusqu'à nous.

Le premier récit nous vient de l'est du Cameroun et des pays frontaliers. Il nous est transmis en six versions que je me suis efforcé de condenser ³⁴. Pour simplifier nos débats, nous convenons de traduire le mot « evu », qui est au cœur du récit par « pouvoir de sorcellerie » :

Aux origines, « evu » logeait dans un arbre de la forêt au bord d'une rivière et il ne se nourrissait que de viande. Passe un jour auprès de lui une femme qui se rendait à la pêche. « Evu » lui offre de la viande et celle-ci

³³ Longaniste, mot créole venant de l'arbre « longan », dont on tirait un onguent.

³⁴ Louis Mallart Guimera, *Ni dos ni ventre*, Paris, Société d'ethnographie, 1981, p. 24 sq. « Evu » est représenté le plus souvent par un petit animal doté de dents redoutables.

l'invite, en retour, à la suivre au village. « Comment pourrai-je m'y rendre, lui réplique-t-il, moi qui ne marche pas à la façon des hommes ? » Et il obtint de pénétrer en elle par ses jambes écartées pour loger dans son ventre. C'est à l'abri de cette cache qu'il entra dans le village des hommes. Là, il exigea de la femme qu'elle lui fournisse [181] régulièrement de la viande, sa seule nourriture. Tout y passa : le gibier qu'apportait son mari, les poulets et les chèvres, jusqu'à ce qu'un jour elle dût lui donner son propre enfant à manger !

Deux récits complémentaires font état du mode de transmission de l'evu, soit par génération, soit par passation volontaire. C'est une grand-mère qui profite d'une partie de pêche à la rivière pour saisir la main d'une fillette, au moment où celle-ci va attraper un poisson dans un trou, et qui lui dit : « Tu auras beaucoup d'enfants mais tu devras "donner" quelqu'un ³⁵ ! »

Nous comparons ces récits avec celui qui a été recueilli dans les montagnes de l'Ouest, chez les Bamiléké, à cinq cents kilomètres des premiers. Les mêmes éléments structuraux apparaissent, preuve d'une parenté culturelle ancienne :

Il était une fois deux femmes qui cultivaient côte à côte leur champ. Chaque année, l'une obtenait une récolte d'ignames beaucoup plus abondante que l'autre. Un jour, en traversant une rivière, la femme moins chanceuse fut interpellée par une petite herbe : « Je sais que tu es malheureuse, lui dit-elle, cueille-moi et mets-moi dans ton sac, ton champ produira plus que celui de ta voisine. » La femme accepta la proposition et, l'année suivante, elle fut comblée. L'herbe sortit alors du sac et réclama son dû : « J'ai faim, lui dit-elle, il faut que tu me donnes à manger l'un de tes enfants ! » La femme lui remit à contrecœur son premier-né. L'herbe but son sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais elle ne fut pas pour autant rassasiée. Aussi demanda-t-elle à la femme son second enfant. Celle-ci refusa. Elle insista, mais la femme ne céda pas. Alors la petite herbe dit : « Si tu ne veux plus me nourrir, mange-moi afin que je ne sois plus torturée par la faim. » La [182] femme l'avalait. Depuis lors, l'herbe demeura dans son ventre et dans celui des filles qu'elle mit au monde. C'est ainsi que, grâce à ce petit organe supplémentaire, les femmes-sorcières se transforment la nuit en hiboux-vampires ³⁶.

³⁵ Cf. *supra*, le récit de l'angoisse de la fillette, p. 120.

³⁶ Charles-Henry Pradelles de Latour, *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Paris, EPEL, 1991, p. 69.

À part l'administrateur et moi, aucun autre membre du groupe ne connaissait l'existence de ces récits fondateurs. Le seul auquel ils sont habitués à se référer, comme tous les chrétiens et même les non-chrétiens de Douala, pour situer l'origine du Mal, est celui que rapporte le livre de la Genèse dans la Bible. Les lires ainsi, devant un auditoire qui découvre à travers eux sa tradition, leur donne une force singulière. Nous reconnaissons qu'il s'agit bien là des racines de la sorcellerie qui a cours en ville aujourd'hui, sous sa forme la plus élémentaire mais aussi la plus inquiétante : l'existence d'un contre-pouvoir occulte responsable du désordre social, le secret de sa transmission, la mystérieuse complicité de la femme, le caractère dangereux de l'eau et de la nourriture, le rôle pervers de la jalousie... Le monde a-t-il tellement changé ³⁷ ? Notre groupe tente de faire le joint entre les récits d'antan, simples et suggestifs, mais de formulation mythique, et la situation actuelle, confuse mais observable. Et l'entre-deux ? Nous tentons de le reconstituer ou de l'imaginer en vue d'une meilleure intelligence de ce qui nous arrive aujourd'hui. Toujours [183] dans un esprit de clarification, nous subdivisons sommairement le passé en deux temps : la vie traditionnelle d'avant la venue des Européens, autant que nous pouvons la restaurer, et le bouleversement qui suivit leur arrivée.

Comment la société traditionnelle réussissait-elle à contrôler la puissance dévastatrice représentée par l'evu qu'elle portait en son sein ? Réponse : par sa capacité, justement, de transposer dans le ndimsi - sur le terrain de lutte d'initiés, hors des regards ordinaires - des affrontements qui, traités publiquement sur la place du marché, auraient fait éclater le groupe ³⁸. Les « ngambi » (devins) et nganga - deux fonctions alors distinctes - jouaient, grâce à leur double vue, un rôle essentiel de prévention et de réconciliation à côté et parfois contre

³⁷ Cf. Pierre Geschiere, *Sorcellerie et Politique en Afrique*, Paris, Karthala, 1995 : « Le but de ce livre est d'explorer, en partant de quelques exemples camerounais, comment cette "modernité" de la sorcellerie - sa permanence dans des contextes nouveaux - marque les développements politiques », p. 16.

³⁸ « Les affaires de sorcellerie résolvent les conflits en faisant l'économie des coups et blessures. Les attaques à main armée ayant eu lieu, à Bangoua, en une décennie se comptent à peine sur les doigts de la main. » Charles-Henry Pradelles de Latour, op. cit., p. 81.

les chefs et les notables qui disposaient aussi de moyens d'arbitrage. Ces personnages devaient lutter ou négocier avec les fauteurs de troubles, sorciers et défunts récalcitrants. Par une sorte de consensus, on fixait ainsi dans le clan un seuil de tolérance à la violence physique, au-delà duquel on accédait à la violence mystique. On savait, en effet, que les jalousies, les haines et les désirs de vengeance pourraient être assouvis dans le ndimsi sans en venir aux mains. Cette stratégie apportait une paix extérieure et sociale relative que les devins et nganga devaient contrôler constamment à l'occasion des maladies et des deuils.

À la faveur de cette politique du détournement de la violence [184] physique s'était constitué un corps de personnages puissants, dont le pouvoir avait un caractère ambigu aux yeux des non-initiés. Sans la double vue, il était difficile, en effet, de savoir qui faisait quoi ! Et ce n'était pas sans crainte que l'on s'adressait aux devins et aux nganga auxquels on attribuait l'evu par amalgame. C'est ainsi, semble-t-il, qu'est apparue la distinction entre l'evu (donnant le mot « ewusu » en douala), attribué à toute personne qui dispose d'un pouvoir, pour le meilleur comme pour le pire, et le « lemba » qui incarne la sorcellerie dans toute sa perversité. Distinction valant encore aujourd'hui. N'ai-je pas entendu avant sa mort mon père adoptif, Caïn Diboundjé Toukourou, maître incontesté de la coutume à Douala, lancer avec une certaine fierté provocatrice et même chanter : « Ne suis-je pas un ewusu » ? Il n'aurait jamais dit, et à juste titre, qu'il était un lemba. Autre exemple : ces enfants aux quatre yeux ouverts, dits ewusu, et qui ne sont pas maléfiques ! Ce balancement subtil de la sorcellerie et de la contre-sorcellerie a sans doute représente une parade viable au danger incessant de la violence interne au clan, avant l'arrivée des Européens.

Que s'est-il alors passé ? J'y vais d'un récit de mon cru :

Il était une fois une vieille paysanne qui se rendait aux champs. Elle prenait toujours le même chemin pour y aller, avec sa houe et sa hotte. Soudain, elle entend au loin un bruit assourdissant et voit bientôt apparaître un engin gigantesque qui aplanissait le sol et rectifiait les abords du chemin. Terrifiée, elle se jette dans la broussaille. Arrivé à sa hauteur, l'engin lui dit : « N'aie pas peur, maman, je ne passe qu'une fois ! » Rassurée à demi, la paysanne reprend sa houe, sa hotte et poursuit son chemin.

[185]

Ainsi survinrent bruyamment les Européens. Mais passée la première surprise, l'ordre ancien reprit ses droits - sorcellerie comprise - et s'adapta sans disparaître aux nouvelles conditions de vie socio-économiques et religieuses.

S'est ainsi propagée, à côté ou à la place de l'ancienne sorcellerie de la dévoration, celle, non moins redoutée, de la vente des personnes, avec le souvenir de la « traite » des esclaves qui avait enrichi aussi bien des Européens que des chefs traditionnels ! Elle hante encore les rêves et la mémoire collective ³⁹. Avec l'accession de la population au pouvoir d'achat, la traite s'est pour ainsi dire vulgarisée dans les esprits et a donné un modèle de référence d'un type nouveau aux conflits familiaux, professionnels et politiques. Quelqu'un qui s'enrichit soudainement sans faire profiter son entourage de sa réussite personnelle risque de tomber dans le redoutable réseau d'accusation de la sorcellerie du commerce, dite de l'« ekong », à l'occasion du décès, de la maladie ou de l'échec persistant de l'un des siens qu'il est accusé d'avoir acheté ou vendu ⁴⁰. Quand la violence interne à la société est vécue sur [186] ce modèle, qui peut le résoudre encore aujourd'hui sinon le nganga ?

La croissance fulgurante de la ville de Douala est aussi un facteur d'exacerbation des phénomènes de sorcellerie. On assiste, en effet, à un processus d'individualisation sans précédent. Quittant un village où il était intégré à la vie sociale, le migrant ne peut plus s'identifier en ville à une seule communauté pour y trouver sa sécurité, mais à des

³⁹ La côte du Cameroun n'a pas été épargnée par la traite des esclaves mais ne semble pas avoir servi de base de trafic comme celle des pays voisins, le Nigeria, le Gabon. 40 000 esclaves auraient été embarqués à Douala entre 1756 et 1807 (Archives de Liverpool, communication personnelle, Pr Ralph Austen). Le Portugais Paduco Pereira écrit à propos de la côte du Cameroun vers 1505 : « On peut échanger ici des esclaves de 8 à 10 bracelets de cuivre par tête. » Et le Français Labarthe, à la fin de l'âge de la traite, en 1803 : « ... Au moyen d'un établissement, on pourrait s'y procurer 6 à 8 000 Noirs. » La traite fut abolie à Douala par un traité signé par les Anglais et les chefs, le 10 juin 1840. Cf Engelbert Mveng, *Histoire du Cameroun*, Paris, Présence africaine, 1963, p. 137 sq.

⁴⁰ René Bureau, *Le Peuple du fleuve. Sociologie de la conversion chez les Douala*, Paris, Karthala, 1996, chap. 3, « L'Ekong, magie d'envoûtement », p. 101.

groupements variés, scolaires, professionnels, politiques, religieux... Incapable de faire corps avec un seul groupe, il aura tendance à ne compter que sur lui-même, ce qui le porte, logiquement, à s'individualiser, au grand dam de sa famille. Car l'individu, ou plus exactement l'individualiste, dans la société traditionnelle, c'est le sorcier. Le verdict du notable peut trouver ainsi son explication : « Il n'y a jamais eu autant de sorcellerie à Douala qu'aujourd'hui ! »

La religion chrétienne a gagné l'adhésion de l'ensemble de la population de Douala, sauf celle des Bamiléké qui ne sont catholiques ou protestants qu'à 30%. Quand on demande à quelqu'un le nom de sa religion, il répondra spontanément « chrétienne », même si tel n'est pas le cas. Rien ne nous fait suspecter la sincérité de cette référence collective, vieille déjà d'un siècle. Mais c'est elle qui modifie le plus profondément, sans pour autant l'éliminer, la conception traditionnelle du Mal ou du Désordre. L'introduction de Satan sur le champ de bataille de la violence, avec le statut de créature supérieure, rend bénigne la sorcellerie comme telle, dont les acteurs, selon la Tradition, sont des hommes comme nous, à égalité de pouvoir avec les nganga. Tous les soupçons convergent maintenant vers Lui, l'Ange des ténèbres, au point que l'on [187] reconnaît son emprise sur les sorciers et les défunts malfaisants, considérés comme ses complices privilégiés. L'Esprit du mal ou les mauvais esprits absorbent ainsi le lemba aussi bien que l'evu, avec pour conséquence un nivellement et une radicalisation de la perversité du Mal : une vision pessimiste orchestrée par les sectes modernes. Et le culte rendu aux Ancêtres n'est plus assez vivant en ville pour la contrebalancer.

Seule une prédication centrée sur la divinité de Jésus-Christ, plus fort que les Puissances des Ténèbres, peut rétablir dans son équilibre la vision évangélique d'un Mal vaincu. J'emploie souvent la métaphore suggestive de Grégoire de Nysse, Père de l'Église d'Orient (IVe siècle). Satan est comme une pieuvre géante qui a été capturée et hissée sur le pont du bateau par le Pêcheur et son équipage. Hors de son élément marin, que peut-elle faire ? Elle a perdu son pouvoir offensif. Pourtant ses tentacules gardent leur force d'étreinte. Gare à celui qui s'éloigne de l'équipage pour s'en approcher de sa propre initiative ! Mais je ne peux pas compter sur les films de J.-Y Cousteau, qui passent régulièrement à la télévision, pour aider mon auditoire à visualiser la scène, tant ses pieuvres y sont aimables !

Nous restons perplexes ! Que pouvons-nous faire ? Écrire une lettre ouverte aux ministres de la Santé, de la Justice, aux Églises pour engager un débat public ? Nous y songeons. Et chacun donne son point de vue, qui reflète assez bien sa profession. L'ORL estime pour sa part que l'écoute patiente reste le meilleur service que nous puissions rendre, plutôt que d'employer le tapage des médias. Pour le gynécologue, notre rôle nous engage à engendrer des personnalités formées, plus qu'à lutter de front [188] contre la sorcellerie. La psychiatre a déjà choisi sa manière : « Le système de la sorcellerie, dit-elle, ne connaît pas le doute, il est basé sur la conviction. J'essaie au moins de faire venir un doute dans l'esprit de mes patients. » L'administrateur estime, quant à lui, qu'un phénomène de société comme la sorcellerie doit être traité au niveau des structures et des institutions : « Ce n'est pas limité à un individu ou à une famille. Devant une calamité comme celle-là, tout le monde devrait être solidaire. » Quand arrive mon tour de parler, je leur communique mon intention d'utiliser les médias sous forme d'interviews, d'articles ou de films, pour faire venir au jour, autant que je le pourrai, ce qui est indûment et de façon malsaine maintenu dans la clandestinité. Inspirée par la chouette ou le hibou, je ne sais, la psychiatre me met amicalement en garde contre les dangers d'un tel projet.

Éric de Rosny et sa chèvre, selon André Bouler.

[189]

**LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.**

III

ET LE SANG DE L'AGNEAU

« Un agneau se dressait qui semblait immolé.
Il avait sept cornes et sept yeux. »

Livre de l'Apocalypse.

[Retour à la table des matières](#)

[190]

[191]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.
III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 14

CINÉMA MUET

[Retour à la table des matières](#)

Sur la vitre arrière du taxi jaune qui l'a déposé devant le portail du Centre de rencontre de Bonamoussadi, est peinte en blanc la devise : « Mieux vaut imiter que jalouser ! » Il donne fébrilement son dû au chauffeur et gagne en trotinant le bâtiment central. Il arrive ainsi en longeant les murs jusqu'à la porte de la salle d'accueil du père, l'œil hagard. Il frappe.

— Entrez !

— Bonjour, mon père !

— Bonjour ! Asseyez-vous. C'est monsieur ?

— Monsieur Essola, mon père, du village d'Ekoundou, non loin de Yaoundé.

— Bon ! Je vous écoute. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Mon père, je suis venu vous voir pour que vous puissiez me conseiller un « mamy wata » qui me donne la sorcellerie de l'ekong !
(Stupéfaction du père.)

La télévision camerounaise tourne chez nous une séquence du dix-huitième épisode du feuilleton *Le Nouvel Orphelin*, qui passe chaque samedi sur le petit écran après les informations. L'intrigue est simple. Un sale type nommé Essola veut à tout prix devenir chef de son village. Il a déjà eu raison d'un premier rival et ce fut *L'Orphelin*, avec plus de cent épisodes. Voilà que [192] l'orphelin avait un fils, âgé de dix ans aujourd'hui, le « nouvel orphelin », qu'Essola de plus belle poursuit de sa haine.

— Vous pouvez répéter, s'il vous plait ?

— Je suis venu vous voir, mon père, pour que vous me conseilliez un « mamy wata » qui puisse me donner l'ekong !

— Vraiment, les gens de Yaoundé ne comprennent pas grand'chose à Douala ! D'abord, vous savez que je suis un prêtre, hein ! Pourquoi me faire une telle demande à moi ?

— Parce que vous êtes un spécialiste pour la recherche de la médecine traditionnelle.

— Ah ! On sait ça dans votre village ?

— Mon père !

— Vraiment, ces gens de Yaoundé ne comprennent pas grand'chose à ce qui se passe à Douala !

Je prononce pour la seconde fois cette phrase, absente du scénario écrit, en regardant de façon appuyée la caméra, non sans un malin plaisir. Message passé.

— Vous faites une confusion totale ! L'ekong ? Vous savez ce que c'est que l'ekong ? C'est la sorcellerie la plus dangereuse qui soit. C'est le nouvel esclavage. On y vend les gens ! Et puis ici on ne dit pas

« mamy wata ». Ça, c'est du pidgin d'anglais. On dit « les ancêtres de l'eau », les « miengu ». Ce n'est pas eux qui pourront vous donner de quoi tuer les autres. Vous êtes de quel village déjà ?

— Ekoundou, mon père.

— Ce sont des catholiques... Vous êtes vous-même catholique ?

— Baptisé catholique, mon père.

— Eh bien ! (Le père prend un ton solennel.) Je vois distinctement derrière vous un enfant. (Le père fait un geste comme s'il le [193] voyait réellement.) Oui, c'est bien un enfant qui fuit, qui fuit à travers la bananeraie ! Je le vois de mes yeux. Savez-vous, monsieur Essola, qui a dit cette phrase : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites » ?

— C'est Jésus, mon père !

— Je vais vous donner un conseil, c'est de ne pas vous amuser à jouer les apprentis sorciers ! Adieu !

Si je me suis prêté à cette farce moralisatrice, ce n'est pas seulement pour encourager le réalisateur de l'une des rares créations de films populaires de la télévision, soumise aux feuilletons venant de l'étranger, mais avec une idée arrêtée. Le moment me paraît venu de contribuer pour ma part à la levée de l'interdit qui frappe la parole quand il s'agit de la médecine traditionnelle. Depuis le jour où j'ai été invité à donner une conférence sur « la sorcellerie » à la Faculté de théologie protestante de Yaoundé, moi un prêtre européen, je me suis senti autorisé à parler sur ce sujet tabou et *a fortiori* sur les nganga. On attendait de moi que je rompe avec une tradition de silence instaurée par mes compatriotes. En somme, une manière d'exorcisme. Ce moment, je l'attendais depuis longtemps, avec une passion contenue...

Dès le début de mes recherches, en 1971, je m'étais heurté à un mur de silence. À cette époque, j'avais l'habitude de me rendre dans le petit port de Kribi sur la Côte, plus au sud que l'île de Malimba, et j'aimais séjourner chez un vieux catéchiste appelé Mbéa. Lui se moquait de moi : « Ces nganga sont tous des charlatans. Ils vous trompent ! » Il lui fallut deux ans pour oser me raconter l'histoire suivante :

[194]

J'étais tombé très malade. Notre curé, le père Carré, m'avait envoyé à l'hôpital et m'apportait chaque matin la communion. Comme mon état s'aggravait, ma famille est venue me voir, accompagnée secrètement d'un nganga qui glissait ses herbes chaque jour sous mon matelas en me disant d'arrêter de prendre les médicaments. Un beau matin, le curé ma trouvé assis dans mon lit, en bonne forme : « C'est un miracle de l'Eucharistie ! » me dit-il. Je n'ai pas osé lui dire la vérité !

Mon intention n'est pas de baptiser ni de déclarer efficaces tout uniment les traitements des nganga, ni non plus de suggérer que tout le monde jouait double jeu. Je n'ai pas de raison de suspecter, par exemple, le jugement que la fille d'un autre catéchiste a porté sur son père, le jour de sa mort : « Il n'a jamais vu une herbe de sa vie ! » Mais ne serait-ce pas plus sain d'en parler à coeur ouvert et sans fausse honte ? Et de rendre justice aux nganga, traités péjorativement de « sorciers » en français courant, quand ils en sont les principaux adversaires ? Assimilés aux « jeteurs de sort », eux les redresseurs de tort ! Aucune recension de mon premier livre ne m'a autant stimulé que celle-ci, parue dans *Jeune Afrique*, l'hebdomadaire francophone le plus prisé du continent :

Cette réhabilitation des nganga en étonnera plus d'un aujourd'hui. Il était pourtant normal que fût rendu hommage à ces hommes qui ont fait preuve de finesse psychologique, de science et de dévouement. Que le coup de chapeau fût donné par un père jésuite, c'était justice : l'Église catholique a beaucoup fait pour entamer le crédit des guérisseurs, ébranlant ainsi des sociétés dont ils étaient les clefs de voûte ⁴¹.

[195]

Je m'étais déjà prêté à une opération médiatique en France à la sortie de mon livre *Les Yeux de ma chèvre* en 1981, mais avec un objectif différent et un public tout autre. Il s'agissait pour moi de faire passer dans l'opinion française des images sur l'Afrique qui puissent contrebalancer celles que les mass-media servent quotidiennement : dicta-

⁴¹ Jean-Pierre Guetny, *Jeune Afrique*, Paris, 9 décembre 1981, « Le vrai pouvoir des guérisseurs », p. 74.

teurs déclarés ou déguisés, femmes exsangues aux mains tendues, enfants au ventre ballonné... On me disait : « La mode est de parler de "valeurs africaines" ! Quelles sont-elles donc en dehors des masques et de la danse ? » Alors, je faisais part des résultats de mes recherches.

À la fin d'une conférence que j'ai donnée à Paris à l'Association jungienne de psychanalyse, l'organisateur, Olivier Marc, conclut les débats par cette phrase rendant bien ma position : « Alors que par la morale notre civilisation impose encore le refoulement de la vie pulsionnelle, l'Afrique ne cesse collectivement de tenter d'intégrer ces grandes forces qui nous font si peur. C'est peut-être grâce à cela que les guérisseurs camerounais font preuve d'une étonnante connaissance du jeu des inter-relations sociales et familiales. » J'ai été soutenu et même propulsé par la formidable machine médiatique qui se met en marche à la parution de chaque nouveau livre de la collection « Terre humaine » : les émissions *Radioscopie*, *Apostrophes* ; les interviews de *Paris-Match*, *Elle...* Derrière ces locomotives, les wagons de la presse et les ventes suivent. Mais j'étais entraîné sur les rails à présenter le plus souvent la médecine traditionnelle sous son meilleur jour, sans pouvoir, comme je l'aurais voulu, apporter la contrepartie critique.

Celle-ci vint tout de même, mais à mes dépens, sous la forme [196] de titres cocasses qui, mine de rien, étaient de sérieux avertissements. Nous nous amusions en communauté des trouvailles de *L'Événement du jeudi* : « Comment un jésuite expérimente dans sa chair le don de double vue des guérisseurs camerounais. Au prix de sueurs froides. Et avec, en prime, la mort d'une chèvre sur la conscience. Plus jésuite que lui, tu meurs ! » Un confrère basé aux Philippines écoute une émission de l'Agence France-Presse, en anglais : « Un jésuite basé en Afrique voit la vie avec les yeux d'une chèvre ! », et m'écrit son étonnement. La revue *Actualité religieuse dans le monde* titre : « Un jésuite à haut risque », qualificatif que je partage avec cinq autres ! On trouve même une bande dessinée de la collection « Les humanoïdes associés », intitulée *African night flight*, qui me donne le beau rôle dans une aventure rocambolesque en forêt tropicale, où, sous le prêté-nom d'un père jésuite de Carcassonne (?), je sauve un compatriote, chanteur de charme en tournée, par les moyens du ndimsi...

Tout cela n'avait que peu de conséquences dans un contexte culturel français où la caricature - un effet bien connu des politiciens - vire

à la publicité. Il n'en était pas de même au Cameroun où la dernière interview de *Paris-Match* (26 août 1993), pourtant bien menée, a déçu. C'est qu'elle était intitulée, à des fins manifestement commerciales et à contresens de son contenu : « Le père jésuite devenu sorcier. » Avec ce sous-titre grinçant, mais bien trouvé : « C'est la revanche des dieux africains ! »

Averti, je multiplie les précautions. J'obtiens des producteurs français que deux documentaires dont je suis l'auteur ne soient [197] pas communiqués à la télévision camerounaise : *Le Bureau lumière* et *Le Prêtre et le Nganga*. Par contre, j'accepte de participer à l'émission télévisée locale, *Accord majuscule*, où l'on me voit assis dans le salon de notre Centre, dissertant paisiblement sur les coutumes des Côtiers. Mon émission *Digestif* à Radio-Douala se poursuit chaque semaine sans scandale ni éclat. Plusieurs journaux camerounais m'ouvrent leurs colonnes, avec droit de correction avant l'édition. Ainsi *Dikalo* titre à propos de mon dernier livre *L'Afrique des guérisons* : « Un livre qui devrait surprendre et faire le bonheur de plus d'un Africain » ; *Le Messenger*, où je commente sur deux pages une idée chère : « Il n'y a jamais eu autant de sorcellerie à Douala qu'aujourd'hui ! »

Mais ne vous laissez pas endormir par l'agréable désinvolture des journalistes camerounais ! À l'émission de radio *Carrefour-étoile*, après une demi-heure de conversation à bâtons rompus, il me fut demandé d'un ton badin : « Avez-vous déjà commis le péché de la chair ? » Répondre que non, tout court, n'est pas crédible à la radio. Je m'en suis tiré en paraphrasant une remarque que m'a faite un journaliste de *La Croix* à propos de mon itinéraire : « On dirait qu'un bras t'a retenu ! »

Il me semblait avoir pris toutes les précautions nécessaires quand arriva à Douala, en février 1993, pour le compte de France 2, l'équipe des cinéastes. Son objectif était de préparer un document de cinquante-cinq minutes intitulé *Les Yeux de ma chèvre*, pour faire connaître aux publics francophones, à partir de mes recherches, une médecine de tradition africaine. N'était-ce pas mon objectif également ?

Ayant sondé, un an auparavant, les intentions de la réalisatrice, [198] auteur du projet, et m'être fait envoyer plusieurs de ses productions, j'ai été rassuré par la manière respectueuse avec laquelle elle abordait ses sujets. Et pendant le tournage, rien ne m'a fait regretter de

lui avoir donné ma confiance. Elle est venue avec une équipe qualifiée, animée du même esprit, que quelques techniciens de la télévision camerounaise renforçaient. J'ai ameuté amis et connaissances - les nganga au premier chef - pour que nous donnions de la médecine traditionnelle une image exacte et séduisante. Tous se sont prêtés de bonne grâce à l'entreprise en me faisant confiance.

C'est ainsi que nous avons filmé chez Nkongo le traitement de l'enfant-cordon, d'autres séances chez Ngea Maka et jusque chez Mimfundi à Kribi. Nous nous sommes rendus dans l'île de Malimba où la population nous a fait fête, et la psychiatre elle-même s'est prêtée aux caméras dans son service de l'hôpital, ainsi qu'Odette et Évelyne à la radio. J'y ai associé tout mon monde, sauf le révérend Kingue Kwa à cause de son grand âge. Ces cinéastes parisiens n'ont pas réalisé jusqu'à ce jour qu'ils ont profité d'un concours de circonstances exceptionnel pour accomplir leur tâche. Et moi, je n'ai pas réalisé sur-le-champ, n'en pesant pas les conséquences, que le résultat de leur travail serait une coproduction franco-camerounaise avec droit de présentation au Cameroun.

Le film passe sur France 2, le 26 août, précédé d'une couverture critique élogieuse. Quand je visionne ce documentaire, grâce à une copie aussitôt dépêchée, je me rends compte qu'il n'est pas possible de le présenter tel quel à la télévision locale. Ou bien j'interviens pour qu'il ne soit pas montré au Cameroun - ce qui [199] paraît délicat étant donné les accords -, ou bien j'organise un débat qui devra suivre immédiatement le film. J'opte pour la dernière branche de l'alternative, avec deux objectifs : dédramatiser des séquences d'images, curieuses pour un public français, trop fortes pour des spectateurs camerounais et m'expliquer sur ma participation à des cérémonies qualifiées de « paiennes ». La directrice de mon émission hebdomadaire à Radio-Douala accepte d'en être l'animatrice. J'invite la psychiatre et Nkongo, ainsi qu'un connaisseur des coutumes douala, à s'asseoir avec nous autour d'une table ronde. On choisit pour tourner ce débat le cadre profane et familier d'un restaurant.

Un désastre ! Les deux émissions juxtaposées devaient passer le 19 novembre. Le public avait été chauffé par plusieurs flashes de présentation aux meilleures heures d'écoute. Ce soir-là, je suis assis avec mes confrères dans le salon du Centre. Nous voyons l'annonce du documentaire et de la table ronde. Les images du film suivent aussitôt

mais privées de commentaire ! Le son n'est qu'un gargouillis inaudible ! Nous sommes consternés. Par chance, le débat qui suit nous parvient intégralement. Mais qui a eu la patience d'attendre la fin du film, de se contenter des seules images jusqu'au bout pour parvenir aux éclaircissements que nous apportons ? En réalité, un bon nombre de téléspectateurs, je le sus plus tard, tant le sujet les intéressait. Je suis si morfondu que je décide de ne pas quitter le Centre pendant trois jours. C'est qu'un beau film privé de son, cela rejoint dans l'absurde un « best-seller » qui ne se vendrait pas ! Que s'était-il passé ? Un simple accident technique, semble-t-il, comme il en arrive fréquemment.

[200]

À vrai dire, l'image parlait d'elle-même : on voyait le déroulement de trois grands traitements, dont deux en nocturne. Mais, privée d'un commentaire intégré, elle était laissée à la libre interprétation de chacun. Comme il arrive le plus souvent dans les cas où les enjeux sont graves, les échos tardent à remonter. Je me suis rendu compte d'abord que l'émission n'avait pas provoqué de réprobation générale. Les téléspectateurs qui connaissaient mes activités par ailleurs regrettaient seulement d'avoir été privés de la présentation. D'autres disaient avoir compris le sens du film, mais qu'en avaient-ils saisi ? Ainsi Nkongo me fit-il part de l'intérêt qu'il avait rencontré chez les Abo de Souza : « Ce sont des gens qui comprennent mieux les images que le parler français ! » Certains, ayant suivi le débat, oubliaient leur frustration première.

Mais, l'une après l'autre, arrivaient à mes oreilles des réactions défavorables, celle, par exemple, d'un diacre permanent, une figure représentative du diocèse : « Comment une congrégation religieuse peut-elle permettre ça ? » Ou encore, on m'apprenait la gêne que le film avait causée à une personne, originaire de l'Ouest, seule chrétienne de sa famille, quand son mari lui jeta au visage devant tout le monde : « Tu nous fais des problèmes à chaque fois que nous voulons sacrifier un malheureux poulet pour les ancêtres ! Regarde ton prêtre et sa chèvre ! »

Un prêtre et une chèvre ! L'image sans parole d'un prêtre assistant à l'immolation d'une chèvre ! Le rapprochement est difficilement acceptable, non parce qu'il est insolite mais à cause de l'incompatibilité que les deux « personnes » en présence signifient symboliquement.

J'avais compté sur le double recul que donnait le commentaire intégré et le débat ou nous développions [201] cette position orthodoxe : pour un chrétien, Jésus-Christ a rendu inutile l'immolation des animaux en prenant librement leur place pour nous sauver. Au chrétien de faire de même à sa suite. Mais on ne fera pas grief aux nganga de soigner des patients de la manière qu'ils ont apprise quand ceux-ci ne peuvent pas être guéris autrement. C'est cet argument que Nkongo développait, me laissant le soin de présenter la première partie.

Puissance d'expression de l'image cinématographique ! Elle pénètre instantanément la personne jusque dans son arrière-monde par la voie royale de ses yeux, l'atteignant aussi bien dans son état de veille que durant son sommeil, le jour comme la nuit. N'en ai-je pas fait très tôt l'expérience ? Je garde dans les yeux le souvenir de ma toute première confrontation avec l'écran, à l'âge de cinq ou six ans. Passait à Boulogne-sur-Mer le film *Blanche-Neige et les Sept Nains* de Walt Disney. Mes parents voulurent y emmener mes frères et sœurs mais non pas moi, le benjamin des garçons, estimant que j'étais trop sensible pour suivre, sans être effrayé, la fameuse séquence de la sorcière (sic)... Désespoir tel que notre mère décida, quelques semaines plus tard, de m'emmener à mon tour dans une salle de cinéma où sortait un film sur un gros chien, qui me conviendrait tout à fait. C'est ainsi que je vis *Le Chien des Baskerville*, tiré du roman policier de Conan Doyle, avec Sherlock Holmes, ou l'on fait passer, en effet, la silhouette d'un chien, mais hurlant à la mort dans les brumes glacées d'un cimetière anglais ! Je vois si bien la scène encore que je pourrais la décrire ! Puissance de l'image !

[202]

Que faire ? Demander que l'émission soit passée à nouveau dans de meilleures conditions ? Pour des raisons obscures, le directeur de la télévision s'y oppose. Ma première réaction est de joindre par téléphone le réalisateur du feuilleton *Le Nouvel Orphelin* afin qu'il supprime, lors du montage, le court passage de mon intervention où l'on me voit jouer au clairvoyant, un compromis qu'il m'accorde. Mais les quelques réactions traumatiques dont j'ai eu vent peuvent s'être multipliées à travers tous les diocèses, si étendu est l'impact sur la population d'une télévision nationale à chaîne unique. L'évêque de Douala me

propose alors de rencontrer l'assemblée épiscopale du Cameroun qui doit se réunir bientôt à Sangmélina, dans le sud du pays. J'expliquerai le sens de ma recherche, les raisons qui m'ont poussé à collaborer à ce film et quelle est ma ligne de conduite avec les visiteurs et visiteuses qui viennent me consulter au Centre de rencontre.

[203]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 15

AU SAWA NOVOTEL

[Retour à la table des matières](#)

À 19 heures, la salle de conférence, climatisée, capitonnée, sonorisée du Sawa Novotel, l'un des hôtels les plus étoilés de Douala, est suffisamment pleine pour que nous puissions commencer. Les organisateurs attendaient une centaine de personnes et ce nombre est déjà dépassé. De l'estrade, au fond, où je suis assis, je peux me rendre compte que l'auditoire est composé, comme nous l'espérions, d'autant d'Européens que d'Africains, hommes et femmes à égalité. Une assemblée mixte à deux titres puisqu'il s'agit de l'association Pégase qui regroupe les couples appelés « bi-nationaux », dans la plupart des cas un Camerounais et une Française s'étant connus en France pendant leurs études. L'association organise régulièrement pour ses membres des rencontres débats.

« Médecine des hopitaux et médecine traditionnelle, ces deux médecines sont-elles compatibles ? » Tel est le thème choisi pour ce soir. Mon rôle se réduira à présenter les conférenciers : à ma droite, un médecin camerounais de la place, en complet veston bleu foncé, et à ma

gauche, le nganga Nkongo, en pagne multicolore. À chaque médecine son costume ! Je devrai aussi distribuer la parole pendant les échanges. Nous sommes le 25 novembre 1993, une semaine après la sortie malencontreuse du film à la télévision. [204] Le thème est donc d'actualité. De plus, il peut intéresser des couples mixtes désireux de se faire connaître leurs traditions respectives.

Quand les organisateurs sont venus au Centre me demander d'animer la soirée, j'ai hésité à accepter. J'avais en tête le mauvais souvenir d'un colloque de psychiatrie tenu à Abidjan en 1974 sur le même sujet, où les médecins avaient parlé entre eux des tradipraticiens dans la luxueuse salle des congrès de l'hôtel Ivoire, tandis que ceux-ci attendaient en silence dans le hall, assis derrière des tables couvertes des spécimens de leurs plantes médicinales, comme pour une exposition. Un membre du colloque, trouvant la situation grotesque, décida notre assemblée à faire venir l'un de ces tradipraticiens pour qu'il nous parle de son travail. L'homme choisi, peu habitué au genre oratoire de ces rencontres, prit un ton académique et grandiloquent qui ajouta au ridicule. Pour éviter une récurrence, j'ai demandé que les deux intervenants de ce soir se contentent de parler chacun dix minutes et sous la forme d'un témoignage personnel. La salle se chargerait bien de les faire s'expliquer par la suite et nous éviterions un discours théorique ou je voyais mal Nkongo briller.

J'explique au public ce qui a été convenu et je donne aussitôt la parole au médecin. À mon grand embarras, voilà qu'il se met à lire un texte de plusieurs pages traitant de la médecine et de la santé en termes généraux, définitions à l'appui. Pour montrer la carence de la dimension sociale de la médecine, pressentant sans doute qu'il serait attaqué sur ce point, il donne avec à-propos deux exemples pris dans son service, mais sans se mettre personnellement en cause. La tentation me vient de lui glisser une note, [205] comme cela se fait quand un conférencier dépasse son temps de parole : « Veuillez, s'il vous plaît, abréger ! » Mais je me retiens, réalisant à quel point le style même de sa contribution est significatif. L'assistance écoute poliment, attendant bien évidemment Nkongo. Je lui passe le micro et j'enregistre ce qui suit :

Avant de vous parler de ce qu'on appelle « médecine traditionnelle », je voudrais me présenter. Je suis Bernard Nkongo Otto, camerounais, héritier de la médecine traditionnelle, marié, père de six enfants. Voilà !

S'il faut parler, je ne serai pas long comme tout un chacun. Et puis, je n'ai pas tellement progressé dans les études secondaires, mais je n'ai quand même pas mangé mon crayon, comme on dit dans mon patois. C'est-à-dire que je me suis limité à la troisième année de comptabilité.

En ce qui concerne la médecine, je suis l'héritier de mon tuteur Loé. C'était un Douala à cent pour cent. Il est mort en 1974. C'est à partir de ce moment-là que j'ai pris sa médecine en main. Comme son nom l'indique, c'est une médecine qui vient de la Tradition. Il faut naître de la Tradition pour être un nganga.

Sans aller très loin, je voudrais vous présenter comment, dans notre tradition, nous guérissons les gens. Ce n'est qu'avec l'eau, les plantes et les écorces qu'on le fait. Pas avec autre chose. Je dis bien : l'eau, les plantes, c'est-à-dire aussi les herbes, et les écorces d'arbres. C'est avec ces matières, ces outils, ces objets que nous traitons n'importe quel genre de maladie. Ça dépend de la maladie. Quand quelqu'un, a mal à la rate, vous prenez la plante ou l'écorce pour la rate.

Je sais que je serai envahi tout à l'heure de mille questions. Inutile que j'aille plus loin. De mon côté, le débat peut être ouvert. Merci !

Les deux médecines sont-elles compatibles ? La manière de les présenter, en tout cas, ne le montre guère. Le médecin a parlé [206] vingt minutes, Nkongo trois minutes. Je suis décontenancé par l'une et l'autre présentation et j'en fais part à l'assistance en ouvrant le débat. Une première main se lève :

— Question ! J'aimerais savoir ce que M. Nkongo appelle de l'eau ! Si c'est uniquement le liquide que nous connaissons. Est-ce qu'il peut nous dire comment les éléments naturels qu'il a indiqués entrent dans les phases du traitement ?

— L'eau, la plante et l'écorce, c'est la phase du traitement, ce n'est pas la phase du diagnostic. Le diagnostic, pour moi, c'est dans les yeux !

Alors, vingt doigts se dressent. Je désigne la personne qui montre le plus de véhémence.

— Je voudrais qu'on fasse abstraction de ce qu'un médecin peut soigner et que l'on parle de ce qui n'est pas scientifique mais différent. Parlons donc de cette paire d'yeux. Comment l'utilisez-vous quand la maladie n'est pas d'origine organique ? Peut-être que mes termes sont impropres. Disons alors : Comment faites-vous à partir du moment où l'origine de cette maladie n'est pas palpable ? Une maladie qui a une origine « mystique », quoi !

— Personne n'ignore, surtout pas nous les Africains, qu'il y a un monde mystique. Nous le savons encore plus, nous les nganga. À partir du moment où on nous présente un malade, si sa maladie est causée par voie mystique, nous le constatons. J'ai répondu que notre diagnostic, c'est dans les yeux. Là je peux savoir que votre maladie n'est pas une maladie simple. C'est une maladie compliquée. Je prends l'exemple de la jaunisse. Quelqu'un s'en plaint. Il va dans un hôpital. On lui donne un produit pharmaceutique. Il va même chez certains nganga qui n'ont pas [207] le don de s'ouvrir le monde caché. Mais voilà qu'il y a anguille sous roche. Cette jaunisse-la cache quelque chose. Comment découvrir que ce n'est pas une jaunisse simple ? Il faut être un nganga qui a une double vue. Pour répondre en direct à votre question : si vous ne donnez que les produits, des plantes par exemple, sans d'abord « casser », « fermer » le côté mystique, ça ne sert à rien. Il n'y aura pas de résultat complet.

— S'il vous plaît ! Si vous « fermez » le côté mystique... à ce moment-là, est-ce que vous pouvez envoyer le malade chez le médecin ?

- Oui ! Si le nganga réussit à « fermer » le côté mystique et que la maladie devient simple, n'importe quel médecin qui sait traiter la jaunisse le guérira.

Le docteur demande la parole et manifeste sa gêne :

— L'aspect mystique ! Je dois dire honnêtement que, n'ayant pas vu des situations de ce type-là, je n'y crois pas. Je crois seulement à l'aspect matériel de la médecine traditionnelle. Les questions que j'ai à poser concernent l'utilisation des écorces, celles qui traitent de choses palpables, donc vérifiables. L'aspect mystique, je n'y crois pas. Cela ne signifie pas que ça n'existe pas, mais je n'y connais rien ! Je n'ai pas encore vu de situation où il y ait des manifestations « mystiques » réelles, sur lesquelles je puisse témoigner. Voilà !

De partout les mains se lèvent et j'ai du mal à contenter la salle en donnant la parole une fois devant, une fois au fond, à un Camerounais, à une Européenne... Je perçois l'intérêt passionné de l'auditoire pour ce que dit Nkongo. Celui-ci a la désinvolture, le côté fanfaron et l'agressivité des nganga que j'ai connus. Ce [208] sont des lutteurs. Je croyais qu'il serait intimidé, me voilà rassuré. L'assemblée s'oriente vers lui et je vois même le docteur se tourner à demi de son côté. J'essaie de rétablir l'équilibre en invitant l'auditoire à lui poser une question.

— Docteur, vous nous avez présenté la médecine moderne dans l'abstrait et non pas dans le contexte camerounais. Notre nouvel hôpital est une immense machine avec une technologie du troisième millénaire. Malheureusement, quand le malade s'y présente, il est laissé à lui-même, il est abandonné. Nous ne sommes pas tellement intéressés par la technologie mais plutôt par la relation du médecin au souffrant.

— Je peux effectivement abonder dans votre sens et apporter des exemples. La dimension sociale ? Elle ne manque pas seulement au Cameroun mais même dans les pays développés. Il manque là-bas une certaine chaleur. En France, où j'ai fait mes études, les gens sont traités avec des égards mais ne sont pas connus des médecins. Le chef de service dira que l'estomac de la chambre 10, il le suit mais il ne sait pas à qui il appartient [rires]. Le manque de dimension sociale dans la médecine moderne est un fait caractéristique, qu'on soit au Cameroun ou ailleurs.

Comme je l'ai constaté sous d'autres cieus, ce genre de débat offre au public et même parfois au conférencier l'occasion de se défouler vis-à-vis de la médecine officielle, à laquelle on reproche une certaine inhumanité, à côté ou même à cause de ses extraordinaires performances techniques. Je me suis trouvé dans cette situation à Genève, l'une des villes les mieux équipées qui soient, où j'ai dû, devant un auditoire prenant à parti son propre système hospitalier, le défendre, moi qui venais de parler de la [209] médecine de tradition africaine ! « Donnez-nous donc, ai-je lancé avec humeur, seulement le dixième des installations hospitalières dont vous disposez ! »

Et les questions reviennent à Nkongo.

— Si un nganga n'est pas un sorcier, comment peut-il percevoir le secret des sorciers ?

— Le mot « sorcier », ça sonne très mal chez nous. C'est celui qui détruit, c'est un tueur. Je n'ai pas « fait » l'Europe, mais je sais que les Européens ont l'habitude d'appeler sorciers les guérisseurs. Découvrir le sorcier qui est la cause du mal, c'est pour cela qu'il faut avoir une « double vue ».

— Et comment peut-on avoir la double vue ?

— On peut naître avec une double vue. Pour ceux qui ont assisté au film, ils ont vu comment je fermais les yeux à un enfant qui avait la double vue. Ce sont parfois des yeux qui dérangent. Mais s'ils ne vous dérangent pas, vous n'avez pas à les fermer. Vous êtes comme un prophète dans la famille. Moi, je ne suis pas né avec une double vue, mais j'ai eu cette vue après. Il fallait que j'apprenne d'abord comment composer les plantes et les écorces et savoir quelles maladies elles traitent. Après, il fallait que je demande une double vue, autrement je devais travailler à tâtons. Mon maître est mort sans me laisser la double vue. J'ai eu ça après. Voilà tout !

Est-ce que je crains que Nkongo n'en dise davantage ? J'interviens :

— Il faut signaler ce que Nkongo omet de vous mentionner. Il connaît plusieurs centaines d'herbes, écorces, fruits, racines, plantes médicinales. Derrière tout ce qu'il vous dit sur ses [210] pouvoirs, il y a une connaissance qui n'est peut-être pas scientifique, mais en tout cas positive.

— S'il vous plaît ! Quand vous pensez que je suis spécialiste des envoûtements, tient à ajouter Nkongo, ce n'est pas exact. Si je dis que je suis spécialiste, c'est « contre » les envoûtements [rires, applaudissements]. Est-ce que j'ai la force d'abolir ce massacre d'envoûtements ici à Douala ? Je ne suis pas Jésus-Christ ! Même Jésus-Christ, quand il est venu ici-bas, il s'est limité. C'est pour dire que je ne vais pas embrasser Douala tout entier pour annuler la sorcellerie et les envoûtements. Je suis impuissant là-dessus. Je me limite à ceux qui viennent devant moi. Et il y a des cas où je peux dire que je ne suis pas capable : « Allez chez un autre ! » Dans les cas où je vois que je peux annuler l'envoûtement, je travaille.

De cette assistance mixte à plusieurs égards ne viennent que des questions retenues et mesurées. Je craignais des réactions sceptiques ou goguenardes que le parler de Nkongo pouvait provoquer. Non ! Tout se passe comme si la personne qui posait la question s'adressait à son conjoint par Nkongo interposé. Dans sa simplicité, Nkongo servait de révélateur à des couples mixtes pouvant difficilement aborder seuls un domaine aussi réservé ou discrédité.

— Docteur, est-ce que vous tenez compte de la croyance aux envoûtements dans votre pratique ?

— En ce qui concerne l'individu que je suis, je l'ai déjà dit que je n'ai pas d'expérience. Je n'en pense ni bien ni mal. Est-ce que je respecte le fait que certains de mes malades croient à ces choses-là ? Ça oui, absolument ! Il n'y a pas d'hésitation là-dessus. En ce [211] qui concerne la collaboration avec les tradipraticiens, je sais qu'il y a du côté du corps médical un courant favorable. Par contre, la réserve vient des premiers, parce qu'ils ne reçoivent rien en échange de ce qu'ils apportent pour le soin de nos malades. Cette collaboration peut être bonne, encore faut-il qu'on l'organise.

Un dernier intervenant prend la parole. Il est métis, cela se voit et s'entend :

— Je venais ici dans l'idée qu'on allait discuter de la complémentarité des deux médecines. La plupart des questions ont été posées pour satisfaire la curiosité. Je n'ai pas beaucoup senti le jumelage, C'est pour moi une sorte de frustration. Est-ce que les médecines ne sont pas les filles des mêmes parents, même père, même mère ? Ce sont pourtant des jumelles !

Ces extraits donnent le ton du débat qui aura duré trois bonnes heures. Je laisse Nkongo avec des auditeurs décidés à l'emmener au bar de l'hôtel assouvir leur soif de questions et je m'esquive discrètement. Pour rejoindre le Centre, il me faut traverser toute la ville dans la nuit. Une chance de solitude.

— Pendant que nous attendions que la salle se remplisse, Nkongo m'a annoncé que sa chèvre était morte. Morte, sans que personne n'intervienne, lui a dit sa mère. Morte de sa belle mort, comme il le fallait, mais tout de même prématurément. Sa mère l'a fait enterrer. J'ai dit à Nkongo que cela devait se passer ainsi.

Rarement, j'ai mesuré comme ce soir, en écoutant parler ces deux hommes honnêtes, l'écart qui sépare les deux médecines, et, en même temps, perçu dans les demandes anxieuses de l'auditoire pareille protestation, à laquelle je m'associe, contre l'existence de [212] cet écart ⁴². Me revient à la mémoire l'intuition d'André Breton qui traduit le sens de ma recherche : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement ⁴³. » Faut-il continuer de parler des médecines en termes d'opposition ?

⁴² « L'histoire de la médecine occidentale est pour une large part celle du progressif remplacement du guérisseur par le médecin.... une rationalisation du corps et de la maladie qui cependant est loin de son terme, à supposer qu'elle l'atteigne un jour. » Jean-Paul Lévy, *Le Pouvoir de guérir. Une histoire de l'idée de maladie*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 98.

⁴³ *Introduction au Second Manifeste surréaliste.*

La psychanalyse ne nous fournit-elle pas déjà l'exemple d'un chevauchement ? Je crois reconnaître une parenté de méthode entre elle et la divination traditionnelle qui inspire ma pratique. Mais l'occasion ne m'a pas été donnée de faire le rapprochement au cours des débats. La cure psychanalytique d'inspiration freudienne, si je l'ai bien comprise, fait remonter lentement, par évocation, des scènes traumatisantes vécues dans le passé, demeurées actives mais refoulées dans l'inconscient. Elles ont marqué nos relations d'enfant avec notre entourage, au point de déterminer notre comportement actuel en société et de rendre celui-ci infantile. L'effet de surface est libérateur. À voir la manière dont les devins font découvrir à leurs visiteurs, par petites touches, un monde secret de relations conflictuelles que ceux-ci ne peuvent ou dosent pas à eux seuls faire venir au jour, on est tenté de comparer les deux parcours.

Force est de constater cependant la faible implantation des psychanalystes de cette école dans les grandes villes africaines. [213] N'est-ce pas à cause du caractère par trop individualisé de la cure ? Et de la priorité accordée à la parole seule ? Quel rôle concède-t-on au corps pour le faire s'allonger sur le divan ? Tandis que la divination, à laquelle la famille du patient assiste, aboutit logiquement - une fois la parole dite - aux rites collectifs des nganga, où le corps a la part belle ⁴⁴. Ici, la primauté donnée au corps, aux rites et au groupe, là à la parole et à l'individu. Conceptions différentes du composé humain ou décalage dans l'évolution des mentalités ⁴⁵ ? Les deux raisons, sans doute !

Tout tournait dans le débat autour de l'idée reçue de « santé », que met également en question la psychanalyse. À la différence des congrès, où les participants sont des personnes averties, ici on aurait

⁴⁴ « Les "rituels" ne sont pas des survivances de l'obscurantisme, mais l'expression même d'une dimension constitutive de la maladie et de la pratique médicale elle-même : le rapport au social. » François Laplantine, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot, 1986, p. 360.

⁴⁵ « À bien des égards, les structures mentales évoluent plus lentement que les structures sociales. Le sujet se trouve ainsi affronté à la tâche d'organiser une nouvelle mise en scène du désir, alors que, paradoxalement, les symptômes continuent à garder la forme des anciens modèles culturels. » E. Norbert Le Guérinel, *Revue française de psychanalyse*, Paris, 1987/3, « Psychanalyse en milieu africain ? Le poids de la réalité culturelle », p. 915 sq.

dit que les conférenciers et leurs auditeurs abordaient le thème en public pour la première fois, ce qui rendait si significatives leurs réactions. J'entendais leur question lancinante : « Mais alors, qu'est-ce donc que la santé ? » Le médecin a bien donné la définition de l'OMS : « Un état complet de bien-être, physique, mental et social, et non pas simplement l'absence de maladie ou d'infirmité. » Mais quelle place la définition, pourtant obtenue par les représentants des pays d'Afrique à cette institution, [214] ménage-t-elle à la dimension « mystique » de la santé ? Le qualificatif est sorti de la bouche d'un intervenant, après quelques tentatives pour en trouver un meilleur, et s'est imposé à tous. Sous le mot affleurait celui de *ndimsi*, son équivalent pour les Africains de l'auditoire, sans qu'il y ait besoin d'en préciser le sens : une mystique de combat et non de contemplation.

Peu avant les Indépendances, du temps où j'enseignais au collège Libermann, nous avons accueilli des moines de passage, ces « mystiques » chrétiens de l'Occident. Ils venaient s'enquérir le plus souvent d'un site favorable où fonder un monastère, désirant de la sorte participer à l'enracinement de la foi au Cameroun en cette période de mutation. Plus d'une centaine de monastères en terre africaine datent de ces années soixante. Une remarque revenait parfois dans la bouche des visiteurs et nous laissait songeurs : « Les Africains ne sont-ils pas naturellement contemplatifs ? » Passe pour la référence à la « nature » qu'il vaudrait mieux dans ce cas baptiser « culture ». Par contre, la mystique africaine, à nos yeux, n'avait rien d'une démarche contemplative, comme on l'attribue à l'Orient, privilégiant l'admiration et l'adoration, mais se révélait plutôt active, combative, engagée. Si les moines voulaient initier des candidats à leur spiritualité, ils trouveraient un terrain préparé sur le champ de bataille des Esprits, là où s'était déployé leur propre combat, depuis saint Antoine l'Égyptien.

J'ai conduit machinalement à travers la ville endormie, sans caresser du regard, comme je le fais d'habitude, les façades des demeures familières. Un nouveau gardien de nuit m'ouvre le portail. Il a remplacé dans cette tâche ingrate Nkongo, destiné à se consacrer désormais à plein temps à sa médecine « mystique ».

[215]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.
III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 16

À SANGMÉLIMA

[Retour à la table des matières](#)

La salle n'est ni climatisée ni sonorisée cette fois, encore moins capitonnée. Elle appartient à la catégorie des salles dites polyvalentes, où messes, conférences, représentations théâtrales et même repas de fête peuvent se dérouler alternativement, moyennant quelques modifications de l'aménagement intérieur. Assis derrière une petite table pour moi tout seul, je puis considérer, avant que l'on ne me donne la parole, l'impressionnante assemblée des évêques. Ils remplissent les trois quarts d'une couronne de tables dont j'occupe seul la partie ouverte. En face de moi le président de la Conférence épiscopale, avec le cardinal à sa droite et l'évêque du lieu à sa gauche. De part et d'autre, descendant jusqu'à ma hauteur, les archevêques puis les évêques par ordre d'ancienneté dans l'épiscopat. Ils sont au nombre de trente, tous camerounais, hormis les quatre derniers évêques missionnaires européens.

Ce 15 janvier 1994, je me trouve donc à Sangmélina, une ville du centre-sud du pays, au coeur d'une région cacaoyère qui a connu une certaine prospérité avant la chute des cours. Les évêques choisissent ainsi chaque année une ville différente pour leur assemblée. Le décorum pourrait faire croire que je comparais devant un tribunal ecclésiastique. Connaissant personnellement chacun des évêques, à deux exceptions près, je n'ai pas ce sentiment. [216] Nous venons de prendre familièrement le repas ensemble sans que des signes de réserve apparaissent à mon égard. Pourtant, je ne dois pas me permettre de faire un pas de clerc. Rien que je redoute plus qu'une parole finale de leur part me signifiant aimablement leur désaccord sur mes activités. J'aurais été l'occasion d'une prise de position négative de la hiérarchie sur le crucial mais fragile ministère de la guérison et ma présence au Cameroun apparaîtrait peut-être inopportune par la suite. Tant que je me contente de poursuivre une recherche sur la médecine traditionnelle, l'aval des jésuites peut suffire - et un bon nombre d'évêques ont lu l'un ou l'autre de mes ouvrages ; dès lors que je deviens, pour ainsi dire, opérationnel, leur accord au moins tacite est nécessaire, sous peine d'être pris pour un franc-tireur de l'Évangile.

Il est entendu que je parlerai pendant vingt minutes, à la suite de quoi les évêques me poseront des questions. Je me suis fait escorter par un compagnon, un jésuite français, qui a suivi ma démarche depuis ses débuts, histoire de me sentir soutenu. Il est aumônier de l'université de Yaoundé, comme je l'ai été avant lui. Maintenant, le président de l'assemblée m'invite à prendre la parole et je me lance.

« Messieurs, mes amis,

« Plutôt que de vous faire visionner le documentaire *Les Yeux de ma chèvre*, rendu inintelligible à la télévision à cause d'un incident technique, ce qui prendrait trop de temps, il a été convenu que je vous rendrai compte brièvement de ma pratique du "ministère de la guérison", l'un des thèmes principaux du film.

« Au cours de cette année, j'ai reçu au Centre de rencontre un peu plus de cinq cents visites, chacune comprenant souvent plusieurs [217] personnes. Ce sont des chrétiens pour la plupart ou se disant tels, désireux de rencontrer le prêtre et, si paradoxal que cela puisse paraître, "celui qui voit". "Nous sommes dépassés par ce qui nous arrive", ou bien "c'en est trop !", me disent-ils comme en refrain. À quoi s'ajoute souvent : "Nous

préférons vous rencontrer plutôt que d'aller chez un charlatan !" Mais je devine presque toujours derrière ces aveux une question difficile à formuler : "Qui ? Qui donc nous en veut ?" Car la conjoncture présente ne suffit pas selon eux à expliquer leur infortune quand celle-ci dépasse toute mesure... Avec moi, ils peuvent s'exprimer en français, en anglais et en douala.

« Mes visiteurs ne me demandent jamais quelles sont mes références car ils croient les connaître. La plupart d'entre eux savent d'une façon ou d'une autre qu'un nganga a voulu "m'ouvrir les yeux". Les médias s'en sont faits l'écho. Je me reproche, par contre, d'avoir trop peu signalé l'influence d'un autre maître, Ignace de Loyola, fondateur de notre Ordre. Si je ne "vois" pas tout à fait à la manière d'un initié camerounais, ce n'est pas seulement à cause de l'écart culturel comme tel qui nous sépare, mais parce que mes yeux ont été dessillés auparavant et autrement par la pratique des *Exercices spirituels* dont Ignace est l'initiateur.

« Les *Exercices spirituels* vous sont bien connus pour les avoir certainement pratiqués ⁴⁶. Vous savez qu'un jésuite s'y adonne [218] tout un mois et par deux fois au cours de sa formation et qu'il renouvelle cette expérience chaque année pendant une semaine. Or les Exercices développent chez celui qui les suit les "yeux de l'imagination". Durant des heures, il apprend à appliquer son regard aux scènes de l'Évangile afin qu'elles gagnent son cœur. Cette forme de prière est une "contemplation" ou une "application des sens" aux mystères de la vie de Jésus, pour reprendre les termes mêmes des *Exercices*. On apprend à "voir" dans le détail comment Jésus a su affronter la violence sous toutes ses formes jusqu'à ce que mort s'ensuive. Nous sommes invités à l'accompagner des yeux sur le terrain du combat et à nous associer à la lutte qu'il mène contre les forces du Mal. À nous d'appliquer ce que nous avons contemplé à notre vie de tous les jours. Cette forme de prière sensible n'est pas le tout des *Exercices*, mais elle y tient une place certaine ⁴⁷.

⁴⁶ Ignace de Loyola, *op. cit.* Les Exercices spirituels sont une série ordonnée de réflexions, méditations, contemplations proposées à un retraitant pour une durée de trente jours, divisée en quatre semaines. Chaque « semaine » a sa physionomie et ses objectifs propres.

⁴⁷ « Alors que le Moyen Âge chrétien avait institué la primauté de l'ouïe, de la parole, du chant - primauté accentuée par Luther pour qui l'oreille seule est l'organe chrétien, alors que les grandes tentations viennent de la vue, l'auteur des Exercices met avant tout l'accent sur la "composition de lieu", sur l'image qui est la matière constante des *Exercices*. » Jean Lacouture, *Jésuites*. t. I, *Les Conquérants*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, p. 120, citant Roland Barthes.

« Pour accueillir mes visiteurs, je me suis donné un principe de base : me retenir de douter. On ne confie pas spontanément son désarroi à un prêtre, encore moins à un Européen, avec le langage et les représentations de la Tradition. Si mes visiteurs surprennent dans mes yeux un éclair de malice ou sur mes lèvres le moindre pli ironique, c'en est fini. Ils se ferment ou passent sur le registre neutre d'une explication objective de leurs misères qui, en fait, n'est pas le leur. Ignace ne dit-il pas dans le préambule [219] des *Exercices* : "Il faut être plus enclin à sauver la proposition de l'autre qu'à la condamner" ?

« Ma méthode consiste à détecter dans un premier temps quel peut être le modèle de représentation des causes du mal et de la maladie auquel mes visiteurs se réfèrent implicitement ⁴⁸. Car le modèle traditionnel est loin d'être le seul à servir. J'ai appris à distinguer ainsi, à des fins pratiques, trois grandes catégories de modèles auxquelles on se rapporte. Ce peut être, en effet, le modèle inculqué par la Tradition avec l'alternative sorcellerie ou ancêtres et le recours aux nganga. Ou encore, le modèle proposé par la Bible avec référence à Satan ou aux "mauvais esprits" et l'appel aux Églises. Enfin le modèle de la médecine officielle avec son éventail de maladies organiques et psychiques et le recours aux hôpitaux. Je soutiens que la médecine est perçue comme un modèle de représentations au même titre que les deux précédents, en dépit de son statut scientifique. Qui peut affronter une épreuve d'envergure – fût-il un rationaliste buté - sans se référer spontanément à un modèle préexistant ou cette épreuve naît, développe et, dans le meilleur des cas, se résout ⁴⁹ ? C'est sur le [220] terrain du modèle particulier auquel se réfère chacun de mes visiteurs que je me sens appelé à exercer mes yeux. Encore faut-il que je repère celui-là.

« Je dois pallier le plus souvent l'insuffisance de ma vue par une série de questions, à la différence des devins de village qui connaissent déjà l'identité de leurs visiteurs, les miens étant des citoyens anonymes d'une ville cosmopolite. À leur manière quand même, j'opère par petites touches

⁴⁸ « On peut considérer le patient venant consulter comme quelqu'un qui fait différentes "offres" de symptômes à son thérapeute. Celui-ci doit apprendre à écouter ce qui se dit dans le discours du patient. Après un temps d'investigation nécessaire, tous deux vont entrer dans cette relation thérapeutique avec l'hypothèse ou la conviction que la sympathie, la confiance, la compréhension du monde intérieur de l'autre vont mener à un important processus de devenir. » François Bordes, *Christus*, Paris, juillet 1991, « L'écoute : dimensions psychologique et spirituelle », p. 334.

⁴⁹ « L'esprit scientifique lui-même ne saurait être indemne de représentations. S'il parvient à une objectivité "approchée" (selon le concept de Bachelard) ce ne peut être en niant ses propres présupposés, mais en les reconnaissant et en en rendant compte. » François Laplantine, *op. cit.*, p. 107.

rapides et à voix basse en vue d'explorer l'univers social et religieux, les relations internes, les rapports avec le voisinage de cette famille. Les personnes s'aperçoivent à peine de mes interventions tellement elles sont captivées par la révélation que ce tour d'horizon leur apporte. Elles étaient venues porteuses d'un tourment sans nom qui absorbait toute leur attention et voilà qu'un éclairage panoramique permet d'en préciser l'étendue, les contours et la gravité. J'arrête de prospecter dès que m'apparaît le modèle de représentation à l'intérieur duquel mes visiteurs voient se dérouler leur drame ⁵⁰.

« Je dispose maintenant d'un assez large éventail de correspondants dans Douala et dans l'arrière-pays avec qui j'ai noué au fil des ans des relations de confiance et de complicité. C'est à eux que je peux adresser mes visiteurs en fonction de leur modèle de référence : nganga de ville (Nkonggo) ; nganga de village (Ngea Maka) ; herboristes se basant sur la seule pharmacopée, à la [221] manière du révérend Kingue Kwa ; médecins avertis comme ceux de mon groupe d'étude de la sorcellerie, ou religieuses infirmières capables de dépasser les règles de la nosologie académique ; prêtres ou pasteurs qui ne craignent pas de se situer, à un niveau approprié de langage ; certains leaders de groupes de prière charismatique... Eux-mêmes m'adressent des patients correspondant au modèle que je représente à leurs yeux. Ainsi se constitue dans la pratique un réseau d'assistance aux nombreuses antennes, étant entendu que Je n'appartiens pas à la catégorie des "Soignants" mais des "consultants".

« En réalité, ce modèle est plus subtil à discerner qu'il n'y paraît, à cause des interférences. Il arrive parfois qu'une famille vive le drame de l'un des siens selon un modèle particulier et que le membre concerné, lui, se réfère à un autre. Ainsi une famille affolée me présente un jeune homme manifestement perturbé, ne tardant pas à se rouler par terre, et me demande de pratiquer aussitôt sur lui l'exorcisme chrétien alors que je vois pendre à son cou une grande croix ! Un possédé n'aurait pas, supporté sur lui un objet religieux ! Il ne vivait donc pas son drame sur le modèle de la possession comme le pensait sa famille. Après l'exploration la plus large possible par les yeux et mes petites questions, je conseille de l'amener d'abord à l'hôpital, puis de revenir me voir pour que nous priions simplement ensemble. Aujourd'hui, il a repris une vie normale. Autre sorte de dilemme : une personne situe son malheur dans un contexte de sorcellerie mais ne veut pas entendre parler d'un traitement "indigène" ! Débrouiller de pareilles situations me demande une attention soutenue et la totale libé-

⁵⁰ "Soigner la représentation" c'est la tenir comme une part inéluctable du mal. Non pas comme une image qui s'effacera lorsque le mal aura disparu du corps, mais bien comme une composante ayant sa propre évolution, et qu'il faut prendre en charge autant que la lésion. »Jean Benoist, *op. cit.*, p. 214.

ration du regard. Une fonction d'autant plus pesante [222] que les familles se déchargent d'un seul coup sur moi de leur anxiété.

« Quand les visiteurs affichent leur identité chrétienne, je me sens autorisé et même invité à renforcer la cohérence du modèle qui correspond à leur profession de foi. Pourquoi se ferait-il protéger par un nganga, je leur demande, quand Dieu a donné ce pouvoir à son Église ? Pourquoi immoler un poulet ou une chèvre, quand Jésus s'est donné lui-même en sacrifice ? Pourquoi craindre les défunts qui sont déjà en route vers Dieu ?... Mon langage est de plus en plus net sur ce point : hors de l'Église, point de paix pour un chrétien ! Mais je ne leur présente pas le modèle traditionnel comme méprisable, encore moins diabolique. Il est pour moi dépassé et par là dialectiquement réalisé dans sa signification religieuse avec le modèle chrétien. "Vas-tu acheter un manuel d'histoire publié en 1930, quand celui de 1994 est sorti ?" dis-je par manière d'analogie à un collégien. Je n'opère ce transfert de représentations que s'il a une chance d'être entendu par mes visiteurs. Ils ne viennent pas jusqu'à moi pour recevoir un enseignement doctrinal mais bien plutôt un secours dans leur détresse. Convaincu que le vrai modèle chrétien, loin d'apporter une sécurité infantile à ceux qui se reconnaissent en lui, tend plutôt à "structurer" leur personnalité, je les aide à s'y établir durablement. Je maintiens cependant que certaines maladies - surtout celles qui sont d'origine psychotique, entraînant une forme de régression culturelle et religieuse chez des chrétiens - ne peuvent être calmées que par des rites traditionnels.

« Les visiteurs me demandent souvent comment prier. Aussi la visite se termine-t-elle par une oraison où je reprends, en [223] l'adressant à Dieu, l'essentiel de ce que j'ai cru bon de leur conseiller. Enfin, j'impose les mains sur la tête de la personne souffrante, un geste si simple pourtant, mais qui apporte un immense apaisement. Je le sens sous mes paumes. Ce n'est pas un rite mais un "acte", m'a fait remarquer, une fois, l'un d'entre vous. À la différence de plusieurs confrères, je m'en tiens à ce seul geste pour rester dans le style plutôt sobre de la divination traditionnelle dont je m'inspire. En retour ou en récompense, il m'est devenu plus aisé de prier, une fois seul, en faisant repasser devant mes yeux les visages de ceux qui m'ont honoré de leur visite pendant le jour. Apparaît parfois, comme en surimpression, le visage du Christ. »

Applaudissements soutenus de l'assemblée. Pourquoi le cacher ? J'accueille cette approbation avec un réel soulagement. Mais j'aurais souhaité avoir des oreilles « ouvertes » - privilège du chef et non du devin ! - pour en percevoir la portée et le sens. Pendant quatre à cinq

secondes, sous l'effet de la surprise, je ne fais qu'enregistrer le claquement des mains, comme le ferait un applaudimètre. Mais avec un peu d'attention, je puis distinguer des modulations. Un évêque, par exemple, n'a frappé les mains qu'une seule fois. D'autres, au contraire, assis plus près de moi, sans doute les plus jeunes, applaudissent vigoureusement, comme si un débat s'instaurait entre les évêques par la voix de leurs mains. Je pouvais m'attendre à ces variations. Selon les uns - je le sais par ailleurs -, la divination en elle-même demeure une activité essentiellement « païenne », comme la considéraient les premiers missionnaires ; pour d'autres, surtout ceux qui ont étudié la théologie [224] après le concile de Vatican II, elle est une fonction *a priori* respectable des religions traditionnelles. Une différence d'optique.

J'avais pris des notes pour préparer mon exposé, ce qui m'a permis de le reconstituer approximativement. Grâce à celles de mon compagnon, et la mémoire aidant, je puis aussi donner un aperçu du débat qui l'a suivi.

— Est-ce que la Tradition, selon vous, reste toujours vivante ? A-t-elle un avenir ?

— Cela dépend des types d'institutions traditionnelles, ai-je répondu à cette question que l'on m'a souvent posée ! Celles qui concernent la santé ont le plus de chance de perdurer à cause de l'importance, grandissante même, que la population leur accorde. Et ce n'est pas un phénomène propre au Cameroun. Comme les familles ne trouvent pas pleine satisfaction à l'hôpital où l'on ne soigne que le corps, de beaux jours sont promis aux devins et aux nganga. Le problème est celui de leur authenticité. Trop de charlatans se targuent d'être tradipraticiens pour mieux exploiter d'honnêtes mais naïfs citadins. Peut-être allons-nous assister à une dégradation de la fonction, qui équivaldra à sa mort lente. Si ce doit être le cas, faisons en sorte que cette mort ne soit pas stérile mais féconde. Comment ? En cessant de commettre une injustice, celle de faire l'amalgame des nganga et des charlatans. Plus longtemps se perpétuera l'art de soigner hérité de la coutume et mieux pourra s'opérer dans le monde moderne un transit des valeurs ancestrales : solidarité, vision globale de l'homme, pouvoir des plantes.

— Quelles sont ces images dont vous parlez ? Pouvez-vous être plus explicite ? Que voyez-vous ?

[225]

— Il est malaisé de rendre compte par la parole de l'usage des yeux. Je vois... parce que je vois ! Mais depuis août 1975, époque où mon maître Din a achevé de d« ouvrir les yeux », j'ai eu le loisir de m'interroger. D'où me viennent ces images ? Avec les Exercices spirituels, j'avais conscience de construire des représentations et non pas de les recevoir. Din m'a appris et autorisé à ouvrir ces écluses intérieures, d'habitude closes, qui en retiennent un flot prêt à se déverser sur le cours de notre sensibilité. Il ne nous est pas possible, en réalité, de penser, *a fortiori* de prier, sans l'accompagnement d'images intérieures. Leur donner libre cours est sans doute une opération périlleuse. Pour les canaliser, il faut donc une initiation, un programme et des objectifs. Din et Loyola, l'un comme l'autre, nous font exploiter ces formidables capacités visuelles. Et leurs techniques se ressemblent, même s'ils ne nous proposent pas les mêmes objectifs ⁵¹.

« Puis-je donner un exemple ? Profitant de l'un de mes passages à Paris, un ami, professeur d'anthropologie en Sorbonne, m'invite à relater mon expérience à ses étudiants. Je leur rapporte l'équivalent de ce que je viens de vous dire. Lors du débat qui suit l'exposé, l'un d'entre eux, un Africain situé au fond de la salle de cours, intervient ainsi : "Vous avez dû en voir des choses pendant que vous nous parliez ! - Certes ! - Pouvez-vous nous en décrire au moins une ?" je lui réponds sans difficulté : "Pendant [226] que vous me posiez cette question, j'ai vu instantanément le port de Cotonou au Bénin, du temps où le quai n'était pas construit, quand on descendait les passagers et les marchandises dans une barque à l'aide d'un grand filet, pour les acheminer jusqu'à un ponton de bois appelé wharf." L'étudiant se lève, pris même d'un léger tremblement, et déclare sans égard pour le haut lieu de la laïcité où nous nous trouvons : "Mon père, vous ne sa-

⁵¹ Une autre référence : « Les efforts inutiles accomplis par le curé d'Ars, pendant de longues et douloureuses années, pour apprendre le latin, ont porté tout leur fruit dans le discernement merveilleux par lequel il apercevait l'âme même des pénitents derrière leurs paroles et même derrière leur silence. » Simone Weil, *Attente de Dieu*, Paris, La Colombe, 1950, p. 116.

vez pas quel pouvoir vous avez reçu ! C'est plus fort que vous ne le pensez. Car sachez que je suis originaire du Bénin !"

« En me raccompagnant, le professeur me dit : "Tu les as ébahis !" Que cette image de Cotonou me soit venue aux yeux n'a rien d'étonnant en soi. Cet étudiant présentait la face ronde et le teint clair de certains Béninois, d'où probablement ma réaction visuelle spontanée. Trouver une explication physique et psychologique à ces phénomènes est une tentative légitime, à condition qu'elle reste seconde. Autrement, elle tendrait à démystifier, c'est-à-dire à priver de sens, ce qui doit demeurer d'ordre symbolique, en référence à la réalité du Mystère qui échappe à notre entendement. N'est-ce pas l'essentiel de la démarche religieuse ?

— Il est dangereux de baser son pouvoir sur des images. Tôt ou tard, vous aurez des problèmes ⁵².

— Dans la Tradition, l'exercice de cette fonction n'est pas autorisé en dehors d'un cadre précis et sans le contrôle d'un groupe. Pour ma part, j'entends m'y consacrer en vivant dans une [227] communauté et sous la règle de l'obéissance. Je trouve dans l'exercice de la voyance le moyen d'être proche comme jamais de ceux qui viennent me consulter ⁵³.

— Quelles sont les catégories de personnes qui viennent à vous ? Des jeunes ? Des anciens ? Seulement des petites gens ?

— On vient, en fonction de son degré de détresse. Là, il n'y a plus de différence d'âge ni de classe. Ainsi, ai-je reçu la visite, cette semaine, d'un homme politique de Douala qui fit claquer d'énervement la portière de sa Mercedes en arrivant. Regagnant le matin son lieu de travail, il a trouvé son bureau entouré d'un cercle épais de poudre

⁵² « Les fantasmes ne sont pas destinés à être mis en acte dans la réalité, un tel passage à l'acte conduisant à l'hémorragie psychique et à la perte de toute intériorité. » Tony Anatrella, *Christus*, n° 151, Paris, juillet 1991, « Habiter sa vie intérieure », p. 281.

⁵³ « Les malheureux dont pas besoin d'autre chose en ce monde que d'hommes capables de faire attention à eux. La capacité de faire attention à un malheureux est chose très rare, très difficile ; c'est presque un miracle, c'est un miracle. Presque tous ceux qui croient avoir cette capacité ne l'ont pas. La chaleur, l'élan du cœur, la pitié, n'y suffisent pas. » Simone Weil, *op. cit.*, p. 123.

blanche, signe d'une violente hostilité à son égard. Pour l'apaiser, je me rends à sa suite sur les lieux : rassemblement du personnel, prière, lecture de la scène évangélique de « la tempête apaisée », bénédiction de l'eau, aspersion des personnes et du bureau. Puis balayage de la poudre par l'intéressé lui-même, et sa réinstallation sur son siège. Il était évident pour moi que le coupable se trouvait là parmi nous !

« En revenant au Centre, je me suis reproché d'avoir omis une petite phrase qui, pourtant, devait faire toute la différence de sens entre une cérémonie traditionnelle de blindage et une prière chrétienne de délivrance : "Nous te prions, Seigneur, d'aider ton frère à pardonner à celui qui lui veut du mal !" Tandis que la coutume fait dire plutôt : "Que le mal retombe sur celui qui l'a fait !" [228] ou encore : "Que le mal soit expédié en brousse !" Avec plus de présence d'esprit, et l'expérience aidant, je devrais parvenir à honorer ces multiples demandes de protection venant de croyants qui se sentent menacés, envoûtés, captifs, quels que soient leur niveau intellectuel et leur catégorie sociale. »

Rentrant seul à Douala par la grand-route, mon compagnon déposé à Yaoundé dans sa communauté, je repasse lentement en mémoire les images de la rencontre. À gauche et à droite de la large voie asphaltée, justement nommée « axe lourd », s'élève la double haie des grands arbres, s'imposant à mes yeux comme en contrepoint. Refoulés à distance et comme domptés, ils n'en restent pas moins verts, dignes et droits. Même morts, certains se tiennent debout ! De loin en loin parmi eux, la merveille d'un arbre flamboyant, rose ou violet, comme un évêque parmi ses pairs ! Pourquoi ne me lassai-je pas de les contempler et de tenter de leur donner leurs noms ?

Le regard fixé sur la route droite à nouveau, je me dis que l'incident provoque par le film est bien dos. Nkongo et moi, chacun devant son public, pour ne pas dire ses juges, avons franchi une étape et obtenu une certaine reconnaissance, en tout cas nous n'avons pas connu de réprobation collective. Mais la simplicité grave avec laquelle les évêques m'ont écouté et interrogé sans me presser avec leurs questions a eu plus d'effet sur moi qu'une attitude critique. Ils représentent l'Église dans sa dimension hiérarchique. Bien qu'ils ne m'aient demandé en aucune manière de modifier mon comportement, j'éprouve

un fort désir intérieur de rendre davantage visible mon appartenance à la communauté chrétienne.

[229]

En même temps, je ne crois pas trahir leur confiance si je continue de me rendre sous la haute futaie des arbres de la Tradition. Est-ce que je n'obéis pas, ce faisant, au même ordre que Jésus donnait fréquemment à ses disciples de passer avec lui sur l'autre rive ? Un jour, il se fit conduire par eux, à travers le lac de Tibériade, chez les Geraséniens d'en face. Je vois dans les yeux des apôtres, à ce moment-là, le trouble de l'angoisse mais aussi la détermination. Ils devaient s'éloigner en barque des pentes douces du rivage qui leur était familier pour gagner des falaises abruptes et hostiles sur l'autre bord. Du haut se précipiteront sous leurs yeux des démons d'animaux et leur maître libérera des fous possédés ⁵⁴... Ce lac entre deux rives n'est-il pas mon partage, non que je doive y jeter l'ancre et y séjourner en solitaire mais pour ramer de l'une à l'autre, inlassablement, comme ces pêcheurs devenus passeurs ?

[230]

⁵⁴ Évangile selon saint Matthieu, chap. 8, v. 28-34.

[231]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 17

LA CLOCHE DE SOPHIE ET LA PIERRE D'ESTELLE

[Retour à la table des matières](#)

Entre le moment où le trio - le père, la mère, la fille - passe la porte étroite de ma petite salle d'accueil à la queue leu leu et celui où il s'installe autour de la table, ce qui lui prend une bonne minute, j'ai la chance de détecter quel problème les amène et déjà quelle voie leur proposer pour le résoudre. Ma chance, c'est de connaître depuis vingt ans leur famille, du moins celle du côté du père. Je me trouve, de ce fait, dans les conditions d'exercice d'un devin ordinaire de village. Basile, le père, est un garçon râblé, athlétique quoique plutôt petit de taille, le buste à l'étroit dans une chemise blanche au col ouvert et aux épaulettes noires, ce qui lui donne une allure d'officier de marine. Son épouse Agathe, un peu plus grande que lui mais toute en rondeur, porte une robe noire et un foulard appareillé sur les cheveux. Seule une boucle de ceinture dorée apporte un éclat à la triste uniformité de sa tenue.

C'est la pauvre Sophie qui est responsable de la lenteur de leur mise en place, cadrant si peu avec les habitudes de son père. Quel âge peut-elle avoir ? Je lui donnerais treize ans : une donnée qui n'est pas indifférente. Elle se tient maintenant toute droite sur sa chaise, comme figée, sans même s'appuyer au dossier. Elle porte un corsage et une jupe blanche un peu chiffonnés et en guise de [232] bijoux un accoutrement d'objets religieux. De son cou pend un premier chapelet. Autour de la ceinture deux rubans bleus, auxquels sont attachés une bonne dizaine de médailles. Au doigt, encore, une bague appelée « dizainier », qui permet de dire le chapelet en le tournant lentement À l'aide du pouce.

Or, il m'apparaît clairement que Sophie ne peut redevenir une fillette gaie et sereine que grâce aux soins de Maman Anastasie et non pas par des rites chrétiens. Celle-ci exerce la médecine traditionnelle à Ebojé, le village de la famille du père, situé à deux cent cinquante kilomètres de Douala, plus loin que Kribi, au bord de l'océan. Je pourrais le leur dire des maintenant tant cela me paraît évident, mais les usages de la visite et surtout une série d'images intérieures me retiennent de le faire. Ce sont comme trois flashes, trois signaux visuels instantanés. Un flash photographique prend une fraction de seconde. Le flash intérieur ne dure peut-être pas davantage, mais il ramasse d'une manière si synthétique un événement, une tranche de vie, un pan entier de l'histoire d'un groupe qu'il faudrait des pages et des pages pour les décrire.

La cloche

Dès que j'ai vu Basile se profiler derrière la porte vitrée de mon bureau, cherchant la poignée pour entrer, m'est apparue la cloche de bronze de son village. À dire vrai, chaque personne originaire d'Ebojé que je rencontre révoque la fameuse cloche. À elle toute seule, elle symbolise le combat que se livrent la Tradition et l'Église depuis cent ans sur ce lieu, deux institutions auxquelles [233] les habitants sont viscéralement et également attachés. La famille paternelle de Sophie ne fait pas exception.

Voici ce que m'a raconté à propos de la cloche le vieux catéchiste Mbéa, qui fut témoin du conflit dont elle fut l'objet en 1945. Le père Carré, curé de la paroisse de Kribi dont dépend ce village perdu de pêcheurs, apprend qu'une cérémonie « païenne » de lutte contre les méfaits de la sorcellerie s'est tenue, là-bas, dans le cimetière. Il décide de sanctionner ces paroissiens lointains, convertis autrefois en bloc par les premiers missionnaires allemands, en les privant de la cloche de leur chapelle, dont il sait le prix qu'elle représente à leurs yeux. Mbéa et deux porteurs accompagnent le père Carré par la seule voie d'accès possible à cette époque, cinquante kilomètres de plages splendides le long de l'océan, mais sur un sable mou peu propice à la marche.

Quand les quatre hommes eurent descendu du fin clocher de bois, par l'intérieur du chœur, celle que l'on appelle « die *Glocke* », la cloche, ils se trouvèrent au moment de la sortir, devant le rempart d'une triple haie de femmes entièrement dénudées, postérieur tourné vers eux - ces profanateurs ! Il n'y a pas sur la Côte de geste de malédiction plus grave que celui-là ! Épouvantes, les porteurs s'enfuient. Mbéa se cache derrière le dos du père Carré. Mais à eux deux, ils n'ont pas la force physique d'emporter cette cloche de bronze de cinquante centimètres de diamètre. De retour à Kribi, le curé alerte le commandant de poste, à cette époque un compatriote, qui dépêche sur les lieux une escouade avec mission de s'emparer et de la cloche et du chef local. La cloche - suprême pénitence - est attribuée aux Mvae, villageois rivaux, et le chef est envoyé en déportation dans l'intérieur [234] du pays. L'histoire aura une fin heureuse mais laissera le village traumatisé : deux ans plus tard, une délégation de femmes viendra demander pardon au curé qui fera restituer l'objet et délivrer le chef. Cette cloche historique se trouve au sol, à l'ombre de la chapelle restaurée, sous un petit toit de tôle. Elle est aujourd'hui fêlée.

On oserait dire par analogie que la petite Sophie souffre de la même fêlure, comme si les déboires d'un village se transmettaient héréditairement aux enfants. N'est-elle pas aujourd'hui la victime du vieil affrontement entre le modèle chrétien et le modèle traditionnel ? J'en reçois comme la confirmation de la bouche de Basile quand il me livre les deux noms des personnages entre lesquels se situe aujourd'hui Sophie. D'un côté un oncle qui a été accusé de sorcellerie au village, de l'autre un prêtre exorciste. Que ce soit en classe, à la maison ou même

à l'église, cet oncle apparaît à Sophie. À chaque fois qu'elle tombe en transe, c'est cette grosse voix d'homme qui sort de la gorge de la fille. Revenue à elle-même, elle se plaint toujours d'un violent point de côté. Je sais qu'au village on fait peser sur l'oncle bien des accusations de sorcellerie. Quant au prêtre, il a la réputation de pratiquer des exorcismes à temps et à contretemps. C'est chez lui qu'en désespoir de cause ses parents ont emmené Sophie mais sans plus de succès, et pour cause : la seule qui puisse la libérer, j'en suis convaincu, est Maman Anastasie, nganga à Ebojé.

[235]

Le gilet

Pendant que je regarde Basile, une seconde image vient se placer comme en surimpression devant la première et me retient également de donner trop vite mon verdict. Cette fois, je vois des gilets de sauvetage en mer. Cinq gilets de couleur orange, supportant chacun un homme dont je ne distingue que la tête, émergeant des eaux calmes de l'océan. Cette image m'habite depuis que j'ai rencontré le patron de Basile, un Français trouvé chez des amis à Douala. Il est le chef d'une équipe de plongeurs dont fait partie notre homme, chargée d'opérer des réparations sur les structures sous-marines des plates-formes exploitant le pétrole en haute mer.

- Plus croyant que Basile, je ne connais pas, m'a dit dans des termes approchants le Breton ! Nous nous rendions à cinq vers une plate-forme, quand l'hélice de l'hélicoptère qui nous transportait s'est mise en panne. On s'est abîmé dans l'océan. Pour nous autres, plongeurs de métier, ce n'est pas la panique : il suffit d'assurer son gilet de sauvetage. Sorti de l'eau, je compte mes hommes. Je vois les gilets autour de moi. Seul Basile ne répond pas à mon appel. Pourtant, je le vois flotter à quelques encablures, les bras étendus. « Eh, Basile ! » Silence ! Affolé, je nage jusqu'à lui. Finalement, il réagit : « Oui, patron ! - Bon Dieu ! Pourquoi tu n'as pas répondu tout de suite ? - Mais, fait-il calmement, il fallait d'abord remercier Dieu de nous avoir gardés en vie ! » Plus croyant que lui ? Connais pas !

Je sais Basile attaché à la bouée de la foi chrétienne, fidèle à la prière hebdomadaire du renouveau charismatique et réticent vis-à-vis [236] des institutions traditionnelles, divination et médecine comprises. Acceptera-t-il que sa fille aille chez Maman Anastasie ?

Mon hésitation à leur livrer mon sentiment s'accroît quand je regarde Agathe. D'elle et de sa propre famille, aucune image ne me vient. Elle a épousé Basile par amour, voici plus de quinze ans, je m'en souviens, mais contre l'avis de la famille de son mari. Elle lui a donné cinq enfants, dont Sophie est l'aînée. Dans sa situation d'épouse, elle souffre d'un fort handicap, celui d'appartenir à un groupe différent de celui de son mari. Je sais aussi qu'elle n'a jamais pu ou voulu mettre les pieds dans le village de son époux depuis leur mariage. Pourtant, quand mes yeux se portent vers la petite Sophie qui n'a pas fait bouger un trait de son visage depuis son entrée, il m'apparaît clairement que le « modèle » chrétien, poussé au paroxysme par ses parents, n'est pas le sien mais le leur. Cela ne me vient pas à l'esprit de prime abord, comme le résultat d'une déduction, mais par l'apparition d'une nouvelle image qui s'impose à mes yeux avec insistance, confirmant ma première intuition, celle d'un rocher, cette fois, ou plutôt d'une pierre plate, grise, moussue, sur laquelle se profile une silhouette furtive.

La pierre

C'est une bien longue histoire concentrée dans une seule image, mais elle détient une clé. C'était en 1973, quand je poursuivais laborieusement mes recherches sur la Côte, magnétophone, carnet de notes, appareil de photo en main, dans des conditions d'approche fort différentes des miennes aujourd'hui. [237] J'apprends qu'une fillette appelée Estelle vient d'être guérie par un certain nganga appelé Malonga. J'enquête. Le père de cette fille est, comme Basile, un catholique pratiquant. Davantage, il est diacre permanent, avec une épouse et dix enfants. Estelle est la quatrième fille. Son curé, feu l'abbé Boniface Bayane, originaire de la région, homme déjà âgé à l'époque, a vécu à sa manière l'histoire du conflit entre la Tradition et l'Église. « Quand j'étais un jeune vicaire, m'a-t-il dit une fois, je débusquais les tambours pour fendre leur peau à la machette. Et aujourd'hui, je cherche

des vieux sculpteurs encore capables de m'en fabriquer pour accompagner les chants d'église ! »

J'interviewe tout le monde, principalement la petite Estelle, ravie de me raconter sa récente aventure mystique.

— ESTELLE : Un jour, pendant la classe, j'ai eu mal à la gorge. Je n'arrivais pas à soulever ma voix. Je disais seulement : « Ha... ! » Je croyais que c'était la toux. Le maître m'a dit : « Rentre chez toi ! »

— LA MAMAN : Elle a mis cinq mois sans parler ! On croyait que c'était la grippe à cause de la fièvre. Ça durait, ça durait ! Le diacre l'a amenée à la ville. On a essayé de la guérir. Pas moyen !

— ESTELLE : Après une semaine et demie, ma soeur et moi nous sommes parties à l'eau. Il y a une rivière près d'ici. Comme nous arrivions, j'ai vu *une « chose » assise sur une grande pierre*. La chose-là, quand elle nous a vues, elle a sauté dans l'eau, hop ! La rivière n'a même pas fait de bruit. J'ai dit à ma soeur : « Qu'est-ce que c'est ? - Non, je ne sais pas ! », et elle m'a laissée seule. J'ai crié, mais personne n'entendait. Je ne pouvais même pas soulever le pied ! Arrivée à la maison, une grande, une très grande pluie est [238] tombée [un fait reconnu par le diacre]. Les pierres se soulevaient de l'eau, les régimes de bananes plantains, là, tombaient. La porte s'est cassée. Le papa a dit : « On doutait de la "chose", on sait que c'est vrai maintenant ! » J'ai mis cinq mois avant de parler.

Au cours des différentes interviews, chacun m'a donné la description de la « chose », sauf le diacre qui prétendait devant moi ne pas y croire : un beau jeune homme blanc selon Estelle ; un métis, d'après sa mère ; quelqu'un dont on ne voyait que le dos, d'après une copine d'Estelle. Retrouvant Estelle, quinze ans plus tard, elle m'affirma que la « chose » était une femme blanche, communément appelée « mamy wata ». Le trait commun à toutes les descriptions demeurerait la chevelure tombante, si longue qu'il ou elle pouvait s'asseoir dessus. Cette silhouette polymorphe correspond à l'image changeante que l'on se fait du « jengu » (au pluriel « miengu »), parent de l'eau, époux ou épouse mystique, selon le sexe ou l'âge de la personne possédée. Les

anciens voyageurs en donnaient une description différente, recueillie chez les « indigènes » : un petit être noir aux yeux exorbités, aux pieds retournés et - détail rescapé - doté d'une longue chevelure tombante.

Quinze ans après l'événement, j'interrogeai Estelle à nouveau :

Je me rappelle que j'ai vu une belle dame, c'est tout. Par la suite, j'ai commencé à voir « ces choses-là » dans des cours d'eau. Même dans les verres d'eau, quand je buvais. Je voyais des figures de gens. De ce genre-là, quoi ! Après, c'était des bastonnades, la nuit comme le jour. Parce qu'il y avait certaines choses que je ne devais pas faire, comme de manger telle ou telle viande, tel ou tel poisson. Si j'en mangeais, ça avait des réactions. Je tombais par terre. Je criais, et pourtant les gens autour de moi n'entendaient pas ! Quand j'allais me laver à la [239] rivière, je ramenaient des petits trucs comme des chaînes de cou et des boucles d'oreille. Après ça, j'ai commencé à être dérangée. On parlait de mauvais esprits.

Son diacre de père réalise, après plusieurs tentatives à l'hôpital, que seul Ménanga peut la guérir - ce ngangas qui sait négocier avec la famille de l'eau. Mais que va penser monseigneur ? « Écris-lui ! » conseillent ses confidents. Mgr. Thomas Mongo, premier évêque camerounais de Douala, pourtant connu pour ses consignes strictes en la matière, lui fit répondre : « Si tu penses qu'elle peut guérir "à l'indigène", envoie-la donc là-bas ! » Le curé, au-dessus duquel le diacre était passé, a fait son enquête : « J'ai demandé à Ménanga comment il soignait. Il m'a répondu qu'il employait des herbes que Dieu avait créées. Il s'est arrêté là. Il n'a rien dit du reste. »

Le reste, ce fut une liturgie traditionnelle en bonne et due forme qui dura deux fois neuf jours, au bénéfice d'Estelle et de l'une de ses amies qui avait été également saisie par les ancêtres de l'eau. « Un rite semble avoir existé sur la Côte, note, sans savoir sa longévité, l'ethnologue Edwin Ardener, ou l'aspect "rite de passage" est très notable. Il est établi que chaque fille d'une dizaine d'années doit passer par les ancêtres de l'eau pour être féconde... Elle est gardée en réclusion pendant un temps pour cela ⁵⁵. » C'est bien à l'intérieur de ce modèle reli-

⁵⁵ Edwin Ardener, *Coastal Bantu of the Cameroons*, London, International African Institute, 1956, p. 99.

gieux et thérapeutique qu'Estelle vécut sa crise et en fut, jusqu'à un certain point, libérée.

[240]

— Ménanga a dit, m'explique la petite Estelle : « Vous êtes chez moi pour vivre dix-huit jours dans une case. Personne ne doit vous parler et vous ne devez parler à personne. Vous mangerez toutes les deux toutes seules, avec votre assiette et votre verre à vous. » Nous avions un seul lit pour toutes les deux et un seul oreiller. Et seulement un petit banc chacune. Nous ne sortions pas. Si quelqu'un voulait nous visiter, il devait, sans parler, nous donner cinq francs à chacune et les grains de « peve » et de « mandaï » qui grattent la gorge ⁵⁶.

Ménanga m'a livré les noms des herbes que l'on ajoutait à leur nourriture et Nkongo et moi pouvons les retrouver dans nos cahiers du Male ma makom. Pendant ces deux périodes de neuf jours, elles furent soumises à des inhalations répétées. On leur versait sur la fontanelle, les ongles, les articulations des membres, des gouttes du jus de l'« eyombwe ». On enduisait les filles de kaolin blanc, des pieds à la tête. Plaisir pour le chercheur que de retrouver partout les mêmes traces d'une couche culturelle résistante !

Chaque jour, on les conduisait toutes deux en procession jusqu'à la rivière.

— Ménanga a dit, poursuit Estelle : « Il faut invoquer les gens de l'eau pour qu'ils ne troublent plus vos têtes. » Il a écrit chacun de nos noms sur des papiers différents avec la phrase : « Je vous convoque en justice. Je ne veux pas me marier avec vous. Laissez-moi ! » [Selon le diacre, c'est l'instituteur qui le fit car Ménanga n'avait pas été à l'école.] Il a pris une banane plantain dont il a [241] enlevé la peau. Il l'a saupoudrée avec la poussière d'écorce de l'arbre « mwenge ». Il a enroulé le tout avec un fil noir et nous avons jeté ça dans l'eau avec une pièce de dix francs. Mais nos « convocations » sont revenues !

⁵⁶ *Monodara myristica*, Annonacées ; *Cyperus articulatus*, Cypéracées. Calmants. Les personnes sujettes à des crises, même à Douala, gardent à portée de main ces grains pour parer au plus pressé.

« Ouais ! Nous sommes mortes ! » Nous pleurions. Ménanga leur disait : « Les filles vous refusent, laissez-les ! »

À la dix-huitième tentative, les petits paquets ne revinrent pas, signe que les gens de l'eau abandonnaient la partie. Alors Ménanga prépara le dindo à base de poisson et agrémenté de plantes comestibles, marquant ainsi la fin du traitement. Mais les filles, rentrées à la maison, ne parlaient toujours pas.

— Le lendemain de la fin du traitement, raconte la mère d'Estelle, j'ai appelé ma fille. Elle est venue. « Regarde ton petit frère, il a fait pipi au lit. Lave-le ! » Et voilà qu'elle dit : « Non ! » Mais c'est elle qui parlait ! On a applaudi des mains. C'est tout !

L'autre fillette recouvrera la parole dans des circonstances domestiques semblables.

— S'il faut regretter, je regrette, me dit Estelle quinze ans plus tard. Parce que ces gens de l'eau là, quand même, ils m'ont fait du mal ! Je n'ai pas suivi le cours normal de mes études à cause d'interruptions : maladies, machins, trucs... Pourtant, il y en a d'autres qui ont ça, des mamans vivant normalement, même mariées, sans problème...

En effet, la vie n'a pas été facile pour Estelle qui a été abandonnée par son mari, restant avec un enfant en bas âge sur les bras. « C'est une fille qui s'est toujours fâchée pour un rien, me dit sa mère. Elle est même plus nerveuse que son père. Ce sont des choses qui ne finissent pas vraiment ! »

[242]

Un ami psychiatre à qui j'ai envoyé, à l'époque, le récit complet de l'aventure mystique d'Estelle, m'a gratifié de remarques suggestives, en référence à son modèle d'analyse :

Mon impression est que ce cas relève d'une « conversion hystérique ». La symptomatologie rapportée est celle d'un mutisme. Estelle ne peut pas parler, comme d'autres ne peuvent pas marcher. En fait, dans tous ces cas, rien n'empêche, physiologiquement, la fonction de s'exercer. Le symptôme est dit de « conversion hystérique », c'est-à-dire qu'il a comme origine un conflit intrapsychique et va par déplacement se traduire dans une fonction de la vie de relation bloquée, comme la marche, la vision, l'audition et, ici, la parole.

Bien sûr, on ne peut pas dire par le seul récit que tu m'as envoyé de quoi le symptôme « parle » en profondeur. Cela doit se situer dans le réseau familial lui-même, dans les relations d'Estelle avec ses parents, ses frères et soeurs... On peut supposer que le mutisme est utilisé pour « dire » quelque chose qui ne peut pas être dit dans le cercle familial. Tout ce qui concerne les ancêtres de l'eau doit beaucoup intéresser la petite Estelle et peut-être les traitements de faveur des femmes traitées par les ancêtres de l'eau. Mais quand on a un papa diacre, c'est plus difficile de dire cela directement. Alors on se tait, ce qui permet à la famille de s'interroger...

Est-ce une confirmation de son analyse ? Le diacre me dit un jour, quand je lui demandai des nouvelles d'Estelle : « Ah ! Ma petite sorcière ! - Vous ne devriez pas parler ainsi de votre fille ! » lui ai-je répondu vivement. Que s'est-il passé dans son jardin secret pour qu'elle se réfère à un modèle traditionnel susceptible de jeter son père dans un pareil embarras ? C'est vrai qu'à la maison le papa est strict : il faut prier en famille matin, midi et soir, aller chaque jour à la messe... Diaconat oblige !

[243]

Ces rétrospectives m'ont-elles tenu longtemps absent en esprit, loin du trio ? Je ne le pense pas, si rapides et synthétiques sont les images. Et les visiteurs s'y attendent. Cela fait partie du style propre aux entretiens de divination. On dit même qu'un chat-tigre qui court dans la forêt, C'est un devin se rendant sur les lieux stratégiques. Il faut lui laisser le temps de revenir ! À lui l'initiative de la reprise du contact. Je regarde Sophie. Seule Maman Anastasie, j'en suis sûr, peut expulser de son corps l'onde qui la terrorise. J'ai vu opérer cette vieille dame, digne et menue, au village d'Ebojé, appliquée à libérer des fillettes possédées, de l'âge d'Estelle et de Sophie.

Quand je prononce d'un ton neutre le nom de Maman Anastasie, Basile reste de marbre. Sophie, elle, semble soudain attentive. Quant à Agathe, la mère, elle fait de la tête un balancement de gauche à droite qui vaut tous les refus. Me voilà devant un dilemme de taille. Pour quel modèle opter ? Celui des parents ? C'est un « modèle chrétien » exploité sous sa forme la plus spectaculaire. Leur confiance en lui les a conduits jusqu'à demander l'exorcisme pour leur fille, mais sans résultat. Aucun doute, ils attendent de moi une récidive, autrement pourquoi seraient-ils venus jusqu'ici ? Savent-ils que l'une de leurs parentes malade a dit un jour : « C'est le père Éric qui peut me guérir, mais il ne le veut pas ! » Cette fois, qu'est-ce qui me retient d'agir ? Je crois que c'est le modèle dans lequel Sophie range son trouble. Secrètement, elle ne peut qu'adhérer à celui du village. Ayant souvent accompagné son père à Ebojé, comment ne connaîtrait-elle pas [244] Maman Anastasie qui attire une bonne partie des villageois au spectacle, quand elle exerce ? Vivre à treize ans, au moment où elle se sent devenir femme, une aventure comme celle d'Estelle ? Ce peut être fascinant ! Mais les parents s'en défient et cela pour deux raisons, me semble-t-il : le père a des scrupules de conscience compréhensibles et la mère craint de se voir accusée à son tour des malheurs de Sophie, elle qui est indésirable au village ! Alors, les parents ou la fille ?

Il y a une « dynamique du provisoire », écrit Roger Schutz. Une justification pour les hésitants ? En tout cas, un utile principe d'action dans mon cas. Gagner du temps, voir évoluer le trouble de Sophie, éviter la discorde de la famille... Sans me départir de mon apparente assurance, je leur prescris une visite chez mon amie, la psychiatre, peu convaincu que son modèle conviendra ici, mais persuadé que Sophie trouvera à son contact un apaisement provisoire. Et je les invite à revenir me voir, une fois le traitement terminé, pour des « prières de délivrance », une forme de supplication plus modérée que les prières d'exorcisme. Et je me déciderai.

Ils partent lentement comme ils sont venus, Basile ouvrant la marche et Agathe la fermant. Du milieu de ses parents, Sophie fait enfin entendre sa faible voix, sans se retourner : « Est-ce que je dois enlever les ceintures des saints Archanges ? - Oui, Sophie, lui dis-je, tu le peux ! »

[245]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 18

LA COLÈRE DE L'AGNEAU

[Retour à la table des matières](#)

Fotpa entre dans ma petite salle d'accueil en brûlant son tour de visite. Fotpa, c'est ainsi que je l'appelle. Je l'ai connu autrefois quand il était lycéen et nous nous sommes rencontrés à Douala, ces temps derniers, chez des amis communs. Aujourd'hui, il est un homme d'affaires. Sa hâte à me voir ne se justifie donc pas par notre degré d'intimité. Il m'en fournit l'explication sans attendre, par bribes de phrases : Benjamin, son plus jeune frère, vient subitement de mourir ! Un garçon de vingt ans, qui était étudiant en sciences et habitait chez lui ! Un grand gabarit comme lui, et jamais malade ! Il attrape un rhume, se plaint d'avoir « une grosse tête » et tombe soudain dans le coma ! Fotpa le transporte à l'hôpital et s'aperçoit à l'arrivée qu'il n'a pas pris d'argent ! Le temps d'aller et de revenir pour apporter la somme nécessaire et son petit frère avait perdu la vie ! Fotpa a lâché ces nouvelles dramatiques d'un seul tenant, sans reprendre sa respiration. Mais je pressens que tout n'est pas dit.

Ses obligations l'ont empêché de venir me voir plus tôt : il fallait avertir les siens, vous comprenez, s'occuper des formalités administratives, réunir la famille à Douala, emmener le corps pour l'enterrer au village, dans les montagnes de l'Ouest... Mais durant tout ce temps, Fotpa brûlait de me confier son désarroi : [246] cette mort - toute la famille en est convaincue - est l'oeuvre d'Albert, leur frère ! À la réunion de Douala, entre le décès et les funérailles, on le lui a même dit ouvertement : « Ce n'est pas bien ce que tu as fait ! » Albert s'est contenté de répondre : « Je n'y suis pour rien ! » Mais personne n'a été convaincu de son innocence. La famille a été surprise, cependant, qu'après cela il veuille se rendre au village pour assister à l'enterrement.

— Mais qu'est-ce qui vous permet de dire que c'est votre frère ?

— Mon père, nous nous y attendions !

Leur mère les avait prévenus qu'un drame se préparait. Inquiète des agissements de ce fils-là, elle avait consulté des devins de la montagne et en avait conclu qu'Albert, répréhensible sur bien des points, appartenait à un « cercle d'associés ». La règle dans ce milieu est implacable : il faut « donner » à tour de rôle quelqu'un des siens. Nous sommes dans le contexte de la sorcellerie de l'ekong. Le moment devait arriver inévitablement où Albert aurait à sacrifier un membre de sa famille, et ce fut donc Benjamin. Plus troublant, Fotpa m'assura que Benjamin lui-même s'y attendait. Quelques jours avant sa mort, il avait fait un rêve prémonitoire si probant que Fotpa lui avait demandé de le mettre par écrit. Il me promet de m'en fournir une copie pour que je me rende compte par moi-même du bien-fondé de l'accusation.

Albert est la honte de la famille. Sur les neuf enfants que leur maman a mis au monde, il est le seul à avoir raté sa vie par sa faute. Ne venait-il pas de recevoir de Fotpa six cent mille francs CFA pour lancer un petit commerce d'huile de palme ? Qu'en a-t-il [247] fait ? Il les a rapidement dilapidés pour se retrouver avec femme et enfants dans une ville du centre du pays, vendeur de noix de cola et de cigarettes à l'unité. Un homme qui n'a jamais rien fait de ses mains, jaloux du

succès de ses frères, en somme une proie facile pour ses infâmes associés.

Après ces confidences, nous restons tous les deux en silence assis l'un en face de l'autre pendant un bon moment, lui dans un état de nervosité et d'angoisse contrastant avec son naturel, et moi dans un état de perplexité.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Nous allons le neutraliser et ensuite tenter de nous réconcilier.

Je me remémore l'adage douala qui vaut aussi pour les originaires de l'Ouest : « Il faut bien continuer de vivre avec son sorcier ! »

Puis Fotpa d'ajouter sans hausser le ton :

— Notre frère n'en restera pas là !

Il souhaite que je célèbre la messe de la neuvaine à son domicile de Douala, pour satisfaire tant d'amis qui n'ont pas eu les moyens de monter au village lors de l'enterrement.

Il est difficile pour moi de refuser cette demande, malgré mon désir de rester à l'écart d'une accusation qui ne me paraît pas suffisamment établie. Je ne nie pas l'éventualité d'une élimination d'une personne par voie de sorcellerie. Il existe bel et bien des sorciers en chair, en os et en esprit qui incarnent la perversité, devenus d'autant plus nocifs qu'ils ne se rendent pas compte le plus souvent - à moins que les devins et leur entourage ne le leur révèlent - des désirs mortifères qui les poussent comme viscéralement [248] à détruire ⁵⁷. Dans l'autre système de représentation - et cela revient au même -, on dira que la nuit, pendant que dort le corps visible du sorcier, son double invisible se rend chez ses victimes. On s'inquiète de ce qu'au réveil il se plaigne d'être pétri de fatigue...

⁵⁷ Cf. *L'Afrique des guérisons*, op. cit., « Du bien-fondé de l'accusation », p. 112 sq. - Henri Collomb et M. Touré, *Actes du IV^e Congrès panafricain de psychiatrie*, Abidjan, 30 juin 1975, « Les morts psycho et socio-somatiques ».

Mais, chez Fotpa, je dénote, dans sa manière passionnée de présenter le cas, quelque chose d'aveugle et de systématique qui m'invite à rester sur mes gardes. Ne suis-je pas déjà tombé dans le piège de visiteurs se référant à moi pour asseoir la forme d'accusation qui leur convenait ? Me passe par la tête la boutade de Marcel Pagnol, dans *Topaze* : « Les coupables, il vaut mieux les choisir que les chercher ! » Pendant que Fotpa me parlait, mes yeux ne venaient pas à l'appui de sa thèse. Je voyais plutôt la salle des urgences de l'hôpital vidée de ses infirmiers et, en son beau milieu, le corps étendu et abandonné de Benjamin. Refuser de dire la messe sous un prétexte quelconque ? Cela ne se justifiait pas davantage. Nous convenons d'une date.

Le matin du jour dit, Fotpa revient me voir pour préparer la cérémonie de la soirée. Toute la famille est attendue, Albert y compris, me prévient-il. Mais les preuves s'accumulent contre celui-là. Voici qu'il s'est rendu, la nuit précédente, au domicile de leur frère cadet, qui vit avec une fille dans le quartier. Il était 1 heure du matin. La porte d'entrée se trouvant fermée, il la force. Comme le cadet se barricade dans sa chambre avec la fille, Albert l'injurie : « Ah ! Vous m'accusez ? Vous allez voir de quoi je suis [249] capable ! » Il exigea sur-le-champ du papier hygiénique et s'en alla comme un malpropre déféquer devant la porte d'entrée. Après l'agression d'Albert, le cadet a fait dans la nuit un cauchemar où quelqu'un le prenait à la gorge. Il voulait fuir mais n'y parvenait pas. La fille l'a réveillé quand il a crié : « C'est toi ou moi ! »

Le comportement d'Albert n'est pas en soi surprenant. Quand un accusé se considère comme innocent, il peut se contenter de nier sa culpabilité, a moins qu'il ne contre-attaque : « Ah ! Vous me prenez pour un sorcier ? Eh bien, vous allez voir ! » Cette réaction enferme la famille dans une spirale de la violence et de la peur, et rend l'accusation plus plausible encore. Je crains que ce scénario ne soit en train de se mettre en place sous mes yeux. Mais comment intervenir ? Fotpa, en tout cas, ne me semble pas en mesure d'accepter pour le moment la critique de son argumentation, comme s'il avait entrepris de s'y emmurer... Je décide de me taire et d'attendre mon heure. Avant de me quitter, à me dépeint la situation religieuse de sa famille : en dehors de sa propre branche, peu de membres sont catholiques. La majorité est protestante.

Celui qui n'aurait pas été informé, ce soir-là, du drame qui couvait dans cette famille, comment pouvait-il le découvrir rien qu'à la vue du déroulement de la cérémonie et à la seule écoute des paroles prononcées ? Tout était soigneusement tu ! Comme toujours en ces circonstances, l'organisation fut parfaite. La maison de Fotpa se trouvait dans un quartier de la ville où les habitations se touchent. C'est grâce à un petit exploit de la part des organisateurs que tant de gens ont pu assister sans se bousculer à une messe dite dehors sur le pas d'une porte. Les chorales protestantes [250] assuraient les chants, les quelques catholiques présents se contentant d'affirmer leur identité par un cantique en latin. Je m'étais décidé, quant à moi, à ne faire aucune allusion non plus à l'affaire de famille, m'employant à rappeler combien Dieu prenait à cœur nos souffrances : « As-tu des yeux de chair et vois-tu à la façon des hommes ? » avait osé dire Job à Dieu dans sa détresse ⁵⁸. Et la réponse de Dieu fut d'envoyer son Fils prendre des yeux d'homme et épouser nos souffrances... Je sus par la suite qu'Albert avait communie en premier. Si je l'avais remarqué, aurais-je dû lui refuser l'hostie ? C'était l'accuser publiquement à mon tour. Mais que pouvait bien signifier le repas eucharistique pris en commun par des frères et des sœurs à ce point divisés ? Bienheureuse mon ignorance, cette fois !

Au fur et à mesure que se déroulait la cérémonie, bientôt suivie d'un repas pour les proches et quelques invités, je sentais grandir ma gêne : n'étais-je pas devenu l'allié objectif d'une grande partie de la famille sans avoir entendu Albert et sans pouvoir, de ce fait, œuvrer à la réconciliation ? À cette messe formellement irréprochable, chacun était resté campé sur ses positions, jusqu'à accomplir des gestes liturgiques en contradiction avec leur vraie signification. Aussi proposai-je à Fotpa, leader de la famille sans en être l'aîné, une messe intime dans notre chapelle, à la date de leur choix, où pourrait être abordé dans de meilleures conditions le problème qui les hantait. Ma suggestion trouva immédiatement l'accord de tous, hormis celui d'Albert qui avait filé sitôt la cérémonie achevée.

[251]

Pour la troisième fois en quelques jours, Fotpa me rend visite. Nous devons préparer ensemble la messe de famille. Mais il

⁵⁸ Livre de Job, chap. 10, v. 4.

m'annonce à cette occasion que, loin de se calmer, le conflit ne fait que s'envenimer. Où cela va-t-il les mener ? De sa mère, il tient ces prévisions inquiétantes : Albert a annoncé que lui, Fotpa, échouerait dans ses affaires à brève échéance. « Il n'a pas fini de donner le sang », a-t-elle ajouté. Ou bien c'est un enfant de huit ans ou bien un adulte de la famille qui tombera ! « Aussi précis que ça », note Fotpa ! Il me fait lire en complément le récit du rêve prémonitoire que Benjamin avait mis par écrit avant sa mort soudaine et il m'en laisse une copie :

C'est dans un quartier. Ma soeur rentre de je ne sais plus exactement où, et elle a du linge à la main. J'espionne sans être vu. Au niveau des toilettes d'une maison qui paraît abandonnée, Albert lui demande de lui donner ses propres enfants. Elle répond : « Mes enfants sont là-bas, tu peux aller les chercher. » Il *insiste en disant qu'il a besoin de sang et qu'elle doit lui donner elle-même ses enfants* [souligné dans le texte]. Elle persiste à dire qu'elle ne lui remettra pas ses enfants et qu'il peut aller les chercher lui-même. Ils se mettent à se quereller et arrivent au niveau d'un poste où se trouve une patrouille mixte de militaires et de gendarmes. Je me mets à crier au secours et ces hommes les attrapent. Le chef du poste passe Albert à un interrogatoire et le condamne à mort. On va le fusiller à l'endroit où il a été arrêté. Mais il réussit à s'échapper au moment où il va faire ses adieux. Il réapparaît avec une carabine pour tirer sur la foule et plus particulièrement sur ma soeur. J'espionnais sans être vu.

Suivent deux autres épisodes d'un cauchemar où Benjamin se trouve en lutte ouverte avec Albert et son épouse, situations périlleuses dont il se sort toujours à son avantage...

[252]

L'occasion que j'attendais de raisonner Fotpa me semble venue :

— À lire le récit tel quel, il ne me semble pas que ce rêve annonce la mort de Benjamin. Il montre seulement combien les rapports sont tendus dans la famille. Les rêves peuvent refléter nos peurs, vous le savez bien, sans pour autant qu'ils se réalisent automatiquement !

Je lui fais remarquer aussi qu'Albert s'était rendu à l'enterrement. Se sachant coupable, il n'y aurait pas été. Autrement - la coutume est formelle sur ce point -, il pouvait mourir à son tour. Et comment aurait-il pu communier, avec un meurtre sur la conscience ? Et puis, Benjamin n'a pas été soigné immédiatement à l'hôpital... Pendant que je lui parle doucement, tentant de glisser le doute dans son esprit, je dois noter combien son visage reste buté, comme fermé à toute autre explication que celle qui le hante. « On ne peut parler qu'avec quelqu'un qui se parle, m'a dit une fois un nganga. S'il ne se parle pas à lui-même, pour parler avec lui, c'est difficile ! » Comment, dans ces conditions, et en l'absence d'Albert, vais-je pouvoir oeuvrer à la réconciliation de cette famille ? Aussitôt une image s'impose à mes yeux, celle de l'Agneau vainqueur que décrit l'Apocalypse. Et je garde pour moi mes hésitations. « Venez ce soir ! Il ne faut pas renoncer à se réconcilier ! »

Sept frères et soeurs sur neuf, autant dire tous, après la mort de Benjamin et en l'absence d'Albert, entrent en file dans notre chapelle. Leur mère, une tante, une belle-mère chargée de deux bébés les suivent. La maman de tous ces enfants, veuve depuis de nombreuses années, que ces événements se succédant si vite ne [253] m'avaient pas permis de rencontrer encore, a le physique d'une paysanne de la montagne. Elle est courte de taille, solide sur ses jambes, vêtue de cette robe brune comme on en voit à l'Ouest, à peine modifiée dans sa coupe par une couturière de ville. Avant la messe, elle demande à prendre la parole et prononce en français cette simple et forte déclaration : « J'ai mis au monde neuf enfants. L'un est décédé. Un autre l'a tué. Il y a l'esprit du mal sur un coté de moi. C'est pour que ça parte que je viens à la messe ! » Pouvait-elle exprimer d'une manière plus concise et plus émouvante son identification à sa famille ?

Oser dire à cette famille éclatée que la réconciliation est possible ? Dieu, que c'est difficile ! Il faut trouver les mots qui portent. C'est en m'appuyant sur une phrase de saint Paul que je le tente : « Au nom de Jésus, nous vous en supplions, laissez-vous réconcilier avec Dieu ⁵⁹. » Ils m'écoutent attentivement, mais sans me montrer que je les ai convaincus. Par contre, C'est au moment du « baiser de paix » avant la communion, qu'ils se manifestent enfin. Ce geste consiste en une fra-

⁵⁹ Deuxième lettre aux Corinthiens, chap. 5, v. 20.

ternelle poignée de mains entre voisins de banc ou de chaises, se muant parfois en une accolade quand on veut manifester plus chaleureusement son affection ou sa solidarité. Là, ce fut une embrassade générale. Hors des regards étrangers, chacun s'y adonna avec effusion et larmes. Les longs épanchements, en l'absence d'Albert, leur permettaient tout de même, et peut-être pour la première fois, de se livrer les uns aux autres. Et c'est conscient de ma cruelle impuissance que j'aborde la liturgie de la communion.

[254]

Prenant, comme chaque jour, dans mes doigts les deux morceaux déjà rompus de la grande hostie, je les réunis, les présente ostensiblement à la famille et dis les paroles saintes : « Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde ! » Aussitôt et pendant les courts instants où je distribue la communion, remonte à mes yeux l'image souvent contemplée de l'Agneau, mais, cette fois, placée au centre d'un immense panorama montagneux. Je vois d'abord l'Agneau reposer, pattes repliées, mais buste et tête dressés, sur un livre de très grand format qui peut être la Bible ou un missel duquel pendent des signets. Sept sceaux de cire rouge le tiennent hermétiquement clos. L'Agneau est blanc, sans tare ni tache, d'aspect parfait, une image hiératique de la fragilité. L'Agneau est sur le livre et le livre repose sur une large pierre plate, grise et moussue. La montagne ? Je n'en vois d'abord qu'une pente sèche derrière la pierre. Je lève les yeux et elle m'apparaît infiniment élevée. Une montagne de Palestine ? Le mont Sion ? Plutôt le mont Cameroun, il me semble...

Et j'entends une rumeur monter de toutes parts vers l'Agneau. Je regarde autour de moi et la montagne m'apparaît couverte dans toute sa largeur d'une multitude incalculable d'animaux. Ce sont des chèvres. Toutes les familles de chèvres possibles. Elles prennent une posture que je leur connais : l'échine courbée, les cornes à même le sol, dans l'attitude prostrée qui précède l'immolation mais destinée maintenant à l'adoration. J'aperçois là-bas, prosternée elle aussi sur le haut promontoire d'un rocher, la *capra aegageus*, l'ancêtre des chèvres domestiques, que je n'ai jamais vue que sur les graffiti des grottes, et encore grâce à des reproductions. Loin sur une pente à ma gauche se tient la troupe [255] hautaine des oryx aux cornes effilées, antilopes rousses du désert, échappées à la domination de l'homme mais accourues bondissantes adorer l'Agneau. Plus près de moi des chèvres

nombreuses portent encore des traces de corde au cou. Je me trouve tourné comme elles vers l'Agneau que voici.

Par instants, une nuée fugace et sombre s'interpose entre l'Agneau et nous, filant trop lentement à notre gré. À l'un de ces passages retentissent sept explosions à intervalles irréguliers, puissantes comme les éruptions d'un volcan. Ce sont les sceaux qui sautent et le Livre de la Vie qui s'ouvre par la volonté de l'Agneau. Et j'ai le temps d'apercevoir ses sept yeux flambant de colère. Pourtant aucune peur ne fait trembler le bêlement unique qui monte de l'immense troupeau. Bientôt nous voyons sourdre de la gorge de l'Agneau une source de sang qui s'épanouit et se répand vers nous en quatre filets. Descendus à notre hauteur, ce sont déjà quatre fleuves de sang aux couleurs rouge feu comme la lave purificatrice puis le rouge vermeil d'un grand vin. Je regarde les robes des bêtes. Elles ne sont pas tachées mais lavées par le sang de l'Agneau. Soudain, je m'aperçois que ce ne sont plus des chèvres mais, à perte de vue, une foule innombrable d'hommes et de femmes qui entonnent en l'honneur de l'Agneau un cantique nouveau. Une pleine voix d'alto, plus chaude que les autres, une voix de femme, j'en suis certain, s'élève au-dessus de toutes et domine ces vêpres de notre libération. Je chante moi aussi.

La famille a-t-elle cru que je m'étais évadé ? Je ne le pense pas, tellement ce fut bref et intégré à la liturgie. Mais au moment où la cérémonie se terminait et que la famille commençait à se retirer, le [256] frère aîné, personnage effacé, revint vers moi pour me remercier : « Ça s'est très bien passé, mais Albert a dit qu'avant deux mois il y en a deux qui tomberont ! Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Deux de ses sœurs s'approchent et tendent l'oreille. Alors j'éclate de la colère de l'Agneau : « Qu'est-ce que c'est que ce chantage ? C'est stupide ! Personne ne mourra dans la famille durant les deux mois qui viennent ! Je vous en donne ma parole ! Restez unis entre vous et rien ne vous arrivera ! » Ils se retirent sans ajouter un mot. Peut-être choqués de ma colère subite, mais en même temps rassérénés. Qu'est-ce qui a provoqué en moi une réaction aussi irrationnelle ?

La colère de l'Agneau ou la colère de Dieu éclate quand le sang coule inutilement, quand les chèvres sont immolées et que la violence sévit encore, quand les hommes ont fini par se décider à se calmer et que d'aucuns persistent à semer la mort. Alors l'Agneau éclate en miséricorde et répand son sang à son tour pour grossir celui des victimes.

Mais gare à celui qui fait se répandre inutilement le sang de la mansuétude de l'Agneau ⁶⁰ !

Et si quelqu'un mourait d'ici là ? Comme pour me répondre et me troubler, voici le frère aîné et les deux sœurs qui reviennent quelques jours plus tard : Fotpa est hospitalisé avec une fièvre typhoïde, m'apprennent-ils, et leur mère alitée à la maison avec de forts maux de reins. Alors ? Engagé comme je le suis, je ne fais que leur répéter ma déclaration de fin de messe. Mais je suis tenté de douter. Ce n'est qu'après deux mois, jour pour jour, que je vois enfin réapparaître Fotpa, guéri de sa typhoïde. Il reconnaît que [257] personne n'est mort dans la famille depuis Benjamin : « La parade a été bonne, remarque-t-il, mais la menace demeure. » Sans aucun sentiment de victoire, car la question de la réconciliation reste entière, je le charge de transmettre à sa mère le message que voici. Je crois qu'elle en comprendra toute la portée, même s'il lui paraît étrangement prosaïque dans un pareil climat d'émotion, et qu'elle n'a pas lu Claudel : « Voyez ! Rien n'est arrivé. Le pire n'est pas toujours sûr ! »

Je m'interroge sur les causes de ce demi-échec. La colère qui rongait cette famille était telle - un contre tous et tous contre un - que je n'ai pas réussi à l'éteindre. Plutôt que d'inviter prématurément cette famille à la messe, n'aurais-je pas dû m'employer d'abord à détourner cette colère, plus exactement, à canaliser la somme d'énergie dont elle était porteuse vers un acte de réconciliation, au lieu de tenter de la calmer ?

Les devins et nganga œuvrent à la réconciliation à leur manière en orientant discrètement la colère de leurs patients vers la recherche d'un coupable. À la différence des charlatans, qui n'y vont pas par quatre chemins, ceux-là donnent quelques pistes à prospecter sans que leurs victimes puissent proclamer tout haut qu'ils ont désigné nommément un coupable. Aux victimes de trouver, avec les indications fournies, celui ou celle qu'ils vont, à tort ou à raison, accuser. Cette stratégie subtile a l'avantage, par sa discrétion même, de ne pas gâcher

⁶⁰ « Cachez-nous... loin de la colère de l'Agneau. Car il est arrivé le Grand Jour de sa colère, et qui donc peut tenir ? » Livre de l'Apocalypse, chap. 6, v. 16. On pourra reconnaître sans peine les réminiscences bibliques dont ce récit est nourri.

les chances d'une réconciliation tout en donnant un exutoire à la violence. Mais elle n'est pas d'inspiration chrétienne.

Pour le chrétien, le déplacement de la colère doit se faire autrement. Tout d'abord par un retour sur soi en reconnaissant [258] sa part de responsabilité, sans systématiquement la reporter sur l'autre : la colère contre soi. Il s'agit ensuite ou simultanément de muer ses désirs de vengeance en désir de conquête de celui que l'on sait coupable, à la manière dont s'y est pris Jésus-Christ. Au lieu d'adopter une attitude agressive vis-à-vis de son ennemi, ou de défense, ce qui revient au même, on tâche de le gagner par l'exercice de ce qu'on appelle magnanimité, mansuétude, charité. Il y faut de la pugnacité. Bien ordonnée, cette colère d'amour a une telle capacité de contagion qu'au lieu de redoubler les forces de l'adversaire, comme le pensent les nganga, elle peut le gagner à la réconciliation. C'est une démarche vertigineuse pour celui qui craint de découvrir ses défenses, mais étonnement efficace quand le croyant décide de faire le saut. Ce que je n'ai pas réussi avec la famille Fotpa, je l'ai obtenu de personnes qui avaient délibérément misé leur vie sur leur foi chrétienne.

Ainsi cette mère de famille, venue dans un état de grande détresse me demander conseil. Tout s'effondrait autour d'elle. Son mari était au chômage, ses enfants ne réussissaient pas dans leurs études, elle-même se sentait constamment malade, et ainsi de suite... Le parfait exemple d'une situation « bloquée ». Elle rendait responsable de ses malheurs l'une de ses voisines et avait autant de preuves à apporter que Fotpa pour son frère. Au point qu'elle ne passait plus jamais devant le domicile de cette femme. Connaissant la qualité de sa foi, je l'encourageai à en tirer les conséquences jusqu'au bout, c'est-à-dire à faire un geste, contre toute prudence, envers son ennemie. C'est ainsi qu'elle revint me voir quelque temps plus tard pour m'annoncer qu'après bien des hésitations, elle avait invité la voisine à venir fêter son anniversaire [259] dans sa famille ! Il ne lui a pas fallu un mince courage pour se décider. J'en étais interloqué. La personne répondit à l'invitation et se présenta. Mais quand elle voulut déposer son sac à main dans la chambre conjugale, on s'arrangea pour qu'elle ne le fît pas. Quel philtre pouvait-il bien contenir ? Je lui donnai raison. Jésus n'a-t-il pas dit : « Soyez prudents comme le serpent... » Depuis ce jour, les deux voisines passent chacune en saluant devant le domicile de l'autre, et les enfants comme les parents ont retrouvé leur sommeil.

C'est déjà un résultat et le travail des enfants à l'école s'en ressent.
Comme quoi, thérapie et foi peuvent aller de pair !

[260]

[261]

La nuit, les yeux ouverts. Récit.

III. ET LE SANG DE L'AGNEAU

Chapitre 19

CERNER LES SONGES

[Retour à la table des matières](#)

Une personne sur deux ou trois entre dans mon bureau avec, au bout de la langue, un rêve à me raconter. Elle le livre aussitôt, comme pour étaler son jeu, ou bien elle attend que je l'y invite. Pour elle, c'est une façon habile de confier son secret en le situant d'emblée dans une zone où le voyant a la réputation d'être à l'aise, le seul champ visuel qu'elle a en commun avec lui quand il exerce sa fonction. Elle sait que le domaine des rêves n'est qu'une petite partie de la surface visuelle qu'il embrasse - n'y a-t-il pas des voyants aveugles ? -, mais, au moins, peut-elle partager celle-là avec lui. C'est donc le lieu privilégié de la rencontre, comme l'antichambre de la vision où ils se mesurent momentanément à égalité. On ne devrait donc pas étudier les rêves pour eux-mêmes, comme s'ils représentaient une activité autonome circonscrite au sommeil, mais à partir d'un plus grand ensemble visionnaire dont ils ne sont que la zone la plus accessible.

« C'est un rêve qui n'est pas un rêve », me dit-on parfois ! Et la personne met tant de cœur dans la manière de le raconter que je me demande, moi-même, s'il s'agit d'un fait « réel » ou d'une séquence onirique. Pourtant la démarcation entre les deux sortes de rêves existe, je le sais. En langue douala, « ndoti », qui renvoie aux rêves furtifs, rapidement oubliés, se distingue de « jene la [262] ndoti », le songe, qui marque la mémoire pour longtemps. Le songe de mon visiteur qui me parvient a donc émergé de l'océan des rêves et se trouve déjà chargé d'une signification que je dois confirmer ou corriger. C'est pourquoi je me sens autorisé à intervenir au niveau de ces représentations pour donner un verdict attendu dans un langage qui obéit au même code.

Un exemple. Mes visiteurs se plaignent souvent des visites nocturnes et importunes de parents décédés. Ne dit-on pas dans les montagnes de l'Ouest, au moment de refermer la tombe : « À nous revoir dans les rêves ⁶¹ ! » Si la personne est chrétienne, je lui rappelle simplement que les défunts de sa famille ont leur place dans la foule innombrable que Jésus entraîne en cortège vers son Père. Descendu « au séjour des Morts », comme l'affirme le Credo, qu'a fait Jésus sinon les inviter à le suivre dans son Ascension ? Ne perdent-ils pas leur temps à venir nous incommoder ? Ils prennent du retard ! Nous leur emboîterons le pas quand notre tour de mourir viendra ! Timide au début, j'ai pris de l'assurance quand j'ai constaté à quel point cette parabole inspirait les chrétiens. « Au réveil, faites une prière, leur dis-je, pour que le Seigneur les convainque de le suivre sans plus regarder en arrière ! » J'ai conscience de remplacer ainsi par une représentation chrétienne de l'après-mort celle de la Tradition où les défunts restent à proximité. « J'ai fait ce que vous m'avez dit, m'a déclaré une personne, j'ai invité [en songe] un oncle qui me dérangeait à aller de l'avant. Depuis, je ne le vois plus ! »

Sensibilisé par mes visiteurs à l'importance de l'activité onirique [263] dans une société qui n'a jamais mis en doute - à la différence de l'Occident mais tout comme le peuple de la Bible - la part de vérité des songes, j'étais à la recherche d'une méthode de discernement pour ne pas toujours improviser. Quand j'ai reçu la visite d'un homme d'une trentaine d'années, faisant preuve d'une aptitude hors du commun à se

⁶¹ Charles-Henry Pradelles de Latour, *op. cit.*, p. 63.

mouvoir dans cet élément, tel un poisson pilote dans l'océan. S'il n'avait pas été un intellectuel et un chrétien, ne serait-il pas déjà devin ? Je l'appelle Kaméni.

Venant d'achever ses études de droit à l'université de Yaoundé, Kaméni trouve un poste de stagiaire dans un cabinet d'avocat à Douala. Avant que ne finisse ce stage, il aura à faire un choix entre deux états de vie auxquels il aspire tout autant, soit entrer dans la vie religieuse, soit poursuivre une carrière au barreau et se marier. Il m'est recommandé par un confrère avec mission de l'aider à prendre sa décision. Pour un cas pareil, nous ne disposons pas d'un autre instrument de discernement que les *Exercices spirituels*. Il n'est pas indispensable de « faire retraite » quand les obligations professionnelles ne s'y prêtent pas, à condition de consacrer à cette activité une bonne heure de prière chaque jour, en suivant les indications du guide :

Je dois me trouver indifférent, sans aucune affection désordonnée, de sorte que je ne sois pas incliné ni porté davantage à prendre la chose envisagée qu'à la laisser, ni davantage à la laisser qu'à la prendre. Mais que je sois au milieu, comme l'aiguille d'une balance, afin de suivre ce que je sentirai davantage à la gloire et à la louange de Dieu notre Seigneur et au salut de mon âme ⁶².

[264]

Mon rôle principal est de surveiller « l'aiguille de la balance » qui oscille entre les motivations venant de l'Esprit de Dieu et celles inspirées par le « Malin », afin que la décision soit prise en connaissance de cause et librement. À la fin du parcours, Kaméni se décide pour la carrière et le mariage de préférence à la vie religieuse. Il a d'ailleurs sa promesse en vue. Il associe cette décision à une forte inclination évangélique pour défendre les opprimés et secourir les malades. Il trouve ainsi la paix intérieure.

Chaque fois que nous nous sommes rencontrés, c'est-à-dire une fois par semaine pendant une période de trois mois, il m'a raconté spontanément deux ou trois songes révélateurs à ses yeux de son itinéraire de recherche. Au lieu de le mettre en garde contre la vanité des

⁶² Ignace de Loyola, *op. cit.*, par. 179.

rêves, je lui ai conseillé plutôt d'en tirer parti et, pour ce faire, de les noter. Je m'y sentais encouragé par un conseil de saint Ignace qui invite à compter avec le sommeil : « Après m'être couché, au moment de m'endormir, penser, pendant le temps d'un Ave Maria, à l'heure à laquelle je dois me lever et pour faire quoi, en repassant l'exercice [de prière] que j'aurai à faire ⁶³. »

Un beau jour, Kaméni m'apporte deux cahiers où il a consigné ses rêves de l'année : près de trois cents rêves correspondant à cent quarante-six nuits, notés scrupuleusement jour après jour, comme le ferait un greffier, du 11 septembre 1993 au 21 octobre 1994 ! Pour chaque rêve, il apporte les « faits », C'est-à-dire la succession des séquences vues, qu'il fait suivre de plus ou moins longues observations.

[265]

L'abondant document se prête à plusieurs niveaux de lecture. On peut y trouver d'abord une description véridique de la vie quotidienne dans les quartiers de Douala, où les taxis provoquent de fréquents accidents ; Douala livré au banditisme ; Douala où les enfants jouent au football sur des terrains de fortune ; le Douala aussi des rencontres aux bornes fontaines, des grandes maisons inachevées où grouille le monde ; celui des exactions des policiers tout comme de pacifiques grand-messes... Kaméni est observateur, acteur ou victime de ces scènes. Nous le voyons plongé dans ses activités de stagiaire, nous suivons sa vie sentimentale et familiale, ses engagements religieux où sa chorale tient une grande place. Nous le savons handicapés par de forts « maux de ventre », dont il ne donne jamais un diagnostic médical plus précis, pour la bonne raison qu'il ne les sent plus au réveil. Qu'il soit originaire des montagnes de l'Ouest, cela se reconnaît à sa peur viscérale de l'eau, hantée par la Mamy Wata, tandis que les enfants nés à Douala barbotent à l'aise dans le fleuve de ses rêves.

Une seconde façon de lire les cahiers consiste à privilégier les observations qui accompagnent les « faits » de rêve. La clef nous en est fournie par l'auteur, comme un passe-partout : une interprétation systématiquement chrétienne. Elle ne semble pas être artificielle, car les rêves bruts en sont imprégnés avant tout commentaire. Nous sommes d'un bout à l'autre sur le terrain du combat entre le « Seigneur Jésus »,

⁶³ *Ibid.*, par. 73.

auprès duquel il se place, et celui qu'il appelle le « Malin ». Sans doute la pratique des *Exercices spirituels* n'est-elle pas étrangère à cette vision militante de son existence :

[266]

Dans mon sommeil, je sens une présence maléfique dans la chambre. Instantanément, du fond de mon cœur jaillit un nom qui sort de ma bouche en cascade : c'est le nom de Jésus. Je dis bien en cascade parce que ma bouche semblait se fermer comme si elle était comprimée par une force. C'est comme si ma bouche avait cédé sous la pression du nom de Jésus qui sortait avec une force plus grande. Ce rêve s'achève autour de 3 h 30 du matin sur mon réveil brusque. Nuit du 28 au 29 novembre 93.

Je scrute ces récits à la recherche des symptômes d'une forme quelconque de « schizophrénie spirituelle » qui le ferait se réfugier dans une zone mystique à l'abri des contraintes de la vie. En réalité, il se dégage du document une impression d'unité dynamique, constamment à rétablir, il est vrai, entre sa vie de célibataire stagiaire, ses rêves et l'interprétation évangélique qu'il en donne, citations à l'appui. On est même surpris d'une pareille cohérence qui l'amène à prendre d'audacieuses initiatives, conformément à son choix de vie :

J'ai fait un rêve dans lequel j'avais terriblement mal au ventre. Je me suis réveillé autour de 6 h 30, la main posée sur mon ventre. J'ai immédiatement compris que le Seigneur m'invitait à prier pour les malades, plus particulièrement pour ceux qui ont mal au ventre...

Le lendemain matin, pendant la messe, une jeune dame s'est évanouie à l'église. On l'a étalée sur le sol. J'ai compris que c'était le cas spécifique dont il s'agissait dans le rêve. J'ai deviné qu'elle avait mal au ventre. Pendant qu'on soufflait de l'air sur son visage, je posais ma main sur son ventre et je priais discrètement comme ce fut le cas dans le rêve.

Malgré ma discrétion, une personne s'est aperçue de mon comportement quelque peu étrange... Je me suis trouvé obligé de lui dire, malgré moi, que je ressens un appel du Seigneur à prier pour les malades.

Apparemment elle n'a pas été convaincue, même si elle appréciait mon geste. En tout cas, mon but n'était pas de la convaincre.

Une chose est au moins sûre : l'état de la jeune malade s'est amélioré. Elle a repris connaissance et elle a affirmé qu'elle avait eu terriblement mal au ventre. Son mari nous a dit qu'elle était « grosse » d'environ deux mois. 7 septembre 93.

Je retrouve les thèmes élémentaires propres à la plupart des récits que mes visiteurs ordinaires me font de leurs rêves, révélant une sorte d'infrastructure pulsionnelle commune, autour du sexe, de la nourriture et de la mort. Kaméni ne fait pas exception, je m'en serais douté, mais je lui sais gré de ne m'en avoir rien caché, ce qui donne à sa relation tout son intérêt. Grâce à cette honnêteté, on peut suivre le fil conducteur de sa vie affective qui traverse et inspire les deux cahiers de rêves : sa relation avec celle qu'il appelle « ma bien-aimée », comme dans le « Cantique des cantiques » de la Bible. Rêves où elle apparaît tantôt distante, tantôt déjà son épouse ; où survient l'autre prétendant ; rêves de parties de pêche solitaires qu'il estime refléter sa solitude de cœur ; rêves de rencontres furtives à la fois décevantes et prometteuses. Enfin le drame de la séparation, qu'il rapporte en termes sobres, presque neutres :

Dans le rêve, je rencontre une fille inconnue qui devient mon amie. On s'aime de façon platonique. Plus tard, je rencontre son fiancé avec qui je m'entends très bien. Observations : Au départ, ce rêve n'a aucun sens. Mais il prendra toute sa signification avec l'événement du lendemain. En effet, le dimanche, je rencontre ma bien-aimée qui me fait savoir qu'elle se mariera au mois de décembre. Elle a donc définitivement fait son choix. Le Seigneur me préparait à accepter cela. Nuit du 7 au 8 octobre 94.

[268]

La nuit suivante, Kaméni fait un rêve d'accident de voiture relativement banal au regard de tous ceux qu'il a relatés dans ses cahiers. Il en tire un parti inattendu, mais qui a sa cohérence quand on le réfère à son option caritative de départ :

Dans ce rêve, je suis témoin oculaire d'un accident de circulation avec uniquement des dégâts matériels. Observations : Ce rêve ne me surprend pas, il était prévisible. En effet, chaque fois que je pensais à ma bien-aimée, le Seigneur m'invitait à convertir la prière que j'avais envie de faire pour elle en priant pour les malades. C'est comme s'Il voulait me dire dans ce rêve : « Je sais que ça peut être dur pour toi ! Mais pour surmonter cela je te recommande de prier pour les accidentés. » J'ai ressenti cet appel à prier pour les accidentés, les malades, ceux qui sont dans la détresse, et pour les défunts... Nuit du 8 au 9 octobre 94.

Devant cette vision chrétienne presque trop parfaite, je me pose une question : le modèle traditionnel de représentation a-t-il donc été totalement sublimé dans son cas ? Ou remplacé de force, à coup de volonté, par un modèle chrétien ? Une relecture des cahiers m'a permis de me rendre compte qu'il n'en était rien. L'arrière-monde émotionnel de Kaméni reste viscéralement impressionné par les figures que lui fournit sa Tradition, mais comme masqué. Une présence trahie par la formidable symbolique animale qui peuple ses rêves : serpents, lions, singes, pangolins, hiboux, chats, chiens, poissons, poulets, chèvres, cochons, canards, oiseaux, insectes...

À première vue, certains animaux restent dans l'orbite biblique : ces serpents de toutes sortes, depuis le python de dix mètres de long jusqu'au petit reptile, ainsi que les lions dévorants sont attribuables au « Malin ». Mais voilà qu'un serpent en acier s'enroule [269] autour de sa poitrine et se révèle appartenir à un ami « dont le père a été un grand sorcier » ! Parfois, la référence est double, comme ces poissons à tête de « mamy wata », qui pourraient bien être ceux de la pêche miraculeuse... La plupart des autres espèces - avec une mention spéciale pour d'inquiétants chats noir - sont les supports oniriques d'agressions sorcières perpétrées contre sa personne ou ses amis, dont il réussit toujours à se libérer par la confiance en son Seigneur. Le règne animal dans son ensemble figure un univers hostile et dangereux, composé de nombreuses bêtes tapies au fond de lui-même. A-t-il achevé de mater pour de bon les témoins de sa Tradition ?

Comment une personne aussi soucieuse de se fondre dans le modèle biblique n'a-t-elle pas emprunté les images de quelques monstres de la création mis au service de l'oeuvre de Dieu, comme la baleine de

Jonas, ou de bonnes bêtes familières comme l'ânesse clairvoyante de Balaam, les corbeaux qui nourrissent Élie, l'ânon encore, choisi par Jésus pour le porter à Jérusalem ? Et du côté de sa propre coutume, comment n'aurait-il pas entendu, étant enfant, les contes où tant d'animaux jouent des rôles fort honorables ? Rien de tel dans ses rêves. Et pourquoi la chèvre se trouve-t-elle du mauvais côté, elle qui fait les frais de la méchanceté des autres dans la Tradition ? Je me mets à espérer qu'au cours d'une nuit puisse lui apparaître en songe son Seigneur Dieu sous les traits hiératiques de l'Agneau. J'y verrai le signe d'une réconciliation durable avec le monde animal et par ce biais avec tout lui-même. Je ne serai pas étonné d'apprendre alors de sa bouche que ses « maux de ventre » auront cessé d'importuner ses rêves.

[270]

Voici venu pour Kaméni le moment du plus grand danger, celui où son entourage commence à découvrir ses aptitudes. Ici ou là, le récit d'un songe fait état de demandes qui lui sont faites. C'est sa mère, par exemple, qui l'invite à ratifier un avertissement venant d'un devin de la montagne. Au détour d'un commentaire, il se découvre la capacité de « lire les pensées cachées »... Une fois même, l'invitation à exercer la voyance est explicite :

Dans la journée du 12 avril 94, une cousine m'a consulté pour que j'exerce mon activité de voyance sur elle. Elle voulait savoir s'il y avait un risque pour elle d'aller au deuil d'un membre de sa famille avec qui elle était en conflit. Le soir, avant de me coucher, j'ai confié cela au Seigneur dans ma prière...

Je me suis endormi, puis j'ai fait un rêve dont voici la teneur : J'ai combattu avec un animal très poilu que j'ai fini par neutraliser de la main gauche. C'est seulement à la fin du combat que j'ai pu voir sa tête. *Elle ressemblait à celle d'une chèvre* [souligné par É. de R.].

Interprétation. Le danger est écarté. C'est confirmé par l'animal très poilu que j'ai neutralisé. En fait, ce n'est pas moi qui ai vaincu le mal. Il me semble que le Seigneur m'invite à prier pour la protection de cette cousine pendant tout son séjour au village pour le deuil...

Ce matin, à mon réveil, j'ai recommandé à ma cousine de ne pas avoir peur et de faire le voyage. Je lui ai même recommandé d'assister autant que possible les membres de la famille qui sont en conflit avec elle. Nuit du 12 au 13 avril 94.

Va-t-il se lancer dans une forme syncrétiste de divination moderne et rejoindre la meute des charlatans ? Je ne le pense pas, tant est pur son désir de secourir la détresse des autres. Va-t-il dériver psychologiquement ? Je me dois de veiller. Aura-t-il assez de prudence pour avancer au rythme de son expérience naissante ? Où [271] même de stopper l'expérience s'il reconnaît qu'il se fourvoie ? Là demeure ma question. Une familiarité plus grande avec les *Exercices* spirituels devrait lui donner, en complément de sa simplicité de chèvre ou de colombe, cette prudence de serpent que Jésus recommande paradoxalement aux siens. La confiance qu'il me porte jusqu'à me montrer ses cahiers et me permettre de les citer, moyennant un certain camouflage de son identité, me rassure en partie. Je compte aussi sur cet état d'humeur quasi perpétuel qui lui tient lieu d'état d'âme, sans doute le plus sûr garde-feu qui soit, face aux brûlures de la vision. Mais je me fais du souci pour lui comme pour Nkongo. Seront-ils tous les deux, chacun dans son registre, des visionnaires utiles à leur génération ou d'encombrants songe-creux ?

[273]

**LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.**

FIN DU RÉCIT

[Retour à la table des matières](#)

À la différence du romancier qui peut décider de la fin heureuse ou triste à donner à l'intrigue - en obéissant certes aux injonctions de ses personnages intérieurs -, celui qui tente de raconter une histoire telle qu'il l'a vécue est obligé de l'interrompre au moment où elle échappe à son champ d'observation. Lui-même voudrait bien en connaître la suite, moins par curiosité que pour s'y être impliqué personnellement. Cette histoire est aussi la sienne.

Et telle est ma situation. La plupart de mes visiteurs apparaissent brusquement dans mon champ de vision, juste le temps pour moi de les regarder intensément et de leur parler, puis disparaissent aussi vite pour surgir encore une fois ou deux, peut-être, avant de s'évanouir. En conséquence, mon regard sur eux doit être accommodé pour éviter l'illusion. C'est qu'en réalité mes visiteurs ne me montrent le plus souvent que la face ingrate de leur existence. Ils ne sont pas portés à me dévoiler le paysage de leur vie quotidienne avec ses petits bonheurs, les mille préoccupations qui font la trame des journées, les projets traversant leur esprit, le tout donnant au drame quelque chose de plus supportable. Je dois m'obliger à faire ce correctif, sous peine de fixer

dans mon esprit la détresse d'autrui dans sa phase la plus aiguë, quand les personnes elles-mêmes ont commencé de la dépasser.

[274]

Une séquence d'images remonte de ma mémoire à mes yeux. C'est le souvenir de mon premier voyage en train entre Rome et Paris. À la sortie de la campagne romaine, le train commence par longer la mer Méditerranée sur plus de cent kilomètres. Déception pour moi qui m'attendais à jouir du spectacle du célèbre rivage, quand je me trouve emprisonné dans d'interminables tunnels n'offrant à mon regard que la vision uniforme et grise des parois de béton. Par bonheur, le train débouchant subitement de la galerie offre au voyageur la surprise d'une vue sur la mer, une récompense de quelques secondes. Mais, ce jour-là, il pleuvait sur la Méditerranée ! J'attendais avec impatience ces instants de grâce, mais ne recueillais que des images d'un gris à peine plus clair que celui du tunnel. Au moment où le train passa à l'air libre pour de bon, la nuit était tombée. Si je n'avais jamais eu en tête ou en rêve le souvenir de la riante mer Méditerranée, quelle image aurais-je pu garder d'elle ?

Il en serait de même pour Douala, si je devais rester confiné dans mon bureau du Centre de rencontre. Mais il y a l'océan de la rue ! La rue à Douala, pourvu qu'on marche ou qu'on roule lentement, est le lieu et le milieu d'un tranquille défoulement collectif. En la longeant, je réalise à quel point elle permet aux citadins de compenser d'angoissantes situations familiales. Le côtoiement complice des passants qui vont au même pas que vous, le chatoiement des couleurs qui plait aux yeux (on porte toujours un vêtement propre à Douala, même au sortir d'un taudis), le mélange un rien cacophonique des parlers, toutes ces sensations réunies apportent à l'homme en paix comme au plus traumatisé des envoûtés une bouffée bénéfique de chaleur. On y [275] voit même des fous hirsutes et nus mener leur vie d'absence au beau milieu de la chaussée. Où trouveraient-ils, après avoir tenté toutes les médecines, un climat plus hospitalier ? Et si tant de jeunes paysans, ces nouveaux aliénés de la vie moderne, quittent l'ambiance devenue sévère et compassée du village pour remplir les quartiers populaires de Douala où il n'y a pas grand avenir professionnel pour eux, n'est-ce pas encore à cause de la séduction de la rue où il fait bon, le jour, déambuler librement ?

La rue, mais aussi la fête. C'est à l'occasion des fêtes qu'il m'est donné de retrouver parfois l'un ou l'autre de mes visiteurs. Ainsi suis-je tombé un jour sur Fotpa. Je ne l'avais pas rencontré depuis sa visite après la messe en famille et je me faisais du souci pour lui et pour les siens, engagés à mort dans une partie de bras de fer avec leur frère Albert. Dans le contexte d'une fête, où un entretien en aparté est impossible, difficile de lui dire autre chose qu'un « comment ça va ? » d'un air entendu. À quoi il me répondit sur le même registre : « C'est toujours bien embrouillé ! » Miettes, dont je dois pourtant nourrir mon appétit d'informations. Rien de grave n'est donc survenu dans cette famille et le temps qui passe sans nouveau drame, me suis-je dit pour me rassurer, joue peut-être en faveur de la réconciliation.

La fête a le même effet conjurant et bienfaisant que la rue. Il est tacitement convenu que, pendant le temps de son déroulement public, on laisse pendantes les pires inimitiés. Les veillées mortuaires, si fréquentées par les Douala, dont les installations provisoires empiètent sur la rue et perturbent la circulation, en sont un exemple hebdomadaire. Peut-on appeler fêtes ces deuils du vendredi ou du samedi soir ? Sans doute, si l'on considère leur [276] fonction sociale bénéfique. J'ai vu fraterniser deux chefs de famille, priant puis devisant ensemble tranquillement, que je savais rivaux irréductibles le jour. Hypocrisie ? Rien de moins sûr. Plus profonde que les luttes et les conflits, la solidarité que représente et permet provisoirement la fête reste une valeur résistante et recherchée. Aux funérailles de mon vieil ami Ngea Maka, ce nganga des environs de Douala, j'ai renoué avec maintes relations des années soixante-dix. À celles de la fille de la Veuve, dite « la Grosse », c'est un pan de relations amicales de vingt-cinq années qui s'est trouvé dressé soudain devant mes yeux. Aux têtes d'église, joie secrète de reconnaître des visages, disparus de mon champ visuel depuis plusieurs mois, et réapparaissant sereins au moment de recevoir de mes mains la sainte communion...

La fête tient une place démesurée en proportion des moyens financiers de la population, tous les économistes le disent, mais elle est appropriée à ses besoins affectifs. On ne saute pas un anniversaire. Les quatre-vingts ans du révérend Kingue Kwa viennent d'être fêtés en grande pompe, une cérémonie à laquelle manquaient peu de dignitaires douala et où notre fine équipe de chercheurs d'écorces médicinales était présente presque au complet. Et c'est grâce au troisième anniver-

saire d'Éric II, fils de Nkongo et de Jacqueline, que j'ai revu l'enfant-cordon et sa mère. À mon grand plaisir, le petit bonhomme paraissait tenir désormais à la vie, faisant assez bonne figure au milieu de ceux de sa génération. Mon seul étonnement fut d'apprendre que sa mère tardait à demander le traitement final destiné à consolider les liens de son enfant avec cette terre-ci.

Au moment de mettre un terme à ce récit, je suis comme celui [277] qui tient à envoyer à ses correspondants, en fin d'année, de fraîches nouvelles des êtres chers dont il leur a souvent parlé, en triant les meilleures. Ne serait-ce que quelques mots sur chacun.

Ilongué a trouvé un emploi dans l'entreprise Michelin comme magasinier, travail qui ne correspond pas à ses compétences d'électricien mais qui plaît à son épouse Jeannette, heureuse de le savoir stabilisé sur le plan professionnel. Son rêve est la construction d'une habitation sur un terrain que je trouve exagérément incliné, mais où il pourra loger son épouse et maintenant ses quatre enfants, à proximité de la maison de sa mère.

C'est à la faveur d'un carambolage entre deux voitures devant moi que j'ai vu soudain apparaître, à hauteur de ma portière, Basile sur sa moto. Le temps de lui demander des nouvelles de son épouse Agathe mais surtout de la petite Sophie. S'ils ne sont pas revenus me voir, me cria-t-il, c'est que tout allait bien pour elle désormais. « Comment est-ce possible ? hurlai-je au milieu du tintamarre des Klaxons. - Je n'en sais rien, je n'ai pas compris, me répondit-il ! - Je vous attends tout de même », ai-je eu le temps de lui dire, demeurant sceptique devant un aussi rapide rétablissement.

Le groupe d'étude sur la sorcellerie a momentanément interrompu ses travaux à cause de la défection de deux de ses membres mutés dans d'autres villes, et rarement présents à Douala. Mais je revois la psychiatre à laquelle j'adresse certains de mes visiteurs.

De temps à autre, je rencontre Odette et Évelyne, toujours animatrices de l'émission *Digestif*. Après un an et demi de participation hebdomadaire, je me suis mis en congé pour quelques [278] mois avec leur accord, mais je continue de recevoir journallement des visiteurs qui se réfèrent à mon émission. Et elles me font intervenir à l'occasion sur les ondes quand un sujet touchant la religion les embarrasse.

Restent mes associés les plus proches, si différents l'un de l'autre et ne s'étant jamais rencontrés, Kaméni et Nkongo. Nous exerçons en commun, mais chacun indépendamment et à sa manière, une fonction de vigilance pour ceux et celles qui s'adressent à nous. Kaméni continue de consigner soigneusement ses rêves sur un troisième cahier, convaincu de sa mission spirituelle naissante. Ce n'est pas moi qui le dissuaderai d'établir une méthode de discernement, à partir de son expérience, pour aider son prochain à interpréter le langage de la nuit. Il deviendra mon guide dans ce domaine.

Quant à Nkongo, il vole désormais de ses propres ailes et voit de ses propres yeux. Il vient parfois au Centre de rencontre cueillir des plantes médicinales que ses rondes de veilleur de nuit lui avaient permis de repérer. Nous continuons de scruter ensemble les cahiers du Male ma makom dont nous connaissons de mieux en mieux le code. Nous avons même groupé dans un enclos du Centre, comme en un « jardin défendu », que les notables du Ngondo sont venus reconnaître, les trente plantes les plus citées de nos cahiers.

Parfois, il m'invite à assister à un traitement dans son quartier, où je suis devenu un personnage familier, contemporain des anciens qui sont morts, et, déjà, le survivant d'une époque. Je plonge ainsi avec lui dans les drames que vivent aussi bien des petites gens du voisinage que des hommes politiques d'importance. [279] C'est pour ne pas l'embarrasser que je me suis abstenu de consacrer un chapitre aux soins qu'il prodigue à ces derniers.

Je suis témoin du débat intérieur de Nkongo, pris entre la nécessité de suivre sa Tradition s'il veut libérer les envoûtés comme on le lui a appris, et sa conscience de plus en plus vive, peut-être à mon contact, de la nouvelle approche de la maladie que lui propose le christianisme. Et c'est après une discussion sur l'inutilité de l'immolation des chèvres depuis le sacrifice de Jésus-Christ, Agneau de Dieu, qu'il me fait, avec honnêteté, parvenir cette note, dernière en date : « J'ai un traitement à faire ce soir pour un grand monsieur de Douala. Je suis désolé, mais je ne peux pas faire autrement que de prendre une chèvre ! »

[280]

[281]

LA NUIT, LES YEUX OUVERTS.
Récit.

LEXIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Principaux mots de la langue douala employés dans ce récit.

ABO	Peuple demeurant dans la banlieue nord de Douala. Ville principale : Souza. Nkongo en est originaire.
BAKOKO	Peuple dont une partie occupe les rives du fleuve la Sanaga, à partir d'Edéa. Parmi les anciens occupants de Douala.
BAMILÉKÉ	Appellation générale pour les peuples des montagnes de l'Ouest. Représentent environ la moitié de la population actuelle de Douala.
BANTOU OU « BANTU »	Appellation générale des nombreux peuples africains ayant une parenté de langue et d'origine, entre Douala et Le Cap.
BASSA	Peuple riverain du fleuve la Sanaga en amont

	d'Edéa. Occupe en bonne partie, aujourd'hui, la région située entre Douala et Yaoundé. Ancien occupant du site actuel de la ville de Douala, avec les peuples bakoko et douala.
BESONA	Coquillage des rives de l'île de Malimba, à valeur culinaire et rituelle.
BOBIMBI	Grand arbre de la Tradition.
BOLO	Pirogue.
[282]	
BOLO BA NGO	Pirogue du vent, avion.
BWANGA (pluriel : mianga)	Remède, ayant le plus souvent une portée « mystique ». Mot'a bwanga : l'homme des remèdes.
BWELE (pluriel : miele)	Tout arbre. Voir njum bwele.
DIBANDI	Sanctuaire du nganga. De « banda » : conjurer.
DIBO	Débarcadère ; lieu où l'on attache la pirogue.
DINDO	Repas rituel de fin de traitement ou de cérémonie.
DIWA	Maladie de la fontanelle, fréquente chez les enfants.
DOUALA	Peuple riverain du fleuve le Wouri, ancien occupant des terrains de l'actuelle ville de Douala. La langue douala.
EKONG	Sorcellerie maléfique : achat ou vente des esclaves modernes.
EKWAD'A DI-BA	Palabre du mariage, étape de la cérémonie de la dot.

ESUKUDU	Hibou, oiseau porteur de maléfices.
ESUNKAN	Nganga spécialisé dans les relations avec les miengu.
EVU	Principe ambigu du pouvoir (centre et est du Cameroun). Signifié par un petit objet ou un petit animal logé dans le ventre d'une personne, une femme le plus souvent. Traduit communément en français par « sorcellerie ».
EWUSU	Le « sorcier » : aujourd'hui, une personne essentiellement maléfique (voir evu) ; autrefois, toute personne porteuse d'un pouvoir positif ou négatif sur le groupe.
JENE	Voir.
JENE LA NDO-TI	Songe.
JENGU (pluriel : miengu)	Ancêtre de l'eau, génie de l'eau, époux ou épouse mystique de certaines personnes. Équivalent péjoratif en pidgin d'anglais : mamy wata.
[283]	
LEMBA	Sorcellerie essentiellement maléfique.
MALE MA MA-KOM	Association de pasteurs herboristes des années 1930. « Cahiers du Male ma makom », compilation de 16 cahiers de nganga rassemblés par un groupe de chercheurs.
MALIMBA	Peuple riverain du fleuve la Sanaga, en aval de la ville de Mouanko. Ile, lieu d'origine de Din et d'Ilongué. New Malimba, localité de l'intérieur où des Malimba se sont repliés.
MAMY WATA	voir Jengu.

MIENGU	voir Jengu.
MIS <u>Q</u> MAN <u>E</u> I	Littéralement : yeux quatre. Double vue : capacité des initiés et de certains enfants à voir dans le ndimsi ; disposition nécessaire à l'exercice de la divination.
MBEU'A NYO- LO	Littéralement : dégradation du corps (voir nyo-lo) ; traduit en français courant par « malchance ».
MBODI	Chèvre.
MBOMBO	L'homonyme.
MOTO (pluriel : bato)	La personne humaine. Mot'a bwanga, l'homme des remèdes ; mot'a bobe, l'homme mauvais.
MUNA	Enfant.
MUNA MUSIN- GA	voir musinga.
MUNGI	Confrérie du Ngondo, aujourd'hui consacrée à la promotion de la coutume sawa.
MUSINGA	Fil, cordon, ficelle. Muna musinga : l'enfant-ficelle, l'enfant-cordon, celui qui est encore rattaché au monde des ancêtres, celui qui n'est pas encore vraiment né.
NDIMSI	Littéralement : « les réalités cachées de la terre » ; la part de la réalité qui échappe aux yeux ordinaires, où se prennent [284] les décisions et où se mènent les combats entre les garants de l'ordre et les fauteurs du désordre. Souvent traduit par « mystique ».
ND <u>Q</u> TI	Rêve. Jene la ndoti ; littéralement : « le voir du rêve », le songe.

NGAMBI	Devin, voyant. Doué d'une double vue.
NGANDO	Dans ce récit, un rite de protection et de renforcement.
NGANGA	L'héritier de la médecine traditionnelle, le « tradipraticien » ; terme employé avec cette signification dans une bonne partie du monde bantou. En langue douala, plus précisément : munganga au singulier, banganga au pluriel.
NGONDO	Tribunal où se traitaient les litiges entre les chefs douala. L'assemblée actuelle des chefs. Fête du peuple sawa.
NGOPANGE	Grand arbre de la Tradition.
NJUM BWELE	L'arbre le plus célèbre de la Tradition douala qui a pour fonction première d'écarter les agresseurs.
NYOLO	Le corps. Signifie en réalité toute la personne humaine.
NY <u>ON</u> Y <u>ON</u>	Une génération, une classe d'âge.
NYUNGU	Serpent mystique, instrument de la sorcellerie maléfique. Arc-en-ciel.
SAWA	Peuples du littoral du Cameroun.
TE <u>L</u> E	Ouvrir. Tele la miso : ouvrir les yeux à quelqu'un ; tele la songo : découvrir la tombe, cérémonie de fin de deuil.

Fin du texte